

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Où le sang nous appelle

**Daniel Schneidermann
Chloé Delaume**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fiction & Cie

Chloé Delaume
Daniel Schneidermann

**Où le sang
nous appelle**



Seuil

Fiction & Cie

Chloé Delaume
Daniel Schneidermann

**Où le sang
nous appelle**



Seuil

COLLECTION
« Fiction & Cie »
Fondée par Denis Roche
Dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-021-12437-8

© Éditions du Seuil, septembre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

www.fictionetcie.com

I

Du partenariat considéré
comme un des beaux-arts

Un substantif parfois abolit le hasard

Dans son mail, le mot *partenaire*. Daniel se présentait comme l'Élu, pourtant il ne pouvait pas savoir. Il ignorait tout de moi, d'ailleurs. Perdu de vue depuis tellement d'années, il surgissait soudain, mot-clef, *partenaire*, une proposition. Le ciel était blanc, 4 décembre, j'avais planifié mon suicide, j'observais les jours se dissoudre ; du dernier incendie je n'avais rien emporté, cette fois, pas même le feu.

Je n'arrivais plus à écrire, à croire que j'avais épuisé mon crédit, vingt livres, voilà, c'était fini. Un peu comme pour l'amour, depuis mes dix-sept ans combien d'histoires et de vies de couple, tout essayé, vraiment, tant de profils, du pervers narcissique à l'adorable mari, en passant par l'amante aux lèvres douces et roses. Je ne pourrais atteindre quarante ans. Le cœur trop verglacé et l'âme en papier de verre, désertion de toute envie, la notion même de désir relevait de l'étrangeté. Ma nécrologie était prête dans le back-office de mon site. Les codes étaient sur mon bureau, bientôt quelqu'un pourrait cliquer.

J'avais souhaité être seule, pensant devenir libre. Personne à préserver et aucun compte à rendre. Confusion et désordre, foutoir, tumulte : mes éléments. Seule. Accepter le chaos. Mes pulsions sont violentes, l'ennui l'est davantage, je ne peux le supporter. Je fais bien la cuisine, je baise convenablement ; mon humeur est instable et mon fond est mauvais. C'est ainsi. Mauvaise femme. Fille de cadavres secs, et stérile par choix ferme. Seule, si totalement seule, sans aucun héritage et dénuée de lignée. Je ne vois pas quoi offrir mais je veux partager. Tout échec a un prix, je connaissais le mien. Vieille fille avec un chat, baluchon sacs plastique, la quête dans le métro exercice difficile, je ne sais jouer de rien et chante affreusement faux. Bonne à rien, pauvre femme. La mairie de Paris paiera sept cents euros, je reposerai cinq ans Carré des Indigents, avant que mes débris rejoignent la décharge.

Dans mon livre à paraître en janvier j'avais glissé ce pacte subreptice, un pacte d'un nouvel ordre, un alliage inédit, union lucide, exposition frontale des clauses, négociation des termes pour un contrat d'airain. Définition recopiée dans *Le Petit Robert*. Le mot juste, l'unique viable :

Partenaire : Personne avec qui quelqu'un est allié contre d'autres

joueurs. Personne associée à une autre pour la danse, dans un exercice sportif, professionnel. Personne qui a des relations sexuelles avec une autre. Collectivité avec laquelle une autre collectivité a des relations, des échanges. Partenariat : Association d'entreprises, d'institutions, en vue de mener une action commune.

Une sorte de petite annonce pour trois mois de sursis. Histoire de vérifier que plus rien n'arrivera sinon la déchéance, le froid, la psychose et la crasse, le chat qui miaule de faim au fond du sac Tati. Le tic-tac s'amorcerait dès la publication. Daniel n'en savait rien mais était en avance. Au point que sur le coup je n'ai pas du tout saisi.

S'il avait été musicien électro, pigiste culturel, blogueur, poète maudit, croisé totalement raide dans une soirée fashion ou un bar d'Oberkampf, je l'aurais vu venir. Seulement il s'agissait de Daniel Schneidermann, journaliste médias, cinquante-trois ans, des Tod's, allergique au tabac et même pas alcoolique. Il m'était impossible d'envisager que cet homme puisse me vouloir quoi que ce soit.

Son message sur Facebook la semaine précédente, je n'en ai rien déduit. Il venait de se faire plaquer, il s'invitait à Rome, sûrement pour se changer les idées. De nombreuses connaissances aspiraient ardemment à me rendre visite depuis que je m'y trouvais. Aucun ne supputait ma psyché en lambeaux : la Villa Médicis ne pouvait qu'être une fête, excursions palpitantes, discussions soutenues, découvertes infinies et échanges artistiques ; luxe, calme subventionné.

En vérité, Rome est une ville musée avec un maire fasciste, et sa vie culturelle proche de celle de la Beauce. Les pensionnaires de ma promotion étaient venus en couple, voire souvent en famille. Les cellules se délitaient, séparations, divorces, amants, secrets sordides, les gosses erraient hagards, les femmes me pleuraient dessus et tous vidaient le soir mon stock de Lexomil. Une amie en visite conclut après six jours : il faudrait mettre le feu, qu'ils crament, c'est ce qu'ils méritent. La Villa Médicis, palais somptueux, fontaines, statues, jardins, recoins sublimes. Mais la médiocrité avait raison des pierres.

Non, vraiment, Daniel, je ne l'ai pas vu venir. Je ne suis peut-être pas aussi bonne psychologue que je l'ai toujours cru. Je trouvais même étonnant qu'il se dise en morceaux, détruit par cette rupture, ce brutal abandon. Son ex, je ne la connaissais pas vraiment, deux dîners de couples quand j'étais mariée, je la trouvais plutôt fade et très mal habillée. Ce qu'il foutait avec, je ne comprenais pas bien. Lui, si brillant, intelligent, le type le plus intelligent qu'il m'avait été permis de croiser. Intelligent, droit, courageux. L'incarnation de l'intégrité, toujours debout malgré les coups, *Le Monde*, France 5, ils pouvaient tenter de le faire taire, jamais muselé, seul ou organisé il poursuivait la lutte, temps de cerveau disponible,

storytelling, il ne lâchait rien, cinq ans de résistance en plein Sarkozistan, il aurait pu c'est sûr diriger un journal s'il l'avait voulu, il préférerait combattre, pas un homme de pouvoir, il n'aspirait à rien d'autre que la vérité.

Et puis son nez. Surtout son nez. Un minois de souris, je suis sensible aux nez, grands et fins, arêtes droites, la première chose que je regarde chez un homme c'est son museau. Une souris blanche, Dare Dare Motus, Super Souris, super-héros. De l'allure, longiligne, charisme, prestance, assez sexy, clairement. Mais un Monsieur. Un vrai Monsieur en majuscule, la génération du dessus. Au-delà de quarante-cinq ans, les hommes très fréquemment ont une haleine douteuse et parfois d'ennuyeux soucis de bandaison. Jamais je n'ai eu l'idée de me taper un vieux. Ou alors dans un cadre lourdement tarifé, du temps de ma splendeur, où je n'embrassais pas. Un Monsieur, c'est ailleurs, ça ne me concerne pas.

Le profil de son ex m'avait laissée perplexe. J'imaginais Super Souris sensible au charme discret de la bourgeoisie, aux chignons Kim Novak, aux ongles longs et vermeils. Je le voyais au bras d'une créature sublime et surannée, pleine d'esprit, amusée de railler l'extrême rigidité du Procureur. Une intellectuelle distinguée, une Dame en quelque sorte. Celle qui me faisait face dans la salle à manger était aux antipodes. Elle était de ces femmes qui croient qu'être de gauche implique un look de Rom et le port obligatoire du bonnet péruvien. Je l'observais, non pas curieuse, mais inquiète. Elle buvait ses paroles et frétillait d'aisance en nous passant le pain, jouissait si grossièrement d'être à la table du roi, il m'était impossible de ne pas être mal à l'aise.

Je me souviens des regards que nous échangeions, mon mari et moi, le geek et la gothique hallucinant de concert. Si peu à notre place, en visite dans ce quinzième arrondissement où le parquet ne crissait que sous les mocassins. Un adorable Martien et la cousine germaine de Morticia Addams téléportés Rive Gauche, les us et le lexique inconnus en cette terre, ne sachant comment meubler les silences d'entre les plats. Je tentais d'évoquer de récentes statistiques sur le suicide en milieu rural, ne remportant pas plus de succès que l'exposé de chouchou sur les aventures de sa guilde de *World of Warcraft*. L'échec d'une blague sur les Daleks et la non-réception d'une allusion à Jackie Quartz nous rabattirent très vite sur l'actualité pure, le devenir des médias à l'heure du numérique, et le site Internet d'*Arrêt sur images*, alors en construction. *Arrêt sur images*, sujet préféré de Super Souris, cela va de soi.

Toute discussion sur nos goûts, nos loisirs, nos vacances, s'avérait impossible. Le week-end mon mari se trémoussait dans des clubs lesbiens à renfort de MDMA. Pendant ce temps je jouais aux Sims en fumant des joints, ou me divertissais avec quelques amis autour d'un plateau et de pailles. Eux étalaient leur enthousiasme pour le tennis du dimanche matin et

les longues promenades à vélo le long des berges de la Loire. Leur hymne à la vie provinciale était un spot pour retraités, leurs activités de fin de semaine un prospectus de Center Parcs. Daniel estourbissait la tablée de sa révélation : Paris était violent, les rapports dégueulasses, seules les petites villes étaient à taille humaine.

Mais de quelle violence parlait-il ? L'immeuble comptait pour chaque palier un seul appartement, passé vingt et une heures les seuls individus que l'on croisait dans son quartier étaient des vieilles en Burberry qui sortaient leur yorkshire. Que savait-il de la violence ? Nous habitions Crimée, les dealers s'installaient dans notre rue dès dix-huit heures, dès que fermait le commissariat, ça faisait partie du décor, comme les pochtrons hagards au creux des PMU. Ce n'était pas violent, c'était juste le réel, la France et ses précaires. La France qui ne se lève pas d'être déjà à terre, l'espoir enseveli déjà décomposé.

Nous avons bien tenté d'argumenter, Paris peut être belle et digne d'être aimée. Mais bruncher dans le Marais ne les intéressait pas, ils ne fréquentaient aucun bar, n'avaient pas de cantine, aucune bande, pas d'amis, vernissages et avant-premières leur restaient étrangers, autant que le programme de la Villette Sonique. Leur univers était austère, affreusement sain, et sans musique. Tous deux me semblaient si vieux, quelque part déjà morts, noyés au fleuve tranquille.

Il devrait se méfier ; j'ai pensé ça, je me souviens. Son profond désarroi face à la fin de l'histoire ne pouvait donc que m'agacer, tant le scénario était banal et prévisible : les courtisanes toujours fuient quand le roi est nu.

J'ai beau être une crevarde bipolaire et ex-pute, j'ai des règles, des principes, dont la sororité. On ne part pas en chasse quand la proie est baguée. Le grand marché à la bonne meuf, sa loi ses règles ses plus-values, ses mouvements ses tendances ses courbes son durcissement, ce qui le maintient, peut-être même avant l'homme, c'est les chèvres et les truies. Sans le dumping de ces connasses qui ne jouissent que par la rivalité, ça fait un bail que la sainte bite coucouche panier dans la corbeille. À noter également que les filles qui disent *Papa*, précisant *mon Papa*, et le tout en public, m'ont toujours provoqué un vigoureux haut-le-cœur. La truie fouine dans les auges des voisines de palier, la chèvre cabriole fière de son géniteur, adoubée et en quête d'un doublon couillidé. Si c'est ça être une femme, j'aimerais être opérée.

J'ai dit le roi est nu. Mais je ne voyais pas de roi en Daniel, et ne l'imaginais jamais nu. C'était un chevalier, orgueilleux, opiniâtre, tentant de faire vaciller les maîtres du Château. Idéaliste, honnête et juste, et logiquement psychorigide. Il m'inspirait respect et crainte. Une nature trop entière, abrupte et exigeante, de celles qui font souvent les plus parfaits tyrans. Il incarnait le père en image d'Épinal, sévère mais animé par une

pure bienveillance. Une machine qui détecte les vices de forme et les dysfonctionnements, déconstruit les montages et les mensonges des petites filles à mauvais fond. Le tout sans un affect bien entendu, et pour le bien de tout le monde. C'était ça, pour moi, *Arrêt sur images*. Une émission d'intérêt public, parce qu'elle livrait à tous les outils permettant de ne pas croire aux fables, ce qui était dans mes principes. Daniel luttait contre le storytelling, contre le discours de l'Ogre ; si chacun prenait garde à ce qu'il nous révélait, les fictions collectives seraient inopérantes, et plus aucun système ne pourrait nous dévorer.

Ça m'amuse, quand j'y pense. Et ça m'émeut, aussi. Tours d'horloge, Chevalier, tant de temps à comprendre. Le ciel était si blanc, moi qui hais les dimanches, je dois à celui-ci ma seconde partie de vie et ma dernière chanson.

Questions, philtres

– Daniel Schneidermann, le 4 décembre 2011, vous écrivez un mail à Chloé Delaume. Dans ce mail, cette phrase, *Pourquoi pas elle ?* Étrange commencement.

– *Pourquoi pas elle.* Vous avez raison, on pourrait rêver plus dynamique, plus enthousiaste, plus entraînant. Plus romantique. C'est au champ de bataille que l'on s'est rencontrés. Ce devait être au soir, à l'heure où même les brancardiers se fatiguent de ramasser les écopés.

– Un champ de bataille. Délicieux terrain de chasse.

– Pas plus incongru qu'un autre. L'épuisement, après tout, est un critère d'affinité pertinent. Ils n'ont plus rien à perdre ceux que l'on y rencontre. Ils n'ont plus d'illusion. Ils savent à quoi se réduit l'humanité, des montagnes d'agonisants, quelques hordes de détrousseurs, une poignée de héros. Ils savent que rien ne va plus vite que de jouer sa vie. D'un amoncellement de corps a surgi un gémissement. Je me suis approché. Et je l'ai reconnue. Orgueil, épuisement, désespoir, elle remplissait tous les critères.

– On reprend du début ?

– Si vous préférez, on peut raconter autrement. À l'automne 2011, je me suis fait larguer. Nettement, proprement, sans bavures, avec des reproches très durs, et partiellement justifiés. J'avais cinquante-trois ans, et je n'avais pas expérimenté cette situation depuis l'âge de dix-sept ans. Depuis l'adolescence, je m'étais toujours arrangé pour quitter le premier. À cinquante-trois ans, je me retrouve donc seul, traînant derrière moi cette

carrière amoureuse qui ne ressemble plus à rien, deux mariages et un Pacs, et à chaque fois des mots définitifs, des toujours, des femme de ma vie, des la seule parmi des millions d'autres, et pour finir un champ de ruines. J'essayais de rassembler les morceaux du puzzle, de comprendre ce qui me rendait inapte à l'amour partagé et durable. J'en étais arrivé à une conclusion : centré sur mes articles, mon site, mes livres, bref l'écriture, monstre d'égoïsme, j'étais incapable d'offrir à une femme ces choses mystérieuses qu'elles demandent toutes, une attention exclusive, une vigilance de chaque instant, une certitude d'être au centre de l'attention et des inquiétudes de l'homme.

Un soir, en grande détresse, je me suis connecté sur ma page Facebook, délaissée depuis plusieurs mois. Chloé Delaume m'avait demandé comme ami. C'était un signe. Pour ce que je savais d'elle, Chloé était une sorte de monstre, faisant corps avec son œuvre : mon égale. Entre monstres on avait peut-être une chance.

– Quels étaient alors vos rapports avec elle ?

– Chloé est un écrivain qui me parle depuis toujours, comme aucun écrivain ne m'a jamais parlé. C'est une affaire personnelle depuis la première page, entre elle et moi. En 2001, je présidais un jury littéraire. Quand *Le Cri du sablier* a déboulé dans nos délibérations, alors que les jeux étaient quasiment faits pour un autre livre, il a été pour moi évident qu'il fallait donner le prix à ce texte, et à aucun autre. Je ne peux pas vous dire mieux : chaque mot de ce texte m'entrait dans la peau. J'ai pris au collet tous les autres membres du jury, un par un. Et je les ai convaincus. Je ne vais pas ici vous refaire l'article. Sachez seulement que ses chansons de dévastée en alexandrins, cette musique-là chante à mes oreilles depuis toujours. Sachez que les aveux de lassitude dissimulés dans les chutes vertigineuses de ses paragraphes, ces basculements soudains d'évanouie dans l'impuissance à mieux dire, cette hypervirtuosité qui meurt en gaminerie ou l'inverse, c'est à moi et moi seul qu'elle les a toujours chuchotés, je n'en ai pas perdu une miette. Vise un peu cette folle et ses souliers montants, vise un peu sous ses robes la gamine et l'ado rebelle, vise un peu le Monsieur à qui elle parle à l'oreille.

Avec le personnage de fiction qu'elle est avant tout, en revanche, on s'est toujours plus ou moins ratés. J'ai voulu en faire une « forumancière », un écrivain de forum Internet, dans mon émission de télé. Elle ne s'y est jamais sentie à l'aise. Quand je lui ai fait lire, tremblant, le manuscrit de mon premier livre d'écrivain, *Les Langues paternelles*, dans lequel j'avais

tenté de me réconcilier avec mon enfance, et d'accorder le pardon à mes parents, elle a eu l'impression que je lui demandais un travail de secrétaire, et s'est sentie humiliée. Bref, j'ai continué à admirer l'écrivain, mais je me suis tenu à distance de la délicieuse emmerderesse.

Troll Connexion

Je ne sais toujours pas si j'ai eu raison d'accepter de travailler pour lui. En 2006, TF1 amorçait l'ère du cynisme décomplexé, et déjà faisait ses premiers ravages le storytelling de Sarkozy, visites nocturnes de commissariats, nettoyage au Kärcher, on va vous débarrasser de la racaille madame, dormez tranquille. Être utile à la Cause, préparer le destrier, nettoyer l'écurie et nourrir le pur-sang, assister le Chevalier, c'était partir au front, et je me suis toujours sentie guerrière. Travail vient de *tripalium*, instrument de torture à trois poutres. Les ordres, le cahier des charges, la hiérarchie et les horaires, je n'ai jamais pu m'y plier. Ma moyenne c'est trois mois, en général je démissionnais après avoir giflé mon chef et renversé une ou deux tables. Mon seul boulot tenable, autant que je me souviens, c'était le bar à putes. J'ai travaillé deux ans pour le Chevalier blanc. Un peu moins que le bar et bien plus que mes autres emplois.

Gérer le forum de l'émission s'avérait mission impossible, je m'en suis rendu compte tout de suite. L'aspect politique des sujets attirait des cohortes d'excités, et les messages n'étaient pas modérés a priori. La charte du forum glorifiait la liberté d'expression, et Super Souris lui-même encourageait à toutes les dissections et tous les pinaillages jusqu'au bout de la nuit. Le résultat, une foire d'empoigne pour CSP++, et la moindre faute d'orthographe fustigée cruellement par cette colo de premiers de classe qui se prenaient pour la bande du fond du car. En ancienne dyslexique, des fautes j'en faisais plein. Je n'ai pas seulement mauvais fond, j'ai aussi beaucoup de handicaps. Le moindre de mes messages, je le rédigeais donc d'abord sur Word avant de le copier coller, l'exposant au feu de ces braves gens, qui me trouvaient assez peu réactive et se plaignaient souvent de mon manque d'attention. Du haut de ma petite trentaine, je n'étais pas crédible, j'accumulais les gaffes et ne m'impliquais jamais dans aucune discussion, de crainte de passer pour partiale au moment d'agiter le sabre de bois de l'appel à l'autodiscipline, et de devoir me justifier à l'infini. Je n'applaudissais jamais leurs pompeux paragraphes, ne les relançais que pour la forme, je n'avais pas mon BAFA, monitrice de colo, ça ne m'allait vraiment pas et ça se voyait, cela va de soi.

Pour les habitués, DS, comme ils aimaient l'appeler, était à la fois une icône et une cible. Plus ultras que l'idole, ils repassaient au crible ses

paroles et son œuvre, commentaient point à point chaque réplique et chaque geste, formaient des hypothèses sur un mouvement de sourcil, tentaient par le blasphème d'attirer l'œil de Dieu. Critique, vient de *criticus*, c'est du grec ce coup-ci. *Capable de discernement, de jugement.*

Étonnamment les débats ne portaient pas tellement sur la télévision en soi, mais plutôt sur l'actualité racontée par la télévision. La télé réalité était en train de prendre un tournant historique, il était évident qu'il se jouait quelque chose sur les mentalités et le formatage de la génération à venir, mais ce n'était pas un sujet, voyons. Dans la colo des CSP++, aucun ne s'abaissait à scruter TF1, et encore moins M6. J'écrivais un roman sur le sujet, j'ai passé vingt-deux mois à exposer mon corps, mon âme et mon cerveau à la télévision durant toute cette période, pour comprendre le temps de cerveau disponible, le décervelage en live d'un point de vue intérieur. L'expérience, à l'instar des faits observés, les informations rapportées ne les intéressaient nullement. Ce qu'ils aimaient, c'était débattre Israël Palestine, Iran Irak, Chikungunya, Airbus, je décédais d'ennui en jouant les casques bleus dans ces guerres sans merci sur le voile, l'Europe, l'affaire Clearstream, la remise en cause du réchauffement climatique ou la sexualité de l'abbé Pierre.

Je déteste les forums, ces caisses de résonance de la médiocrité et de la frustration. Des liens peuvent s'y créer, mais d'un point de vue intellectuel, il ne peut y avoir d'échange. Les forums liés à un média, une émission ou un journal sont l'espace d'expression des trolls, l'unique scène ouverte à tous ceux qui ne savent pas se faire entendre ailleurs, faute d'interlocuteur dans leur vraie vie. Il ne s'agit pas pour eux d'échanger, mais de convaincre, et surtout de s'imposer. Un territoire offert à des ego poisseux, une vitrine pour des Moi en mal d'affirmation, violence et séduction, pensée en raccourcis brutaux, l'enjeu ici n'est qu'exister. Exister sur l'écran, puisque derrière le Je se meurt. La population des forums, les personnages qui s'y écrivent sous pseudonymes, les rôles et les discours tenus, la circulation de la parole, la manière dont chacun vient y faire son malin des heures par jour à déverser par blocs des tombereaux d'opinions que la vanité amène à prendre pour de la pensée : bêtise et suffisance. C'est pire que le bar-tabac du coin, les habitués ne sont même pas bourrés. J'ai été tenancière, et je n'ai pas aimé ça.

Je devais rendre des comptes, sans cesse. Aux internautes, en cas de haussement de ton, de menace, de suppression de message ou d'expulsion. À France 5, qui hébergeait ce forum autonome où proliféraient insultes et diffamations ahurissantes. Et au Chevalier blanc, bien sûr, qui n'acceptait la moindre censure qu'en cas extrême, et demandait toujours pourquoi. Je ne pouvais virer personne, je n'avais aucune autorité, réduite à une hypocrisie permanente sous prétexte de diplomatie, prise en tenaille entre les internautes et la chaîne, et au-dessus le patron pourquoi pourquoi pourquoi.

Limite si je n'étais pas au final responsable de l'existence du point Godwin.

Je n'ai jamais partagé l'enthousiasme de Daniel sur les incroyables modifications qu'Internet était censé apporter dans les comportements sociaux et humains. Dès 1997 je passais mes nuits sur IRC, dialogues directs, identités construites, jusqu'au style usité, un charmant petit théâtre où les geeks et les nerds tentaient de m'initier aux mystères de *Counter Strike*. Le chan de Joystick, pour être précise. Des jeunes gens pleins de verve, une répartie terrible, les vannes fusaient en temps réel, j'y ai appris à taper sur le clavier plus vite qu'une gendarmette, ce qui m'est encore utile. Parce qu'ils étaient des geeks, voire parfois pire, des nerds, les chouchous IRL étaient aux antipodes des personnalités côtoyées en virtuel. Les plus grandes gueules étaient incapables de l'ouvrir une fois piégées devant une bière. Et beaucoup avouaient alors : telle crise, tel sujet de discorde, oui d'accord ils avaient hurlé, argumenté des jours, mais c'était histoire de, au fond pas d'importance. Il n'était même pas rare qu'ils pensent tout le contraire de ce qu'ils défendaient. La joute, donc, juste la joute. Exister : l'objectif.

Un forum n'est rien d'autre qu'une petite communauté qui reproduit à gros traits les règles sociétales. Le virtuel reproduit le réel, dans *Second Life* les gens revendaient leurs parcelles pour en tirer profit, leur avatar portait des marques, aucune alternative, non, aucune utopie. Le comportement social et humain reste le même, le Surmoi fréquemment en moins et le Ça démultiplié.

Chaque mois sur le plateau de l'émission je devais relayer les remarques des internautes, et les trois quarts du temps j'en avais honte. J'étais censée coincer Super Souris avec des arguments que je trouvais stupides pour la plupart, si stupides, découpage de cheveux en douze, piailleries à la noix. L'orgueil qui se manifestait bruyamment lorsqu'un message plutôt qu'un autre était choisi pour illustrer l'accusation, les rancœurs des non-représentés, les interminables discussions pour que telle remarque soit perçue comme majoritaire, me donnaient des envies de meurtre. La nuit, souvent, les pseudos s'incarnaient en des corps éventrés, je dégustais leur foie en y prenant plaisir. C'est étrange, très étrange, d'exécrer à ce point une centaine d'anonymes.

Les défauts de Daniel, depuis le temps, on les connaissait, il coupait la parole sans cesse aux invités, insistait lourdement, c'était parfois pénible de voir le client acculé, mais c'était sa méthode, et la mise sur le gril avait beau être abrupte, le fait est qu'elle fonctionnait.

Je portais une parole qui n'était pas la mienne, devais défendre un point de vue que je ne partageais pas. Étant par ailleurs incapable de retenir le moindre texte par cœur, je restais le nez sur ma feuille, avec la délicieuse sensation mensuelle d'incarner la cruche de service. Dans le métro, en

rentrant, je pensais à la paie, salaire de faire-valoir. L'humiliation parfois me faisait regretter les hier sans témoins lors des suçages de queue.

J'avais déjà un certain nombre de livres à mon actif, mais pour qui me croisait, j'étais la chroniqueuse de Daniel Schneidermann. Ainsi même mon statut se voyait contaminé. J'ai toujours eu un énorme problème avec la notion de chroniqueur, surtout à la télévision, où ce titre est synonyme de guignolades diverses servies en trois minutes. On ne retient jamais le fond d'une chronique à la télé, seulement le ton. Chroniqueur en plateau, ce n'est pas un métier, ça reste à la portée de n'importe quel amateur qui sait structurer son point de vue à l'oral et à renfort de blagounettes. Je n'ai rien contre les amateurs, tant que ça touche à l'artistique. Le journalisme, c'est autre chose. La critique littéraire aussi, cela va de soi. Le ressenti n'est pas suffisant, l'analyse d'un fait ou d'une œuvre implique des connaissances, ça me semble évident.

Je digresse. Néanmoins ça a son importance. Que ce soit à l'époque où je travaillais pour lui comme en ce dimanche de décembre de l'année 2011, Daniel, au fond, je ne sais rien de lui. La partie immergée, je la pressens pour l'avoir lue dans son premier roman. Mais ce qu'il me veut, ce qu'il projette, l'envisager m'est impossible. Le complexe dit d'Électre a beau être discuté, les orphelines appliquent le principe de précaution.

Les lapins ne peuvent qu’être blancs

– Que Chloé ait consacré son premier livre à son expérience d’hôtesse de bar a toujours été pour moi davantage un sujet de curiosité que d’excitation. J’imagine que bien des hommes adoreraient l’idée de se faire une expérience professionnelle, fantasmeraient sur le savoir-faire, la virtuosité technique. Ces fantasmes me laissent froid. Il faut croire que je n’ai pas une vocation de client. Ce que je cherche à comprendre, c’est comment son âme, sa chair, se souviennent de celle qu’elle était alors. Comment aujourd’hui elles lui font une place au coin du feu, avec les autres. Comment l’âme de la fille du bar au fil des ans s’est infusée progressivement dans l’âme de l’artiste et de la féministe, comment sous la patine et la maturité de celle qui vogue vers la quarantaine, on peut encore en deviner les traces.

Chloé, la seule fois où j’ai eu envie de l’allonger illico sur la table du restaurant, c’est le jour où, entre deux citations de poètes inconnus, elle m’a avoué que ses seules passions étaient les fringues et la bouffe. Immédiatement cet aveu-là a chanté à mes oreilles un air familier, des promesses délicieuses. Ma libido a des chemins étranges, elle s’éveille à ces aveux-là, moitié provoc, moitié honteux. Sous la papesse de l’autofiction et la cachetonneuse de France Culture, le petit animal palpitant s’est soudain dévoilé, bouleversant. Et moi, j’ai eu envie de me retrouver devant le rideau du salon d’essayage, tenant les sacs de ses achats, puis au restau pour la remplir, parce que ça creuse le shopping. Mais bon. Ce ne fut qu’un coin de peau entrevu dans un mouvement de décolleté, et je n’ai rien manifesté, on est entre animaux civilisés.

– Quand vous découvrez sa demande d’ami sur Facebook, que faites-vous ?

– Je l’accepte, évidemment. Pour moi, je vous l’ai dit, c’est un signe. Notre amour doit d’ailleurs beaucoup à une lacune du système. Heureusement que Facebook n’indique pas la date des demandes d’amis. Je n’ai pas pu voir que la sienne datait de deux mois environ. J’ai pu m’illusionner sur une concomitance qui, en fait, n’existait pas. Et on

commence à s'écrire. Je savais qu'elle était à Rome, à la Villa Médicis. Je lui demande si je pourrais venir la voir à Rome. Elle me répond qu'elle passe à Paris début décembre. On prend rendez-vous pour déjeuner. Je fixe le lieu, pratique pour moi : La Porte océane, le restaurant de la gare Montparnasse. J'y donne souvent mes rendez-vous. C'est facile à trouver, c'est une salle agréable avec de grandes baies vitrées donnant sur le boulevard de Vaugirard, et la nourriture de brasserie n'est pas plus mauvaise qu'ailleurs.

– C'est toutefois un lieu surprenant, pour quelqu'un qui a votre statut social. On s'attendrait davantage à vous voir fréquenter les grandes brasseries connues du quartier, La Rotonde, La Coupole...

– Peut-être. En dépit de ce que vous appelez mon statut, je me suis toujours tenu à l'écart de ces lieux où se côtoient les beautiful people. Je n'ai jamais accepté de voir doubler le montant d'une addition, pour avoir le privilège de manger à côté de membres de cette caste absurde formée par les gens qu'on reconnaît dans la rue. Ne pas se mêler. Garder ses distances.

– Même pour une occasion si considérable ?

– Mais je ne voulais pas me déguiser en celui que je n'étais pas. Si ça marchait, je ne voulais pas qu'il y ait tromperie sur la marchandise. Je suis ce que je suis. Je suis inapte aux formes canoniques de la séduction, restau étoilé, champagne, grand jeu. Je ne comprends pas comment une femme peut s'y laisser prendre, sans voir que le grand seigneur du premier soir va se transformer très vite en mari mesquin et casanier. Autant passer le plus vite possible à l'étape vieux couple, ce qui ne peut réserver pour la suite que de bonnes surprises. De mon côté, c'est une opération à arrièrepensées. Si je propose à Chloé d'aller la rencontrer à la Villa Médicis à Rome, ville qui ne m'attire pas particulièrement, c'est bien parce que je compte faire main basse sur cette petite personne, et de manière très radicale. J'ai prévu de dévoiler en partie mes cartes dans ce déjeuner à Paris et, accessoirement, de m'y assurer qu'elle est libre. Et Rome couronnera ensuite l'opération.

– Comment se déroule ce déjeuner stratégique ?

– Très bien : il n’a pas lieu. À vingt minutes de l’heure prévue, Chloé m’envoie un mail : elle vient d’émerger d’une nuit comateuse, elle est écrasée de médicaments aux noms exotiques, elle est désolée, vraiment désolée. En un mot, elle me pose un lapin. Je réalise alors avec effroi qu’elle ne soupçonne absolument pas que sa vie est sur le point de basculer, et c’est très regrettable.

– Alors ?

– Alors je suis acculé à dévoiler mes batteries brutalement. Et je lui écris ce mail du 4 décembre, dans lequel je lui avoue que je me dis « pourquoi pas elle ? ».

De l'autre côté du couloir

Quand il m'a demandé de l'héberger chez moi, à la Villa, j'ai cru qu'il voulait économiser l'hôtel. Je ne comprenais pas pourquoi. Je ne comprenais pas grand-chose, si ce n'est qu'il était impoli, sans-gêne. Je n'aime pas les gens qui s'imposent, déteste qu'on m'impose quoi que ce soit. Je devais passer à Paris, il m'a proposé de déjeuner à la cafétéria de la gare Montparnasse, un quartier débordant de brasseries accueillantes, j'affectionne La Rotonde, son choix m'a inquiétée. Je nous imaginai avec un plateau rouge, le mot cafétéria ça sonne comme self-service, carottes râpées, compote, pourquoi pas Flunch tant qu'il y était. S'incruster gratos sur le divan, déjeuner dans la gare, Super Souris était donc pingre, peut-être pire encore. J'hésitais entre deux. Radin décomplexé, fier de ne rien dépenser, cultivant avec fougue cette feinte paranoïa sur l'air du je refuse de me faire arnaquer, le genre à investir dans la pierre et à vénérer la notion d'épargne. J'avais beaucoup de mal à y croire. L'avarice est le seul travers que je ne peux tolérer, l'être parcimonieux est incapable de jouir, la rétention endigue toute aptitude au don de soi et à la volupté, qui lésine ne peut faire preuve d'amitié ou d'amour.

J'hésitais entre deux. Le souvenir de son ex, et le premier dîner dans son appartement. Quartier bourgeois, une belle surface, quelques magnifiques meubles anciens mais une déco épouvantable. Le moindre cadre mal placé, trop haut, trop bas, n'importe quoi, le canapé bordeaux de très bonne facture, mais flanqué de coussins orange parfaitement défraîchis. J'ai choisi l'hypothèse Super Souris n'a pas de goût et aucun savoir-vivre. Ça expliquait beaucoup de choses.

Je repartais pour Rome le surlendemain, il voulait venir le week-end suivant, j'ai pensé : il n'a pas d'amis. Il va mal, il n'a pas d'amis. Pourquoi moi, je ne saisisais pas. Cet absolu forcing me collait la pression. Je venais de passer trois semaines à pleurer, totalement dévastée par une histoire sordide, un pervers narcissique que je n'avais pas vu venir, ma psychiatre m'avait interdit de retourner à la Villa, compte tenu de mon état et de l'hostilité des lieux. Durant plus de vingt jours j'avais traîné de canapé en canapé un état dépressif relevant de l'historique. Je coulais toujours plus bas sans jamais toucher le fond, mes mécanismes, mon fonctionnement, plus de repères, comment rebondir. Je redoutais l'entrevue, il allait

s'épancher, il avait peut-être des amis, mais les avait déjà outrageusement saoulés, pourquoi moi, quoi lui dire, si je parlais de moi je ne pouvais que m'effondrer. Ce n'était pas un intime, je devrais me retenir, me retenir, l'écouter.

J'ai annulé le rendez-vous à peine une demi-heure avant. Je savais que le moindre retard était capable de le blesser, un lapin serait pire, mais puisqu'il n'y avait pas d'enjeux, j'ai décidé d'être égoïste. Sensation que j'étais à sa disposition, en petite fille qu'on siffle.

D'ailleurs, il m'avait déjà sifflée. Cinq ou six ans plus tôt, il venait de publier un roman sous le nom de David Serge, son premier, *Les Langues paternelles*. Il m'avait fait venir à son bureau pour l'aider sur le manuscrit, relecture live, quelques conseils. Pas de chance : quelques heures avant, je venais d'encaisser un secret de famille. « Sylvain n'est pas ton père ». De la bouche d'une cousine. Sur les Champs-Élysées, en plein après-midi. Mon père n'est pas mon père, pas le temps de me remettre, sauter dans le métro, sur place hop au boulot, interdiction de fumer et collée à l'ordi. C'est moi qui tenais le clavier, pas lui. Comme si j'étais sa secrétaire. « Sylvain n'est pas ton père », et son texte qui ne parlait que de son rapport au sien. Chaque ligne une lame aiguë qui accentuait la plaie, j'avais envie de pleurer, il ne se rendait compte de rien, tellement autocentré. Je lui en voulais, depuis. J'ai mauvais fond, je l'ai déjà dit.

Voilà pourquoi je lui ai menti. Je n'étais pas à Belleville le matin du rendez-vous, j'étais juste à côté de Montparnasse, chez un très vieux copain, à peine dix minutes, peut-être moins. Je m'étais collé une race, comme à mon habitude. Quelque chose comme un gramme chacun.

Répartition, portées, tablature

– Après ce lapin, vous lui réécrivez en dévoilant cette fois crûment votre demande. Et elle vous répond aussi franchement qu'elle est disponible pour un essai de partenariat. Êtes-vous surpris par sa réponse ?

– Très. Avec les femmes, j'ai toujours eu peur du râteau. Je suis donc surpris, à la fois par son acceptation à, disons, faire un essai, et par la rapidité de cette acceptation.

– Dès ce mail, la relation que vous envisagez avec Chloé est une histoire majeure, et pas simplement de vous consoler avec une jeunette d'une déconvenue amoureuse ?

– Désolé pour le piment de l'histoire, je n'envisage pas une simple histoire de cul. Évidemment, comme les autres hommes, j'en envisage très régulièrement, dans le secret de mon âme. Vous ne le répéterez pas : depuis la nuit des temps, tous les mâles envisagent les femelles consommables qui passent à leur portée, du coin de la caverne à celui de la station Réaumur-Sébastopol. Je ne suis en cette matière que l'héritier plutôt platonique d'une très longue tradition. Vous avez bien noté que j'ai parlé de cul. J'assume. Je ne suis pas là pour faire de la littérature, ce n'est pas mon boulot, Chloé le fera très bien. Moi j'ai une autre utilité. J'essaierai d'introduire dans cette histoire le vocabulaire brutal de la vraie vie. Je serai un peu toubib, un peu journaliste, un peu flic. Je ne suis pas là pour qu'on se la raconte. Les mots, de temps en temps, même s'ils font leur chochette, il faut les mettre d'équerre. Je ne dis pas que ce sera facile. Quand vous chantez en duo avec Chloé Delaume, on ne peut pas éviter quelques vocalises, au moins au début.

– Mais enfin... vous l'aimez ?

– Follement. Sans limites. Depuis dix ans. On est une sorte de vieux couple déjà. Et puis le risque est limité. Quand j'écris pourquoi pas elle ? je ne me jette pas à l'eau : j'y suis déjà, jusqu'au cou. Ne perdez pas de vue que je suis fracassé, anéanti, le cœur en miettes, agonisant sur le champ de bataille. Ou en perdition dans l'océan, si vous préférez. Et se pointe à l'horizon une embarcation nommée Chloé Delaume, écrivain française, reconnue par la critique et l'Université, éditée au Seuil, conférencière à Cerisy-la-Salle, il n'y a pas plus chic, qui tient sur ses jambes, et pourra supporter un protecteur certes bienveillant, mais un peu encombrant, légèrement ogre sur les bords, très dévorant en tout cas pour des jeunettes trop fragiles. Alors, oui, j'agite mon drapeau, et j'adresse un signal groupé à toutes les silhouettes que je devine à bord, la joueuse de harpe, la névrosée, sa copine suicidaire, la petite fille blessée si émouvante, la bonne épouse à la tambouille et toutes les autres, les courtisanes, et les soldates, les amazones, sans oublier la reine d'Égypte qui règne sur elles toutes, qui n'a jamais connu que petites mains et dos courbés, mais pourrait. Car ce qui est bouleversant, dans le personnage de ma partenaire, c'est cette tentative permanente de faire cohabiter la reine et la pétasse, la petite fille et la terroriste palestinienne, la funambule et l'épouse attentionnée. Et la bonne harmonie qu'elle parvient à maintenir, entre tous ces sous-personnages. Dans les premiers temps de notre relation je les appelais son harem, ou sa portée de chatons.

Tout ceci, je le flaire. Comme un chien affamé. Entre condamnés à l'ennui, on se comprend. Il suffit de la regarder, pour voir que l'ennui est sa hantise, son meilleur ennemi, contre lequel sont impuissantes toutes les murailles, toutes les joueuses de harpe. Bref, je la sens potentiellement disponible pour un enlèvement.

Je cherche une partenaire et une sauveteuse. Et la voilà, sagement rangée dans les demandes d'amis Facebook qui attendent depuis septembre, avec tous les critères souhaités. J'ai bien le droit, parvenu à la cinquantaine, d'être un peu groupie, non ? Et vous, à ma place, qu'auriez-vous fait ?

– Si vous permettez, je pose les questions. N'avez-vous pas, tout de même, un peu peur ?

– Je ne crois pas. Je ne sais plus. Peu de chose me fait peur. Qu'est-ce que j'avais à perdre ? Je ne suis plus à l'âge où peut paralyser la peur d'être un mauvais coup. Fracassé et fracassée sont dans un bateau, se retrouvent à

égalité au plumard, parité parfaite, que peut-il arriver ? Au pire ne pas bander, ou pas tout de suite, je connais la chanson, ce sont des peurs adolescentes, je les connais par cœur, les ai apprivoisées, depuis le temps. Elles sont devenues de vieilles copines, ces peurs-là. À nos âges, avec nos métiers, on sait qu'on a toujours les mots pour bouées, c'est presque trop facile.

Plutôt que de peur, je me souviens d'une certaine fierté. Fierté d'avoir fait le premier pas, pour une fois.

– Si vous allez chercher Chloé Delaume en ce début décembre 2011, ce n'est pas seulement dans l'intention d'une relation amoureuse et sexuelle. Vous souhaitez, j'imagine, un apport mutuel professionnel, artistique. Qu'attendez-vous d'elle ? Que pensez-vous pouvoir lui apporter ?

– Ce que je souhaite apporter à Chloé ? Je souhaite lui ouvrir les rideaux du vaste monde. Jusqu'à maintenant, elle a beaucoup mis en musique sa propre histoire. Je souhaite que sa musique, désormais, embrasse le monde. Je souhaite lui offrir l'espace où elle pourra se déployer. Je souhaite lui faire lire des livres qu'elle n'a jamais lus, découvrir des pays dont elle n'avait jamais rêvé, et que ces nouveautés fécondent sa musique. L'ouvrir, en somme.

– Ambitieux programme. Et qu'attendez-vous d'elle ?

– Qu'elle me réunifie. Je ne suis que voix discordantes. Jusqu'à elle je n'ai jamais fait que des gammes, des tentatives, des essayages interminables. Mes corbeilles sont pleines de brouillons raturés. Je me suis épuisé en pseudonymes, en esquisses et en repentirs. J'ai bafouillé, rien d'autre, un pied dans le journalisme, un pied dans l'écriture. Résultat une œuvre improbable, hétéroclite, bric et broc. Quelle cohérence ?

– À cinquante-trois ans, vous estimez n'avoir pas trouvé votre voix ?

– Ni ma voie ni ma voix. De ma reine nouvelle j'attends qu'elle me prenne par la main et me guide à l'oreille, comme elle sait faire, aux

sources sûres. Comme souvent, je ne sais pas mieux dire qu'Aragon :

Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne

Où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux

– Merci de votre franchise.

– Je n'y suis pour rien. On ne peut pas ne pas répondre à vos questions. On ne peut pas les éviter, même si elles sont totalement indiscretes. Je ne sais pas où vous avez appris cet art de l'interrogatoire, dans une école de flics ou de journalistes, mais vous êtes très forte. D'autant...

– D'autant ?

– D'autant, je dois l'avouer, que l'on prend à vous répondre un certain plaisir. Seul je n'aurais jamais su raconter cette histoire. Je suis peu habitué à parler de moi, vous savez.

– Je sais.

– Vous savez tout, n'est-ce pas ?

– Ne me flattez pas. Je sais ce que je dois savoir pour l'instant. Si je savais tout, je ne poserais pas de question.

– C'est très curieux, il me semble vous avoir déjà entendue, quelque part.

– Vous imaginez juste. À ces questions, il n'y a aucune réponse pour l'instant. Observez. Cherchez en vous.

Le soleil est boueux quand la neige a fondu

J'aimais la cocaïne comme je n'ai aimé personne. En moi plus rien n'était aride. Je me sentais remplie, si remplie, débordante. Vivante, enfin vivante. Transmettre ce ressenti, c'est mission impossible pour les non-initiés. J'envisageais la coke comme une entité existante, quelque part existante, qui me transmettait sa force avec une bienveillance inégalable. Comme dans ces vieux rituels où l'on mange les cerveaux d'une peuplade volontaire. Les os broyés de l'Antéchrist, prenez et sniffez-en tous car ceci est mon corps, livré pour vous.

Il n'est pas là question d'être habitée, je crois. Juste de bénéficier d'une secrète protection. Exister m'est très difficile, ce qui explique que je m'écrive autant. Même Meredith souvent trouvait que j'exagérais. Faire le mal, avec Meredith, on appelait ça comme ça. Ce soir on fait le mal, vendredi on fera le mal, est-ce que je peux faire le mal chez toi. Prendre du dessert, aussi, on disait ça. Surtout sur les textos, pour se prévenir. Alex ramènera du dessert, ici il nous reste du dessert, les macarons de Régis sont dégueulasses ne passe pas à la pâtisserie. Les deux appellations changeaient en fonction du contexte. On prenait du dessert avec des amis, à l'apéro, après le dîner ou à une fête. On faisait le mal seules, chacune, ou toutes les deux. On faisait souvent le mal toutes les deux.

Mon ordre de préférence, c'était 1. Faire le mal en écrivant, 2. Faire le mal avec Meredith. Finalement, prendre du dessert, ça ne m'intéressait pas tellement. C'était amusant, agréable, ça repoussait l'ennui aux seules limites physiques. Mais ça s'avérait vite lassant. Je trouvais même souvent que c'était du gâchis. Je ne vois plus Meredith aujourd'hui. Je ne vois plus Alex, Régis, ni toute la bande. Je ne vais plus à Belleville, ni même à Oberkampf. Je me tiens éloignée à cause de la morsure qui me déchire le cœur. J'ai arrêté pour lui. Je le regrette souvent.

Écrire, plateau posé, quelques traits blancs épais d'avance, le clavier et la paille, bien sûr je me souviens, me souviendrai toujours. La précision, la sécheresse juste, la satisfaction de l'abrupt, la rapidité de l'agencement. L'extrême concentration, la densité extrême des parois de la bulle, l'assurance, le rapport au temps, la fluidité imperturbable et le délié du point de rupture. La gestion de l'élan, la relance des fluctuations. Le résultat, quoi qu'il vaille, correspondait toujours à ce que je recherchais. Je

quittais l'ordinateur à la première incohérence, le chaos étant inéluctable au bout d'un certain temps. Je reprenais le chantier le lendemain, sans influence aucune, pour préserver le recul et la lucidité.

Je n'étais pas dépendante, je travaillais souvent sans, bien plus souvent qu'avec. Mais j'aimais le cheminement qu'empruntait ma pensée, plus d'esprit d'escalier, aucune analogie, un parcours en ligne droite, pente ascendante ponctuée de multiples petites bosses sur lesquelles rebondir. A contrario des joints, les métaphores ne surgissaient pas, le lyrisme était extradé, j'étais en terres polaires, dans mon crâne un désert de sel, je creusais des sillons, toujours les mêmes sillons, mais plus profondément. La recapture de la dopamine devait y être pour quelque chose. L'explication était chimique, concrète, les neurotransmetteurs étaient sollicités de manière inédite, et ça me plaisait. Agir sur le système nerveux central, approcher d'autres formes, d'autres modes circulatoires. Modifier quelques heures ma propre structure mentale, ça m'excitait vraiment. Et puis, surtout, je pouvais nier mon corps. La faim comme la fatigue se retrouvaient bannies, je n'étais plus qu'une coulée, verbale, endophasique, pour seul contact mes doigts courant sur le clavier. Le reste n'existait plus, rien ne me perturbait. J'étais enfin réduite à ma seule quintessence, épurée de ma graisse et de tout parasite. Je n'étais plus qu'une voix, légèrement détimbrée mais ferme, oui, si ferme qu'elle prenait toute la place. De ce fait, travailler était très agréable. J'étais pleine de cette voix, et cette voix était mienne. Jamais je n'avais connu une telle sérénité.

J'ignorais les abysses et l'horreur de la descente : mon antipsychotique bloquait toute piste noire. Pas une once de déprime, de ralentissement mental. Tout au plus une fatigue, légère, exclusivement physique. Ma peau ne marquait pas, pour unique conséquence les symptômes d'une rhinite. Et puis des vagues de froid. Déferlant par la moelle en de menus cristaux. Désastre budgétaire mis à part, je n'avais aucune raison de renoncer. J'ai quitté mon époux, délaissé mon amante et écarté tous ceux qui se mêlaient de ça, de ce rapport intime, du colmatage parfait de toute béance du Moi.

Je n'ai jamais eu de montée frôlant l'incontrôlable, l'hystérie ne pointait pas, il y avait tant de place, en moi, oui, tant de place, ici tout est sans fond, comment éclabousser. C'est en cela que réside la seule explication. J'ai réfléchi, souvent, au pourquoi de cette retenue. Je voyais les autres vriller, perdre toute cohérence et toute inhibition. J'enviais parfois cette faculté à devenir quelqu'un d'autre, mais me réjouissais toujours de pouvoir y échapper. Il y a quelque chose de vulgaire dans cet état second. Maîtriser ma parole et mes moindres mouvements me semble nécessaire, voire indispensable. Je m'écris mot à mot, geste après geste, précisément. Seule la cadence varie, désormais s'accélère. J'appréciais cet élan, son origine factice ne me dérangeait en rien, seul le résultat compte, il me satisfaisait. Pleinement.

Je digresse, c'est possible. C'est un risque potentiel, je me tiens à la rampe, comprenez, je raconte, je ne veux pas déléguer, je m'exige en sujet, c'est la moindre des choses, hélas que voulez-vous j'ai toujours eu l'esprit en escaliers. Nietzsche dans *Zarathoustra* dit : *Il m'arrive de sauter des marches en montant – et les marches ne me le pardonnent pas*. J'ai toujours eu du mal à me faire pardonner.

Daniel, oui, j'y reviens. Ici est un roman, héros et héroïne, revenir au sujet, les orner d'un pluriel. Quand son mail a surgi, je l'ai relu douze fois. Ça me semblait improbable. Je ne voyais pas très bien ce qu'il pouvait me trouver, il m'avait toujours traitée comme une gosse. Un mâle alpha, de mes ex, tous mes ex, une sorte de parfait contraire. De moi aussi, dans les mœurs, tout le contraire.

Je l'ai envisagé partenaire potentiel à la douzième lecture. Douze fois relu, le mail, oui, peut-être treize d'ailleurs. Je n'arrivais pas à y croire, d'autant que j'avais prévu on ne peut plus sérieusement de me foutre en l'air juste avant, il était étrange, ce timing. J'ai surfé, un petit peu, le site d'*Arrêt sur images*, son visage, sa voix, ses expressions. Je l'ai trouvé joli, vraiment joli, je peux dire beau. Quelque chose de profond et doux. L'âge peut-être, on dit que certains hommes se bonifient. Ou alors : je ne l'avais en fait jamais vraiment regardé. Ses quarante ans d'alors, dans les vidéos d'archives disponibles sur Internet, il les porte raide, tendu, engoncé, son châtain trop touffu plaqué en raie de côté, bourgeois coincé, intellectuel de gauche qu'on n'a même pas envie de débaucher. Juste lui dire : coco d'où tu parles, tu connais quoi du monde mis à part la Rive Gauche, ta chemise le bouton du haut, tu n'es pas obligé.

J'ai regardé l'émission de la semaine, sur son site, une puis d'autres, sa voix toujours décroche un peu dans les aigus dès qu'il sent que le contrôle pourrait lui échapper. Je l'ai imaginé en train de me baiser pour voir si ça le faisait. Ça l'a fait, et tout de suite. Mais surtout il avait le profil, remplissait les critères. Sur l'essentiel, tout était convergent, j'oserais même avancer : atrocement parallèle. Ego psychorigides en totale symétrie. Confiance aveugle inexplicable. Mais bon. Quinze ans d'écart. Néanmoins et tout de même. Est-ce qu'à cinquante-trois ans la chair est déjà flasque et l'haleine faisandée de façon définitive. Oui, j'ai pensé à ça. L'obsession du suicide n'est peut-être qu'une coquetterie, éviter d'assister au pourrissement du corps, habiter un charnier n'est pas très excitant.

J'ai accepté le pacte, parce que Daniel était au-delà de l'Élu surgissant par Gmail Deus Ex Machina, le partenaire souhaité, pour ne pas dire espéré et avouer attendu. La suite s'est imposée, soudaine et évidente. C'était le 4 janvier, le ciel était indigo.

Construire, dit-elle

Viens avec moi. Trois mots. Les plus érotiques qu'elle m'a jamais écrits. Cet impératif qui ne me laissait pas le choix. Viens avec moi au Liban. Viens avec moi dans ma famille de dingues et d'assassins, pour la grande fête des retrouvailles. Je me sens enfin prête. Cela s'est dit le 4 janvier. On rentrait de Delphes. On était allés passer notre premier Noël, à la rencontre de l'oracle.

La famille de Chloé Delaume n'est pas une famille, c'est une blessure encore à vif. Un éclair rouge dans la cuisine d'un appartement de Bourg-la-Reine, Hauts-de-Seine. Drame familial, titrent les manchettes des journaux. Le 30 juin 1983, il est probable que *Le Parisien*, édition des Hauts-de-Seine, a titré Drame familial. Trente ans après, comment résumer le fait divers ? On pourrait essayer ainsi : c'est le début de l'été, on va partir en vacances. On est tous dans la cuisine. Il semble que papa n'est pas d'accord avec ce départ en vacances. On s'en fiche. On va partir sans lui. Dans l'escalier, la petite Nini l'a un peu nargué. On s'en va, lalalère. Nini est née Nathalie Abdallah, récemment francisée Nathalie Dalain, et ne sait pas du tout qu'elle deviendra Chloé Delaume. Il faut croire que papa n'est vraiment pas content. Tout d'un coup, papa prend son fusil et le dirige vers maman. Et puis il tire. Ensuite, il vise la petite Nini, recroquevillée dans un coin de la cuisine. Mais heureusement il ne tire pas. À la place, il retourne le fusil contre lui, cale le canon sous son menton, et il tire encore. La petite Nini ne partira pas en vacances cette année, lalalère. Pour l'instant, elle est éclaboussée par des morceaux de cervelle, que des voisins bien embêtés vont venir nettoyer, après l'arrivée de la police. Mais c'est une enfant solide. Elle perd quelques mois l'usage de la parole, puis elle est recueillie par son oncle et sa tante maternels qui habitent les Yvelines, dans un HLM.

Évidemment elle les déteste. L'oncle et la tante ne sont pas peu fiers de leur sacrifice. « Ce qu'on a fait, pas grand monde ne l'aurait fait, tu dois en être consciente », lui répètent-ils. Dans cet appartement encaustiqué, elle va vivre l'enfer de l'adolescence. Par la même occasion, elle va faire vivre le même enfer à son oncle et sa tante.

Avec la famille de l'assassin, avec les sauvages du Liban, les gardiens de chèvres, ainsi que les traite sa famille maternelle, toute relation est naturellement interrompue. Et puis, elle a beaucoup d'autres centres

d'intérêt. Pour retrouver la parole, inventer les mots de l'histoire qu'il faudra bien raconter un jour, elle devient écrivain. La petite Nini écrit, devient un peu pute, se re-nomme Chloé Delaume, est publiée dans des revues d'avant-garde, milite dans des groupes politico-littéraires qui veulent bouleverser le monde et la littérature, se suicide, re-milite, se re-suicide, se marie, se re-marie, se rate avec constance. Elle se suicide treize fois en tout, ce qui prend du temps, avec les séjours subséquents à l'hôpital Sainte-Anne. Parmi ses amoureux et ses maris, aucun n'a vraiment envie d'entreprendre le voyage au Liban, et le séjour dans la famille de l'assassin. La question ne se pose donc pas.

Arrivée à l'âge adulte, elle blague volontiers sur son tonton terroriste, Georges Ibrahim Abdallah, mais toujours pas de voyage en perspective. Il faut attendre Delphes. Il faut attendre l'orée de ses quarante ans, la seconde partie de vie, et puis cette rencontre avec un vrai Monsieur, doté d'une biographie de reporter tout-terrain, et accessoirement d'un permis de conduire. Je suis la pièce manquante. Le déclic.

Je le sais bien que ces retrouvailles l'attendent. Je le sais bien qu'il lui faudra écrire le chapitre manquant. Je sais qu'on ne laisse pas, de l'autre côté de la mer, une telle histoire en suspension, et qu'elle devra se rassembler, empoigner son courage, qui est grand, pour enfin trouver la chute, boucler la boucle.

Un jour d'hiver, non loin de Delphes, sur les rivages gris de la mer Égée, je le lui dis. On est allés à Delphes passer Noël, une drôle d'idée, elle voulait voir l'oracle, je voulais lui montrer à quoi ressemble la crise financière au coin de la rue. L'imprégner du réel, c'était ma lubie des débuts.

Il faudra bien Chloé aller un jour à leur rencontre. Revoir les lieux de ton enfance à Beyrouth. Et puis monter à Kobayat, au Nord-Liban, pour fouiller ce qu'on peut fouiller. Entendre de leur bouche leur version de l'histoire de Selim et Soizic, qui furent deux amoureux, et puis deux jeunes mariés, avant d'être tes parents, et les victimes d'un drame familial dans la grande banlieue parisienne. La leur arracher si besoin, leur version de l'histoire. Et tu le sais bien. Sur le moment, elle grille Lucky Strike sur Lucky Strike, ne répond rien. Oui oui on verra. Mes tantes, mes nièces, et tout plein d'oncles, ma famille, il faudra bien un jour s'y confronter. Ma fa-mille. Moi qui suis aujourd'hui sans ascendance ni descendance, si parfaitement seule, si parfaitement libre, un chat pour tout foyer, j'ai une famille au-delà de la mer. Qu'il faudra bien un jour aller regarder en face.

Ça pourrait prendre des années. Mais le 4 janvier, pour fêter le premier mois de notre premier mail, je reçois à mon tour cette invitation à entrer dans l'histoire. Je leur ai écrit. Je leur ai dit que je voulais venir les voir l'été prochain. Viens avec moi.

Les madeleines, ne le nions pas, sont un étouffe-chrétien

J'ai écrit très chère tante, ma cousine, mon cousin. Vite, très vite, les touches du clavier me brûlaient. Ma tante, ma cousine, mon cousin. J'ai pensé que la pulpe de mes doigts en fondrait. Je vais vers ma famille. La peau devait se consumer d'une manière ou d'une autre. J'étais prête, enfin prête, j'attendais donc la mue. C'est l'épiderme intact que je sentis mon cœur peler très doucement.

De six mois à cinq ans, la plaine de la Bekaa, est-ce que ça m'intéresse, est-ce que ça vaut le coup, les traces de mon enfance ? J'ignore l'objet de ma quête. Raison de plus pour me méfier. Je redoute d'être happée par une réminiscence, l'odeur des plantes sauvages, poussière ocre et thym frais. Serait-il envisageable que ma bouche tout à coup expulse un alphabet abjad ; la gorge possédée, hamza instable, diphtongues, coups de glotte. J'ignore ce que je cherche, à nier les exorcismes on finit par se perdre.

Brutalement l'impatience de décrypter l'histoire. Mon histoire et toutes celles qui l'avaient composée, parasitée, aussi. Pourtant je le savais, le secret de famille, « Sylvain n'est pas ton père », juste une fable sordide, une saloperie de mensonge, l'affaire était classée. Pourquoi vouloir partir, je ne savais pas très bien. Mais c'était nécessaire, et cet élan étrange, je crois qu'il me plaisait.

Gratter l'écorce des caroubiers, traverser les collines, apprendre des ombres le chant des herbes sèches, éteindre les volcans et distinguer les princes au milieu des grenouilles. C'est comme ça qu'il commence, le voyage au pays des mystères camaïeux. Qui je suis, c'est probable, je ne le saurai jamais. D'où je viens, ça je peux. Dans les déserts de sel, les mandragores se taisent ; creuser le sable est plus dangereux.

Des vivants, des fantômes, des os devenus de verre. Du sépia, halo flou sur des polaroids. Quatre oncles, trois tantes, croissez multipliez, la famille, mon enfant, la famille. Un clan c'est des valeurs autour d'un patronyme. Quelques membres sont manquants, cautériser les gouffres est parfois compliqué. Ma famille, Petite Nini, dis, tu entends, avec Daniel, vers cette famille. Promets-moi ma chérie de rester tout au fond et de garder ton calme, silence, quoi qu'il arrive. Si tu trembles, je le sais, mon corps risque

d'imploser. J'exige, dis, tu m'écoutes, une censure intérieure.

Je suis la fille d'un assassin, la nièce d'un terroriste, ma famille, quelle est-elle, saura-t-elle qui je suis ? La force et le courage, recueillir les témoignages des vivants et des morts, un clan, combien sont-ils, je suis trop amateur, Super Souris sait enquêter. Partir, tous les deux, ensemble oui partir. Embarquement, partenariat, un pacte de vie et d'écriture. Une expérience totalement neuve où nous serons nus jusqu'à la langue. Une aventure, des libertés.

Par quelle plaie chantera l'héroïne, à présent qu'une alliance son cœur a suturée, c'est une autre question. Pour l'instant c'est janvier, poursuivre notre histoire. Amorcer un récit, provoquer des chapitres, s'imposer aux pages blanches. Alors s'écrire, voilà : s'écrire. Côte à côte, symétriques, une expérience nouvelle où accomplir le pacte, côte à côte, dans le réel.

Mon père a eu quatre frères trois sœurs, à leur tour ils ont engendré. Du Liban ils m'écrivent, me cherchaient, me répondent. Sur les gravats, en outre-terre, là où le mythe repousse sur les cailloux blessés. Plus qu'une famille, peut-être, un clan. Un clan tapi au creux des cèdres, le village serait-il à flanc. Une tribu à l'image du père, fil rouge, le canevas lentement se brode, en motifs la poudre et le sang. En points de croix s'ourlent des arcanes, la famille libanaise, la famille de mon père, pas vue depuis trente-quatre ans.

Deux oncles en France, plus tard. Joseph et Georges, je m'en souviens. Comme du reste, tout le reste, celui venu après, affiches interposées. Aujourd'hui, les connaître, une rencontre pour comprendre, car l'histoire dans la roche se déploie majuscule. Une famille singulière, dans ces corps la colère, l'acier et ses barreaux restent d'actualité.

La lune n'était pas pleine, mais j'ai fait un serment. Daniel n'avait rien dit, vraiment rien demandé. J'ai juré sur Hécate de ne jamais lui mentir. Mes lèvres se sont gercées, aussitôt, crevasses fines, discrètes mais désormais gardiennes de mon serment.

Bulletin semestriel

– Six mois déjà, depuis la rencontre, et ce viens avec moi. C’est l’heure d’une petite inspection. Existence administrative, vie sentimentale, sexuelle, la routine. C’est utile, un rapport d’étape.

– Encore vous. Mais qu’est-ce qui m’oblige à vous répondre ?

– Rien. De toute façon je connais déjà votre histoire. C’est celle d’un tomber de pudeurs. Deux naufragés dans leur radeau, mettent leur pécule en commun, avouable et inavouable, rien à perdre, toute la menue monnaie des existences antérieures, quelques cartons, des meubles de prix, hérités des grands-mères ou achetés aux enchères, baluchon minimum, ils voyagent léger, ce ne peut être que fusionnel. Bref, comment allez-vous ?

– Rien à signaler. Tout va très bien.

– Cessez donc de bougonner. Vous avez signé. Tout va bien. Simplement, il va tout de même falloir livrer un peu de vous. Tiens par exemple, commençons soft, si on parlait logement ?

– Pas grand-chose à signaler. Après la signature du partenariat, Madame commence par se chercher un studio à Paris, pas trop loin de chez moi. Annonces Facebook, lettres aux agences, fais-moi confiance je vais les mettre dans ma poche, la meuf de l’agence me kiffe grave, je la fais un peu pleurer avec les revenus irréguliers des écrivains, c’est dans la poche. On visite quelques produits. Celui qui est au-dessus de la gare Montparnasse, trop bien, c’est le studio de ma vie, c’est dans la poche. J’en ai vu un à Pernety, je l’adore. Enthousiaste à chaque fois, une excellente locataire potentielle, avec très bon esprit. Mais qui se heurte rapidement à la réalité

du marché locatif parisien : sans fiches de salaire, sans déclaration de revenus, sans garantie des parents, aucun espoir, même quand la meuf de l'agence vous overkiffe.

– Vous y croyiez ? Vous croyiez vraiment que sans un sou, elle se trouverait quelque chose ?

– Fondamentalement non. Je ne crois ni aux cartes ni aux oracles. Mais avec ces sorcières, on ne sait jamais. Bref elle s'installe chez moi, confortable tanière à Montparnasse, quartier peuplé de passants tranquilles qui jamais ne lui proposent du shit, ni ne lui demandent ses tarifs. Choc culturel. Nouvelle vie. Elle s'installe. Elle rapatrie ses manuscrits, ses chaussures, ses meubles design, ses Pléiade, ses dossiers de presse. Elle se rassemble.

– Vous êtes heureux ?

– Oui. J'aime la voir ouvrir l'une derrière l'autre des portes sans jamais savoir ce qui sera derrière. Elle est si touchante, quand elle se rassemble. Recueillir avec armes et bagages un écrivain du patrimoine français, qui ne serait grisé ? Un adorable petit lynx, prêt à griffer, à mordre, et qui aime tellement tuer. Surtout le mâle, mais pas seulement.

– Avec elle, c'est le mystère de l'écriture, que vous recueillez, en quelque sorte.

– Oui. Un écrivain, un vrai de vrai, avec vrai bagage de malheur, détrences insolubles, comptes à régler, un ingérable, incontrôlable, un qui court sur le fil, poursuivi par le diable, l'écriture ou la mort. Écrire pour tuer : ce mystère de la création, le voici qui s'installe à domicile, exige ses horaires, ses substances, ses marques d'affection, pose ses conditions, et elles sont très précises, tout un écosystème. On ne tue pas n'importe comment n'importe qui n'importe quand à n'importe quelle heure. On tue la nuit de préférence, et si possible défoncée ça rentre mieux. Bienvenue à la tueuse, on va l'écrire ensemble ce livre qui tue sur les tueurs.

– Comment réagit votre entourage ?

– Je n’ai pas d’entourage. Si peu osent me parler vraiment, à part mes enfants. Les autres ont renoncé depuis longtemps. Sauf Mady.

– Mady ?

– Quatre-vingt-neuf ans, une amie de ma mère, m’a connu gamin, la dernière survivante.

– Et que dit Mady ?

– Écoute Daniel. Je vais m’autoriser à te parler, comme si tu étais mon fils. Je me crois autorisée à te dire certaines choses, Daniel. J’ai lu ses premières pages. Seulement ses premières pages, hein. Eh bien je suis inquiète pour toi. Tu crois que tu as vraiment besoin de ça ?

Elle m’a connu quand je venais passer mes jeudis à la galerie, rue de Seine, posé sur un coin de canapé, admirant le ballet des touristes japonais qui venaient faire provision de Dufy, de Chagall, de Vuillard.

– Ma parole, ne dirait-on pas que vous vous attendrissez ?

– J’aimerais conserver Mady pour toujours. C’est une des seules adultes dont je sois sûr de l’amour, une des seules qui me parlent comme à un enfant.

– Comme à un enfant. Voyez-vous cela ? Où vous rencontrez-vous ?

– Elle habite rue Bonaparte, un grand appartement. J'arrive. La bonne philippine prend mon manteau. Je plonge dans le canapé comme dans un bain chaud. Et soudain, oui, c'est le petit garçon qui parle. Huit ans. Ou dix. La langue des grandes personnes, mais la musique grêle de l'enfance. Oui Mady, bien sûr Mady. Son inquiétude, je la comprends très bien. Une sorcière et une pute, c'est objectivement inquiétant, vu de l'extérieur. Et tous ces noms dans son sillage de Libanaise, Achrafieh, plaine de la Bekaa, Beyrouth-Ouest, Gemayel, des noms de flashes d'information. Des noms de guerre et de mort. Les noms d'une guerre étrangère qui ne me concernent en rien. Ne craignez rien, Mady, tout va bien. D'accord son oncle est terroriste, d'accord elle a tué sa grand-mère, mais il faut examiner le contexte. Je vais vous expliquer. On va faire de la pédagogie.

– L'autre soir, je l'ai regardée, à la télé. Tu m'as prévenue. Et j'ai bien entendu. Elle a bien dit qu'elle avait écrit un livre pour tuer sa grand-mère.

– Je vous explique, Mady, ce n'est pas elle, c'est le personnage. Le pacte narratif.

– Ah arrête tes bêtises, je n'y comprends rien. C'est bien trop intelligent pour moi.

Et elle rit. Faire rire une femme de quatre-vingt-neuf ans. Faire rire Mady. Ce pouvoir.

– Il y a pire. Son dernier livre s'ouvre sur le suicide d'une de ses lectrices. Oui parce que, aussi, elle a fait un livre sur le suicide. Eh oui, elle a aussi un tonton terroriste, Georges, mais là c'est en vrai, pas pour le pacte narratif. Mais non, il n'a pas tué tant de gens, des types du Mossad ou de la CIA. Et même pas directement. Il a seulement commandité, et revendiqué. Et ce n'est pas tout, Mady. Il y a aussi la cé. J'ai pris de la cé. Comme les grands-mères disent « je vais au petit coin ». Oui, de la cé, tu comprends bien, j'ai pas besoin de dire le nom entier, tout de même. Ce ne serait pas poli. Et on m'a toujours appris à être polie.

– Au total, la plus sage et la plus polie des cocaïnomanes. Et comme la tueuse et la petite fille, je les prends toutes dans ce seul corps, c'est le contrat.

– Quelle attendrissante confession.

– Mais, encore une fois, qui êtes-vous ?

– À l’instant, une sorte d’inspectrice, si vous voulez. Une inspectrice de l’autofiction.

– Je ne connais pas bien les règles de l’autofiction. Je ne sais pas ce que l’on dit, ce que l’on cache.

– Dites tout ce que vous voudrez, rien que ce que vous voudrez.

– Et on va où, comme ça ?

– Vous verrez bien.

– Au total, une adorable petite sorcière un peu truffe, qui défouraille par inadvertance, étrangle à petites moues, tue avec élégance. Voilà celle que je recueille. Un trop mignon bébé sorcière, inégalable dans l’émincé de veau à la zurchoise. Et je ne parle pas du reste, parce que ce ne serait pas poli. Mais sachez qu’elle est délicieuse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et qu’elle ne dort presque jamais. La plus consciencieuse des ex-putes. Et les sextoys, je vous raconte pas. La plus innocente des utilisatrices de ces joujoux qu’on trouve au sous-sol des boutiques du Marais. La partenaire parfaite.

Et toute la bande rapplique chez moi, avec son chat, ses sextoys et sa cé. Reste plus qu’à trouver de la place pour chaque chose. Ses dessous rigolos avec mes boxers. Ses trente paires de chaussures de punkette ici, avec mes tennis et mes Mephisto de vieux slip. Les sextoys et le gel dans le tiroir de la table de nuit, avec les boules Quies. Ah la cé je ne sais pas. Dans la cuisine avec la farine pâtissière ? Non vraiment je ne sais pas. Faudrait remodeler l’espace.

Pardonnez-moi je dis les mots. Tout ce que je veux, c’est bien ça ? Il ne fallait pas ? Je n’aurais pas dû ? Je ne savais pas. Je croyais qu’on faisait de l’autofiction. Qu’on appelait une chatte une chatte une bite une bite. Désolé si j’ai gaffé, vraiment. Mais on attend quoi ? Que j’appelle tonton Georges un sympathique combattant, et les brutes à testostérone qui se dessoudent au Liban entre sunnites et alaouites, de fiers chevaliers ? On attend quoi de moi exactement ? Expliquez-moi l’autofiction n’est pas ma langue maternelle, je ne connais pas bien les codes.

– Vous dites ce que vous voulez, avec les mots que vous souhaitez. Je ne suis là que pour vous écouter. Est-ce à dire que tout roule dans le jeune couple ?

– Presque. Quelques péripéties à signaler. Les écueils du début, clopes et horaires, c'est réglé, ajustements sans douleur, n'en parlons plus. Madame s'endort parfois quand Monsieur se réveille, mais on s'arrange pour se croiser, on trouve toujours des carrefours. Madame fume à la fenêtre, Monsieur se pince le nez, entre tueurs chevronnés on trouve des compromis.

– Donc tout roule ?

– Pas vraiment. Il y a la question du rigolo. Elle a besoin de rigoler. « Tu veux pas qu'on fasse quelque chose de rigolo ? » ; « Tu veux pas qu'on aille dans un restau rigolo ? » Chaussures, boissons, culottes, repas, sorties, promenades, paysages : elle a besoin de rigolo comme elle respire.

– Et vous n'aimez pas rigoler ?

– Les choses sont mal faites, le rigolo m'angoisse. Dans cette obsession du rigolo, je reconnais la vieille lutte contre un ennemi que je connais trop bien : l'ennui. Notre ennemi commun. Contre lequel il n'est pas d'armes. Serai-je assez rigolo ? Aurai-je assez de réserves de rigolo ? De vieilles interpellations me reviennent. Décoince-toi un peu. Respire. Tu ne peux pas être un peu plus cool ?

– Qui donc vous parlait ainsi ?

– Des copains d'école, de lycée. Des femmes. Des voix d'adolescence. Elle va rechercher des suffocations enfouies, depuis l'adolescence.

– Ce besoin de rigoler, chez elle, vous ne le comprenez pas ?

– Mais si. Surmédicamentée, camée, treize tentatives de suicide à son actif, un joli palmarès, je comprends qu'elle ait besoin de décompresser, même si l'injonction à rigoler est un pays inconnu de moi. Sa capitale est un établissement hospitalier nommé Sainte-Anne, ses allées sont peuplées de pyjamas bleus, son prince est un psychiatre, sa météo est à base de traitements, anciens, nouveaux, sa vie est balisée par la nouveauté des protocoles. De préférence rigolos.

– Tu as remarqué, je t'ai repassé une chemise ? J'ai pris un fer à repasser.

– Oui, et alors ?

– J'avais toujours évité. Trop peur de mes réactions psychotiques. C'est comme tous ces trucs dangereux, j'évite de les manipuler, par peur des réactions que je pourrais avoir, me faire mal, blesser d'autres.

– Tous ces trucs dangereux ?

– Oui, la voiture par exemple. J'ai toujours évité de passer le permis, pour ne pas être tentée de prendre la caisse, et d'aller m'emplafonner contre un arbre. Et aussi...

– Ça vous fait rire ? Je vous vois sourire.

– Oui. Je vous imagine. Vous. Votre vie de Monsieur bien ordonnée, ultraprotégée contre tout risque d'imprévu, ou de débordement, vos habitudes de vieux garçon.

– Vieux garçon ? J'ai tout de même élevé trois enfants. Et toujours vécu en couple.

– Mais c'est fini. Ils sont partis. Ils ne reviennent que de loin en loin. Et vos femmes, parlons-en. Elles sont toujours parties, je crois savoir, parce que vous ne leur donniez pas grand-chose. Son arrivée, à elle, tout de même, perturbe votre vie, j'imagine.

– Vous avez raison. Elle a le don de me replonger dans de très anciennes colères. Un jour je lui dis une chose : « Et si t’arrêtais les médicaments ? »

– Toujours dans la nuance, en effet.

Panique à bord.

– Mais je ne peux pas modifier mes traitements. Ils sont faits sur mesure pour moi.

– Je ne parle pas de modifier. Je parle de tout arrêter.

– Mais enfin tu ne sais pas à quoi tu t’exposes. Je vais avoir des sautes d’humeur que tu ne peux même pas imaginer.

En attendant on va tenter tout de même. Arrêter les médicaments. Rejoindre la grande armée des normaux.

– Mais tu vas devoir supporter tous mes états bipolaires, mes sautes d’humeur, une quinzaine d’humeurs différentes à ma disposition.

– OK, je prends le risque. On arrête les médicaments.

– Tous ?

– Tous. Vous riez encore ?

– J’attends la suite. Et je vous imagine, conservant votre sang-froid, votre sérieux, votre allure de Monsieur qui passe dans la rue. Admirable.

– Oui. On tient. Après six mois, on est encore fièrement accrochés l’un à l’autre, le fusionnel n’a pas faibli. Évidemment pas confondus. Fusionnel n’implique pas fusion. Madame surkiffe toujours le rigolo et le bizarre, ne sort pas sans ses bagues à tête de mort, Monsieur n’a pas lâché son masque de Monsieur. Madame adore la fuite et les étourdissements, Monsieur a sans cesse besoin de se recentrer dans le silence et la solitude, ce qui n’a rien de rigolo.

Quelques drames dans le canapé évidemment, nos personnages ont de la

peine à s'ajuster, ils devaient bien s'y attendre. C'est grave, inspectrice ? Les musiques de Madame, Monsieur n'y entendent en général que du bruit. Monsieur n'entend rien à la littérature expérimentale, et aime bien qu'on lui raconte des histoires. Madame vomit le narratif. Par exemple, je m'endors devant ses films cultes, comme *Fight Club*. « Mais enfin chou, c'est un film sur la schizophrénie et le terrorisme, la fin est tellement romantique, ce couple devant les tours en flammes. Et toi tu dors ? Tu kiffes Lelouch et tu t'endors devant *Fight Club* ? Il y a quand même un putain de problème. »

C'est grave ? Faut-il s'en alarmer ? Impossible de dire encore. Bonjour la faille. Bonjour la rupture des imaginaires. Bonjour les deux étrangers sous le même toit, couple hétéronormatif comme il faut, Madame rigole et Monsieur bâille, on va finir comme tous les autres, faux couple pour la galerie, que partagent-ils ces deux-là, à part un lit, des listes de courses et un contrat d'édition ?

C'est grave Madame l'inspectrice ? Monsieur s'applique, si vous saviez. Monsieur aimerait prouver au monde entier qu'il est capable de ne pas s'endormir à vingt-deux heures trente, et de supporter deux heures qu'on parle d'autre chose que de lui-même. Ce serait une preuve appréciable d'ouverture d'esprit.

– Méritoire. Bravo. Et elle ?

– Sur le plan administratif, ses progrès sont sensibles. La photocopieuse est ton amie, ma chérie. Les papiers des mutuelles, de la banque, des assurances, des avocats pour ton divorce, tous ces papiers sont tes amis. Kafkaland est ton ami. Les économies sont tes amies. Le long terme est ton ami. La deuxième moitié de ta vie est ton amie. Elle ne te veut aucun mal. Et même, un jour, un jour sait-on jamais, le permis de conduire pourrait être ton ami. Trois mois sans découvert bancaire, résorption progressive des dettes, et même le projet de le passer, ce permis de conduire.

Quoi d'autre ? Dukan est son ami, aussi. Oui, Dukan, celui du régime. Vingt bons kilos à perdre, accumulés dans les années de détresse. « Je me suis regardée dans la glace. Et je me suis dit, c'est juste pas possible. »

– Donc tout va pour le mieux. Et de ce côté-là ?

– De quel côté ?

– Vous voyez bien ce que je veux dire. Ne faites pas l’innocent. Du côté des choses qu’on raconte dans les livres quand on n’est pas poli.

– De ce côté-là tout va bien, si vous voulez savoir. Activité hétérosexuelle absolument normale. Consommation de pornos finalement très modérée. Quelques pas sur Youporn, mais sans exagération. Monsieur baise tour à tour la pétasse, l’épouse, l’ex-pute, l’écrivain, elles y passent toutes, quelle fête. Et puis, la ménagère, il a terriblement envie de la ménagère, libido à détours, à recoins, qui dira la puissance érogène d’une belle armoire à linge ? Torchons, serviettes, sorties de bain, quelle extase, direct au septième ciel. Tu vas monter ton ménage avec Chloé Delaume, tu réalises ?

– Je te parle de housses de couettes, de trucs tout pourris, et t’es en train de te branler ?

On s’excite à Usines center, on se chauffe à Ikea, on prend notre pied dans les serviettes de toilette. Vous en voulez encore plus ?

– Toi aussi, tu as adoré notre première fois à Ikea. Ne me dis pas le contraire !

– Mais t’es fou, tu n’as pas intérêt à raconter tout ça. En tout cas moi j’écirai jamais sur nos trucs sexuels. Littérairement, ça ne sert à rien, le porno comme l’érotisme c’est chiant, niais ou vulgaire, et tellement déjà vu, j’ai autre chose à foutre. Et me sors pas Catherine Millet, n’insiste pas. Traiter de l’horreur du sexe je peux, ma jouissance n’intéresse personne. Et puis en plus c’est pas poli.

– Je ne voudrais surtout forcer aucune confiance. D’autant que je partage son avis. Ce n’est pas le sujet qui m’intéresse le plus.

– Il ne fallait pas demander. Maintenant qu’on est partis dans le dévoilement, allons-y. Qu’est-ce qui t’excite mon amour ? Tu veux que je te le dise. Tu veux vraiment ? Les films sur Marie-Antoinette. Pardon ? La Reine ? Oui. Celle des chaussures, des macarons, du Trianon ? Celle-là même. Monter sur un âne en étant extrêmement bien habillée, j’aurais trop aimé. Et si ça se passe dans les premières années de la Révolution, avec lyrisme, idéal, Desmoulins essoufflé pour sortir son journal, je surkiffe davantage encore. Desmoulins Mirabeau Danton : putain qu’ils sont

couillus, ça avait trop de la gueule.

Du linge de table à Desmoulins : doux partage des astuces érotiques. Excitation des dévoilements de faces cachées. Tu sais je vais te confier un secret. Ne le prends pas mal, mais je pense que tu es de droite. Profondément. Ton ras-le-bol des crevards. Ton mépris des loosers. Sans parler de Marie-Antoinette. Tu le penses vraiment ? Tu penses que je suis de droite ? Évidemment t'es de droite. Partager le monde entre crevards et crevures, pure vision de droite. Et snob par-dessus le marché. Une quintessence de Parisienne pour pubs du *Parisien*. De la chair à embourgeoisement. Mais tu sais que je voterai toujours Mélenchon, tu le sais bien ? Bien sûr que je le sais. C'est pour ça que je t'aime. La seule petite meuf de droite qui vote Mélenchon.

Et s'il n'y avait que Marie-Antoinette. Mais écoutez bien, Madame l'inspectrice, vous êtes certaine que ça ne sortira pas d'ici ?

– Puisque manifestement vous ne pouvez plus vous arrêter, allez-y.

– On adore Sardou. C'est grave ? Vous ne le direz à personne ? Un truc à être tricards à vie, à demander l'asile politique à la Floride ou à la mairie de Nice, on ne va pas avouer qu'on adore Sardou, et qu'on aime beugler faux *Les Lacs du Connemara* le dimanche matin, toutes fenêtres ouvertes. Autant se coller au front une étiquette Majorité silencieuse, avouer qu'on aspire à un destin d'emperlousés au soleil.

Je sais bien ce que vous allez nous dire. Que tous les vrais couples se nourrissent d'inavouable. Que le couple exige ces offrandes-là, et même encore bien d'autres. Que c'est le pacte. Le sacrifice à consentir. Trois comprimés de Sardou mes enfants, allez tranquilles. Rendez-vous dans six mois.

– Bon, OK pour l'idylle. OK pour Roucoule-land. Mais tout de même, le suicide ? Chloé Delaume, championne en tentatives, treize si mes renseignements sont exacts.

– Vous voulez parler du personnage de fiction ?

– Arrêtez avec cette distinction. Vous savez très bien que c’est la même. C’est trop facile.

– Je ne sais pas. Je sais que le personnage de fiction a fait en effet treize tentatives de suicide. Mais je n’ai pas fait d’enquête de police. Je ne sais rien de ce qui s’est vraiment passé. J’accepte l’histoire comme une histoire, rien qu’une histoire.

– Trop facile. Le suicide n’intervient vraiment pas dans votre histoire ?

– À la marge. Un thème secondaire. C’est à Tours qu’il réapparaît. Étonnamment dans la ville blanche. Sur les quais de la Loire non loin de la Guinguette du pont Wilson, où l’on savoure aux beaux jours du vouvray pétillant et des diabolos-banane.

– Que faites-vous exactement à Tours ?

– Totalement inattendu. Après Paris on s’est installés à Tours, dans une maison du XV^e siècle, près de la cathédrale, rescapée d’une précédente histoire d’amour.

– Vous voulez dire que vous vivez tous deux dans une maison que vous avez partagée avec une autre femme.

– Oui, et alors ?

– Non, rien.

– Je pourrais m’énervier, avec vos sous-entendus. Oui, j’aime les maisons.

– Davantage que les femmes.

– Je ne sais pas. Peut-être que j’ai cru aimer les femmes de ma vie, et n’ai aimé, au fond, que les maisons que l’on partageait, et ce qu’elles ont abrité de rites quotidiens, de concessions au projet commun, d’efforts heureux, de petites joies, d’illusions d’éternité. Ah tout d’un coup, vous ne dites plus rien.

– Il m’en faudrait davantage pour me déstabiliser. Je le sais bien, tout ce que vous me dites. Je l’ai compris au fil des ans. Lors de votre premier divorce, par exemple. Elle voulait déménager. Elle ne supportait plus la maison commune. Vous avez préféré la quitter, elle, que vendre la maison. Que vous avez finalement vendue tout de même. Vous avez donc tout perdu. Bien joué.

– Comme les chiens, les maisons restent. Elles restent, l’œil humide, et attendent que vous reveniez, puisque vous revenez toujours. Elles savent que vous ne les abandonnerez pas. La maison est restée.

On a beaucoup hésité avant de l’investir, la maison de Tours. Il y a eu des rebondissements. Des rébellions, des revirements.

– T’es pas sérieux ? T’es fou ? Tu vas pas m’installer dans une maison où t’as vécu avec ton ex ? C’est chelou !

– C’est vrai, tu as raison, c’est une idée de fou, oublie-la.

Puis, après quelques mois :

– Finalement, je m’en carre grave, du fantôme de l’autre. J’ai besoin d’un endroit où personne ne m’emmerdera, t’entends, personne. Je n’en peux plus de Paris, de cette ville qui me rejette, qu’ils aillent tous se faire enculer par un ours. Depuis que j’ai arrêté la défonce, la vie ici, c’est pas gérable.

Une visite tout de même de vérification. Vérifier qu’elle est saine, exempte de tout fantôme, la maison vide, mais oui. Parfaitement saine. Elle

a évacué le fantôme de l'autre. Il faut dire qu'elle en a vu défiler, depuis le XV^e. Madame et Monsieur, tueurs diplômés, ne vont pas s'embêter pour un tout petit fantôme de rien du tout, au milieu des drapiers du Moyen Âge et des gladiateurs gallo-romains. On sait les traiter, les zombis, comme ils le méritent.

Un beau matin de juin, donc, on part à Tours, avec le chat.

– Alors tu la trouves belle ?

Ah, pas seulement belle. A-do-ra-ble. Elle installe son nid tout en haut, à la proue, vue sur les toits moyen-âgeux, et les tours de la cathédrale. Une vraie vue d'écrivain. C'est la maison où tout va se débloquer. Où nous allons célébrer les retrouvailles avec l'écriture. On court les vide-greniers, les brocanteurs. Elle n'est pas la moins exigeante.

– Je ne veux rien de moche, dans cette maison. Tu entends, rien de moche.

Cette hystérie me rassure. Elle a décidé de l'investir, la maison. Comme je voulais. Plus que tout, je craignais l'indifférence. Ô félicité : la femme que j'aime, en fusion hystérique avec la maison de ma vie. C'est grave ?

Et c'est à Tours que ça se passe. Au cœur du jardin de la France. L'idée est délicieusement paradoxale. Follement rigolote pour le coup. Pour cette plongée dans les gravats, le terrorisme, les attentats, pour cette expédition chez les tueurs, cette virée d'outre-siècle dans le désir de tuer, c'est sur la plus paisible des villes de France, qu'ils auront pris élan. Sur cette Touraine qui se souvient encore de Rabelais et de Ronsard. Touraine blanche et ses vergers blottis derrière les levées de Loire. En virée chez Darty comme dans les caves de Vouvray, se colletant au problème des ordures ménagères, et de la carte de déchetterie, Madame entame un match contre le réel, le match toujours évité jusqu'alors, le match de sa nouvelle vie. Accourez, prenez vos billets. L'écrivain sublime et évaporée, la bobo planante, va-t-elle réussir à dompter le réel d'Indre-et-Loire ? À votre gauche, l'écrivain parisienne en tenues Dévastée. À votre droite, une ville moyenne du cœur de France, tout en langueurs valloisiennes, en orgueil de tuffeau dans les rues éblouies. Va-t-elle dompter la bête ? Va-t-elle parer les coups ? Un ticket pour le match !

Le match se joue à plusieurs manches. La découverte par exemple des rythmes autochtones.

– Non mais c'est pas possible, jamais ouvertes, leurs boutiques. Franchement, entre midi et deux, c'est désertland. Et quand c'est ouvert, pour acheter une tarte aux pommes, ça prend des heures. Quel besoin de parler sans arrêt, franchement.

– Ça s'appelle, ma chérie, la qualité de la vie. Une des valeurs que

recherchent les citadins, de plus en plus nombreux, qui quittent le cœur des métropoles maussades, pour venir respirer dans les rues piétonnes des villes moyennes. Prendre son temps est une valeur d'avenir. Celle que viendront acheter les Chinois tout au long du prochain siècle.

– Ah, ne me fais pas du Houellebecq, ça m'oversaoule.

En suspension de Parisienne dans la province paisible. Le soir le long de la Loire, il lui raconte les bancs de sable, les crues historiques, les trahisures du fleuve, le dernier fleuve sauvage de France, un vestige, une pièce de musée. Mais oui mon chéri elle est belle, ta Loire. Tu sais, je m'en fous un peu, on n'a pas le même rapport aux lieux. Mais si ça te fait plaisir, fais-moi la sublime Loire. La traîtresse Loire, et ses remous sous le pont Wilson.

C'est devant les remous du pont Wilson qu'elle tombe en arrêt.

– Ah d'accord, c'est ici.

– Ici, quoi ?

– Ici qu'on se suicide, dans cette ville. J'ai compris.

– Mais non. Il n'y a pas assez de fond, surtout l'été. Même pas un mètre, par endroits. Ce serait une très mauvaise idée de se jeter du pont Wilson, et de jouer à la roulette russe avec un fleuve irrégulier.

C'est à Tours que ça revient. Au début je ne m'en aperçois pas. Je ne fais pas le rapprochement avec le personnage, avec les treize TS. Je pense qu'elle parle en général, qu'elle sollicite mes lumières de Tourangeau d'adoption, une sorte de visite guidée des curiosités locales.

C'est quelques jours plus tard que le truc se re-pointe. Parce qu'il faut bien, après quelques semaines, reconnaître que le réel domine le match. Le réel, ces bancs traîtres de formalités hostiles, de Kafkaland, d'autochtones inefficaces, lents et mal habillés, de commerçants qui veulent sa mort, de corvées indignes d'elle, perdre dix kilos, et entretenir comme elle l'exige la sacro-sainte maison, nettoyer le four, ravoïr le faitout où le lapin a attaché.

Les scènes se multiplient. À propos de la carte de résident pour le parking, ou du feuilleton Dukan, ou de Dieu sait quoi.

– Les dix kilos de trop, d'accord, très simple, je vais les perdre. J'avais un seul plaisir ici, la nourriture, mais je vais y renoncer. Pas de problème. De toute façon je m'en fous. Je m'en fous, de mon corps.

Et ça tombe.

– Et puis je vais en finir. De toute façon ça n'a pas de sens de vivre encore après quarante ans. Pas de sens. Je vais faire ça proprement, et puis voilà. Tout le monde sera content.

C'est, au lit, dans la jolie maison de Tours, vue sur pommier et cathédrale, que ça revient.

– Tu as dit quoi ? J'ai mal compris ?

– J'ai pleuré, tu sais.

– Tu as pleuré quand ?

– J'ai pleuré au pont Wilson. Je croyais avoir trouvé le spot. Et j'ai eu envie de pleurer quand j'ai appris qu'on ne pouvait même pas se tuer tranquillement dans cette ville, parce que la Loire n'a pas assez de fond.

C'est ici que nos amis comprennent qu'ils vont devoir vivre avec une nouvelle camarade, notre amie la mort. La revoilà qui pointe son nez dans la belle maison, vue sur les toits, les tours de la cathédrale, et le pommier. La voilà toute fraîche, pimpante, sûre de son coup. Son nouveau déguisement ? Appelons les choses par leur nom, le chantage au suicide.

– Vous pensez qu'elle s'est livrée sur vous à un chantage au suicide.

– Oui.

– Et comment y avez-vous réagi ?

– À ma manière.

– Je ne suis pas adaptée au réel. J'y arriverai jamais. Si tu savais comme je m'en fous, de l'écologie. Une nullipare comme moi, qu'est-ce qu'elle en a à foutre, de la planète qu'elle va laisser à ses enfants ? Tiens, pour la carte de déchetterie, j'ai appelé la mairie. Mais ce n'est pas à la mairie que ça se passe. C'est à l'agglomération. Elles sont vraiment des chiennes les meufs de la mairie. Elles te répondent pas.

– À ma manière. Vous la connaissez bien, puisque vous savez tout.

– T'as appelé pour la carte de résident ?

Il ne lâchera jamais, c'est dans les gènes. Et elle non plus. Et moins il

lâchera, moins elle pourra. C'est peut-être ce qu'ils cherchaient, une mort en douceur, et en partenariat.

C'est grave ? Fais un effort. Bouge ton cul. Bouge-ton-cul.

– Comment avez-vous réagi à ce que vous appelez un chantage au suicide ?

– Par une fureur stupide, sans objet, aveugle. Une fureur d'adolescent mal vieilli, oubliée depuis si longtemps.

« Je ne suis pas faite pour le réel. »

Voilà ce que réveille la phrase. Cette envie de tuer tous ceux qui te ralentissent, cette pulsion de fou du volant. *Pourquoi êtes-vous si dur ?* Tout ce que je croyais avoir enterré, en me constituant un entourage autonome, efficace, effroyablement sain. En vivant entre adultes responsables, qui assument. Qui ne se dérobent pas. Qui ont un appétit du réel. Le réel est mon ami. La carte de déchetterie est mon amie. Le jardinage est mon ami. Les noms de lieux, les cartes routières, les agendas, les rendez-vous, les salades de restes, les délicieux petits repas improvisés avec trois fois rien sont mes amis. Ceux qui n'auraient pas l'idée de balancer à la figure de l'autre un chantage au suicide. Ce qu'on appelle des relations saines. C'est à Tours, qu'elle revient. Qu'il la retrouve intacte depuis l'adolescence, cette bête fauve, l'envie de tuer. Où était-elle passée ?

C'est à Tours que se réveille le tueur en lui, qui n'avait jamais lâché prise.

– Tu sais, je m'en fous. Mon père a éclaté la tête de ma mère.

Intacte. Depuis toujours.

– Chloé, je n'y suis pour rien. C'est affreux que ton père ait éclaté la tête de ta mère, je comprends que tu aies la haine contre la terre entière, mais je n'y suis pour rien. Même si j'en ai souvent eu envie, je n'ai jamais éclaté la tête de personne. Ramène pas ton drame fondateur, le drame fondateur de ton œuvre sublime ne le ramène pas, ma chérie, comme un pauvre argument dans cette histoire de régime. Et si tu veux te suicider, vas-y. Vas-y franchement. Mais fais ça bien. Ne te rate pas. Réussis ta sortie. Si c'est ce que tu veux. Ça me changera je n'ai encore jamais été le veuf d'une suicidée. Ce sera un partenariat intéressant. Est-ce que je me sentirai coupable ? Mais pas du tout. Très fier, au contraire, d'avoir joué mon rôle dans ce grand geste, ton choix, ta délivrance, le choix ultime de ton personnage de fiction, le chef-d'œuvre de l'auteur. Fais-moi plaisir, écris

seulement la fin avant, moi je n'aurai pas la force. Je t'aurai accompagnée dans cet accomplissement. J'aurai fait ma part du chemin. Je serai un veuf d'écrivain parfaitement présentable, tête haute et idées claires. C'est un rebondissement inattendu, une authentique trouvaille. Le rôle que je jouerai, tu le connais déjà. Je vivrai avec ton souvenir intact, fidèle à ta mémoire, te vénérant bien entendu. Je raconterai tes derniers mois aux thésards qui viendront m'interroger du Canada. Et aussi aux thésardes, de préférence fraîches et mignonnes. Et éblouies, comme il se doit. La suite ne t'inquiète pas, je saurai l'inventer. J'ai toujours aimé le narratif.

Voilà comment j'ai réagi. Contente ? Monsieur pense qu'il fait un très mauvais compagnon de suicidaire.

– Bon. Ça va pas le faire, avec toi. Je réalise que c'est sans filet. Donc ça va pas le faire.

– Mais tu as besoin d'un filet ?

– J'ai besoin d'être protégée contre moi-même. J'ai besoin pour m'aider à vivre de cette pensée que je peux en finir quand je veux. Et en même temps j'ai besoin qu'on m'empêche de passer à l'acte.

Les mots qu'on ne peut pas dire à Chloé Delaume. Les mots qu'il n'aurait jamais pensé balancer un jour à Chloé Delaume, à la saga de Chloé Delaume, à la légende de Chloé Delaume, avec ses treize téesses. Mais il faut le comprendre. La narratrice l'héroïne et ses personnages, il s'y perd un peu. Et puis c'est sa première détruite. Vraiment détruite. Toutes un peu fracassées les précédentes, bien entendu, mais fondamentalement en accord avec la vie. C'est sa première morte vive.

– Ne vous faites pas plus dur que vous ne l'êtes. Votre brutalité, d'une certaine manière, la protège, et vous le savez. Vous la placez au pied de l'acte, pour la dissuader de le commettre.

– Évidemment.

– Et ça fonctionne ?

– Oui et non. Elle trouve autre chose. Une nuit elle appelle une voyante, dans un état second, cinq cents euros d'addition. Une manière de petit suicide, aussi. Ce genre de jolies trouvailles.

– Que croyiez-vous ? Partager la vie d'une sympathique ménagère tourangelle ? Vivre heureux le reste de vos jours au jardin de la France ? Mais vous ne jouez pas dans la même catégorie.

– Je n'aurais pas dû y croire ?

– Petit garçon. Pauvre petit garçon. Je te cherche depuis si longtemps, si tu savais. Et je te retrouve. Tu veux que je te raconte une histoire ? Les enfants adorent les histoires. C'est l'histoire de la Mort, qui avait envie de se déguiser en délicieuse petite truffe, en adorable petit lynx. Elle t'a bien eu, avec son déguisement. Une femme avec personne dedans, t'étais pas au courant ? Un dernier mot, que craignez-vous ?

– J'ai une tête à craindre quelque chose ?

– Vous m'avez mal comprise. Que craignez-vous de ce voyage, que vous allez maintenant entreprendre ?

– Personnellement rien. Ce n'est pas mon histoire.

– Et elle ?

– D'être prise en otage par la famille. Leur côté tactile. Faut pas toucher Madame. Les mamours et les pleurs, voilà ce qu'on craint. De grands sentimentaux ces terroristes maronites. Que l'amour familial lui tombe sur la tronche, voilà ce qu'elle redoute. Cette grande inconnue, la famille, qui va se présenter bras ouverts, si dégoulinante d'amour, avec de grands rires bruyants et ses rites imbéciles.

– L'amour familial, voilà l'ennemi, n'est-ce pas ?

– Oui. Cette pieuvre sans limites, avec ses trucs, ses tours, ses tactiques. Ce monstre baveux, qui s’installe à votre table sans vous laisser le choix, et qui vous tape dans le dos, et qui rit si fort. Et qui ne demande l’avis de personne. Et qui fait tant de bruit. Et qui exige tout. Tous les droits.

– Vous parlez encore d’elle, bien entendu. En aucun cas vous ne parlez de vous. En ce qui vous concerne, bien entendu, tout baigne dans la famille.

– Je ne vous permets pas. Vos allusions...

– Nous en reparlerons. Pour aujourd’hui, c’est fini. Vous voyez bien, ce n’était pas si dur. De tout cœur, je vous souhaite bon voyage. Bienvenue au pays.

II

Deux réels parmi d'autres
en ces années d'hiver

Les cèdres ont, paraît-il, la sève un peu sucrée

La vie et l'écriture, à deux et pour de vrai ; partir, une aventure, s'écrire, quatre mains, roman. Peut-être est-ce la seule chose que je n'ai pas essayée. L'unique moyen, au fond, de ne pas prendre toute la place, de ne pas réduire l'aimé à un simple acolyte, personnage de soutien, faire-valoir de l'héroïne, me confronter à l'autre jusque dans les replis de la narration en cours. Un avenir fait de souffles, de mots, de tentatives. S'appliquer, langue commune, voix propres, construire l'histoire, ne pas se contenter d'en consigner les faits, par le partenariat provoquer l'événement. Je n'ai pas vraiment peur, peut-être que c'est un tort. C'est juin, le ciel est clair, à croire que ce soir la nuit hésite à s'imposer.

Bientôt la traversée, 3 190 kilomètres, Paris-Beyrouth, survol de Rome, la diagonale est nette et la Grèce en son centre. 2012, dans six mois l'Apocalypse n'aura pas lieu, et pourtant je suis mûre pour la révélation. Latitude : 33° 56' Nord, Longitude : 35° 35' Est. Nous atteindrons ensemble le point de ralliement. J'ignore ce qui m'attend. Serait-il possible, à l'âge adulte, d'éprouver de l'affect pour ces corps étrangers sous prétexte que nous sommes reliés par filiation ? De deux oncles, le souvenir, les autres ne sont que des noms, exotiques et lointains, comme le concept de famille lui-même. Est-ce que les rencontrer c'est apprendre d'où je viens, et les comprendre savoir un peu mieux qui je suis ? Mon père était violent, pourtant, tous en bloc nient. Le mensonge est le terreau nourricier de toutes racines. À moins qu'il ne fût doux, fils aîné, leur grand frère, ils n'ont peut-être connu qu'une autre part de lui, un visage souriant, un poing jamais levé. Vérifier tout d'abord qu'il est mon géniteur, la vieille s'est rétractée, mais en moi le doute subsiste. Ce clan qui m'a cherchée, m'a attirée à lui par ses messages d'amour, va-t-il me dévorer ; dans cette famille je suis la nièce, fille du défunt, quelle place, quel rôle, m'accepteront-ils vraiment, moi, pas seulement ce que je représente, la pièce manquante, le fil de soie qui permettrait que la plaie suture.

Légende contre légende, fiction contre fiction, ma famille paternelle, en quoi suis-je libanaise, les gènes donnent-ils aux cœurs une forme d'unisson ou suis-je prédestinée à la tachycardie. Parfois j'ai un peu peur, mais Daniel m'a promis que nous nous enfuirons s'ils s'avèrent carnivores. Il saura me protéger, je le sais, et plus encore. Il connaît le dossier, est capable

d'enquêter, décèle les intentions de tout interlocuteur. Je ne peux être dévorée ni même manipulée : le faux lui brûle les sinus, c'est comme un sixième sens.

Dans quelques semaines nos valises. Ce voyage nous le savons mène au-delà de mon histoire. C'est une terre d'outre-monde, portant des plaies d'ailleurs et des voix d'outre-siècle, berceau rage et ravages, seule je serais dépassée, peut-être même engloutie. Ce clan qui me réclame, ses membres masculins ont tenté à l'époque de faire ployer le réel, ce réel que j'essaie sans cesse de modifier. À l'époque, s'en souvenir, qui étions-nous alors, nos vies, notre réel, Daniel et moi, quinze ans d'écart, composer un album de nos polaroids. Les années 80, son plomb et nos familles. Qui étions-nous, vers quoi chacun se dirigeait, quelle forme d'existence, quelle perception du monde, si la photo est bonne, la pioche le sera aussi.

Bientôt la traversée, comment l'envisager, il ne s'agit pas seulement de visiter le clan, musée et mausolée, capter sur pellicule un album de famille. Les années 80, la France et le Liban. Les années 80, faire ployer le réel, emploi de la terreur à des fins politiques. Aujourd'hui le ciel est clair, c'est juin 2012, le mot terrorisme me toise, sa barbe a tant poussé, je ne reconnais plus. Pourtant je l'ai aimé, compris, légendes contre légendes, violence contre violence, la terreur, la famille. Être écrivain n'est rien que commettre des attentats, souvent contre soi-même, l'ennemi est intérieur. J'exige des vendettas, survis dans le seul but de les revendiquer. Les gènes donnent-ils aux âmes colère pour vocation, étais-je prédestinée au rituel des furies.

Dans le roman commun nous rapporterons d'outre-siècle ces anciens ressentis, ils sentiront la poudre, la sueur, la calomnie. L'espoir était féroce, dans les veines des martyrs le sang a tant caillé, la victoire de l'oubli je refuse de m'y plier. Nous ferons un roman car il faut raconter. Il fut un outre-siècle, récits individuels dans l'histoire collective. Les années 80, personnages mâle, femelle, corps blancs, quinze ans d'écart, haut bas fragile, densité du déterminisme, volonté en apesanteur. Se tirer le portrait, sélectionner les faits, saynètes et anecdotes, lesquelles font événement ; clichés sociologiques, vient la soirée diapos.

De nos vies minuscules, exposer les fragments qui bientôt combinés nous permettront peut-être de retracer l'histoire, cette histoire qui s'efface de n'être racontée. Il reste quelques semaines, à chacun sa valise et son portfolio. Je trie et j'organise, je choisis, lui aussi, ces petits bouts de vie, ces instants encore vifs, si vifs que la mémoire nous les rend au présent. La famille, la violence, des scènes en argentique pour révéler d'hier le sourire de nos terreurs. Regarder ces souvenirs, les scruter de l'extérieur. Se préserver de la douleur comme de la nostalgie ; nous ne sommes, après tout, plus les mêmes aujourd'hui. Distancier, ne pas dire Je, chapitres en

Elle et Lui. S'écrire, un exercice, nos bagages pour la traversée.

En juin, probablement

1984

Ça va encore être de la faute des Arabes. C'est toujours de la faute des Arabes, avec eux. Quoi qu'il se passe, quoi qu'il arrive. Quand c'est pas les Arabes, c'est les Noirs ou les socialistes. Alors elle ne bouge pas. Évidemment, elle ne bouge pas.

La secousse a été brève, le choc infime. Renault 5 bleue intérieur beige, ils sont cinq corps ; quatre s'agitent. *C'est pas possible non mais putain c'est pas possible*. Les fenêtres sont closes, condensation, moiteur. *C'est pas possible Véro dis-moi que c'est pas possible*. Le père devant, la chair des mains blanchit aux articulations, le volant il le serre si fort, elle le voit et le note ; les phalanges blêmes de celui désormais le père, la dentelle des nervures en broderie crispation. *Pas encore pas maintenant je n'en peux plus Véro je n'en peux plus c'est pas possible*.

Statufiée place du mort, à ses côtés celle qu'il faut à présent désigner comme la mère geint sourdement, comme le font les gargouilles. Un son de vase, grave et fertile. Halo fourchu, la mère, phosphènes capillaires premier plan, un buisson de boucles écaillées crépite, braises rousses maison, touffe électrique. *Pas possible pas encore pas possible*. Elle aimerait s'extraire de la scène, disparaître, fondre immédiatement.

Sur la banquette arrière, elle se concentre du mieux qu'elle peut, c'est devenu difficile, quelque chose la rattrape, la bloque, un fil, un poids d'enclume, une laisse ; son âme est moins légère qu'avant. *Ça ne s'arrête jamais tu le vois bien Véro jamais c'est pas possible*.

De l'eau perle, elle le sent, les tempes, ça coule lentement, une puis deux gouttes, elle n'aime pas ça, elle fait le vide, déserte, c'est ça, elle abandonne, l'enveloppe la laisser là, elle décide et elle souhaite, elle veut et elle obtient, ne plus avoir de peau ni plus aucun contour, se dissoudre au plus vite. *Qu'est-ce que j'ai fait Véro pour mériter tout ça pourquoi moi pourquoi moi*. Rebonds à l'habacle, échos ; à la fin de chaque syllabe,

la voix du père se brise pour s'achever en aigu, labourage à grands chevaux, sillons cerveau, tunnel, fossé tranchée, sortie : quel hémisphère. Des petits doigts l'agrippent, maladroits et poisseux. *Je n'en peux plus Véro je n'en peux plus c'est pas possible.*

Elle le sait et le sent. Désormais son repos, sa quiétude, la perspective soyeuse d'une quelconque harmonie, demain sera pénible, gommer de son lexique le terme d'apaisement. *Pourquoi ça tombe encore sur moi Véro qu'est-ce qu'on attend de moi mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour qu'enfin ça s'arrête.* Au fond d'elle chante le deuil de toute pensée magique : fuir, elle n'y arrive pas. Elle le sait, à présent. Son cou ruisselle et son dos brûle. Elle le sait et le sent. Ils sont cinq corps, quatre s'agitent : ils l'enserrent et l'assiègent, ils l'envahissent si bien qu'elle ne sait plus s'évanouir.

À sa gauche sanglote l'enfant mâle, à sa droite pris de spasmes lui bave dessus l'enfant femelle. *Un jour je vais craquer Véro moi aussi j'ai le droit de craquer je vais craquer c'est pas possible.* Ils ont quatre et cinq ans. Le poids de la viande apeurée, la masse et la pression, ses bras osseux salis, leur crasse, la morve, les irritations de l'épiderme, picotements lancinants, fibres synthétiques pour cuisses râpées. *Je te promets Véro un jour oh oui un jour tout ça va mal finir.* Il lui semble qu'elle a mal et qu'elle suffoque un peu.

Banquette arrière, intérieur beige, elle ne peut s'y soustraire, les cris, le plastique chaud, l'hystérie et la sueur : ceci est le réel, une vraie scène dans le réel. Elle observe le siège du conducteur qui enfle, le dossier du père s'engrosse fureur et sang de lave, elle enregistre les mouvements, protocole carcasse & victimes ; le skaï palpite en contractions. Dilatation du grain épais, irrégulier. Elle le fixe à mesure qu'il lui broie les rotules, genou gauche désormais enclavé armatures. Elle aimerait calculer ce qu'il lui reste d'oxygène, quelques centimètres cubes, pour arrêter un drame combien de mètres carrés pour fabriquer une arme, pour contrer le vacarme, neutraliser le réel, elle le sait et le sent, elle n'a aucun pouvoir.

C'est parce qu'aucun miracle n'existe qu'elle admet et consent, son cœur se serre un peu, ses iris, c'est probable, s'injectent de fusain, la dilution est prompte, le fusain est une branche de saule qui carbonisée en vase clos est un outil irremplaçable. Elle voudrait changer d'angle mais elle connaît sa place, elle est prise en otage, physiquement impliquée, elle n'a pas le choix, pas le choix, il n'y a pas d'autres option ni possibilité. Les cris, le plastique chaud, l'hystérie et la sueur : ceci est ton réel car ici est ta vie, ta vie maintenant c'est ça, c'est pas génialissime là-dessus on est d'accord, mais on va y arriver. Au fond de ses entrailles, tout au fond, dans son ventre, elle se découvre centaine, de partout elle en elle-même elle accourt se soutenir, s'encourager, martiale et digne, parfois plus tendre et douce, sucrée lait

maternel, ne pleure pas surtout pas retiens-toi ma chérie sois forte petite Nini ma si petite Nini non tu n'es pas toute seule regarde on est toutes là, toutes là, non tu n'es plus toute seule, on va y arriver. Aucun miracle n'existe, sa volonté est frêle, s'adapter l'objectif, aucun miracle n'existe : peut-être une raison de plus. Le trop-plein du père se déverse, de la graisse sur les vitres. *Comme si ça ne suffisait pas déjà Véro comme si ça ne suffisait pas déjà largement.*

La moustache courte et brune du père qui se cabre, elle l'entend la devine, la lèvre supérieure trop fine, son tremblement, l'appel au tic. La torsion brutale qui surgit, se fige, le double circonflexe aussitôt disparu pour un inéluctable retour, la bouche alternative affiche un W. Elle soupire discrètement, se reprend aussitôt. *Comme si on n'avait pas assez donné dans les emmerdes Véro comme si on ne nageait pas depuis assez longtemps dans une rivière un fleuve une mer un océan de merde Véro.* Les cris, le plastique chaud, l'hystérie et la sueur, de quelle eau est-elle faite, sa sueur, quelle eau, question, elle a l'écorce si lasse, les veines désabusées la gorge en nœuds de ronces. Quelle eau, quelle eau, question, sa sueur. Peut-être de l'ennui, son essence est acide, le long de la colonne chaque vertèbre est rongée. De quelle eau est-elle faite, elle le sait et le sent, ce que son corps secrète n'est pas du jus de peur.

Dehors des herbes jaunes, nombreuses et sèches, des pierres et des cailloux, des pierres plus hautes, bientôt les grilles. La voiture est stoppée, en réaction une file, quelques Klaxons. *Un océan de merde Véro et à force qu'on soit dedans on doit trouver normal qu'on nous chie à la gueule.* La Mercedes est grise dans le rétroviseur. La secousse a été brève, le choc infime. *Et comme d'un fait exprès ce connard me raye mon pare-chocs, mon pare-chocs neuf Véro c'est pas possible.* Dehors la terre est morte, le sol est d'une poussière si ancienne et maudite, aucun œil n'est capable d'en déceler la couleur.

Elle ignore les figures et l'ordre de l'enchaînement, mais elle sait et elle sent. À sa gauche s'indigne l'enfant mâle, à sa droite tente de cafter l'enfant femelle. Un reflet opiniâtre, la distance, les pare-brise, la famille, quatre corps qui s'agitent, une action canalise, une action collective, chacun aura sa place. Un reflet, la distance. Elle pense : le soleil lui aussi refuse de collaborer. Elle recueille néanmoins la moindre information. La Mercedes est grise, le conducteur en polo vert, la femme jeune en bretelles mauves et fines, les enfants sont dodus, leur nombre deux ou trois, il y a peut-être un chien, ou alors ces gamins ont une tignasse à poux, tente de participer la mère. La tignasse est à poux et la Mercedes grise. Elle fixe le visage de la mère, la mère qui tourne avec application son cou déjà rompu, le visage de la mère pomme blette exposée sur minerve, une pomme blette engoncée dans des cheveux de laine. *Regarde-moi ce sale con Véro ah ça fait son malin en berline c'est fier d'être propriétaire ça vote socialiste pour faire*

bien ça a refait des gosses avec sa secrétaire et ça va s'étonner que ses enfants aient des poux avec le bel exemple que leur vieux con de père leur donne ce vieux salop égoïste qui quand ils se marieront sera gâteux ou déjà mort. Les cheveux de laine de la mère, elle hésite entre orange pastel et une autre nuance, elle se demande comment elle pourrait les décrire, les cheveux de la mère, si un jour elle devait. Pendant ce temps, autour, poursuite des menus faits et événements.

Un macaron bizarre est collé sur le pare-brise du conducteur, un serpent des émois, *Pas un médecin putain c'est pas vrai un médecin Véro c'est pas possible.* Le péril est sournois c'est pourquoi il demeure. Les gnomes fusionnent gauche droite hermaphrodite, salive commune ; elle détaille et inspecte la laine orange pastel, une texture d'angora passé à la machine. *Il a quelle gueule ce toubib véreux Véro d'ici je vois rien* Dis Maman c'est quoi caducée *Putain Véro tu te rends compte même les toubibs* Pourquoi quelqu'un a inventé les mots *Les toubibs maintenant eux non plus rien à foutre chacun sa merde et rien à foutre* C'est qui qui décide les mots *papa Non mais vous allez voir le prochain qui nous encule à tous les coups ce sera un flic ou un curé* Les mots quand ils servent plus est-ce qu'on les met au ciel est-ce que ça peut mourir les mots dis maman les mots est-ce que ça dort et est-ce que ça s'achète dis papa quand les mots ils ont un accident *Véro fais taire les gosses ou je vais t'en foutre une.*

Les cheveux de laine, longs poils affreux et rêches, traînées et reflets camouflage, des fils châains de la neige fraîche, de la boue grise, beaucoup de boue. Elle fixe le visage de la mère, gros plan cru, vilaine peau, bouche cousue. Elle entend *Au-dessus des lois, Je parie qu'il est franc-maçon,* ensuite ne distingue plus le père, il ouvre brutalement sa portière, *Un constat à ce con il va moins rigoler.* À peine si de l'air a pu entrer. Elle fixe encore, toujours, le visage de la mère, la mère qui assiste à cette scène, à cette scène de sa vie, leur vie, vie commune, le réel, une scène de vie de famille. Le père est son époux, le père est l'homme qu'elle aime. Elle ne peut se détacher du visage de la mère, de la mère qui éprouve de l'amour du désir pour cette silhouette longue et malingre, tee-shirt rouge XL et short de sport, chaussettes de tennis mi-mollets, mocassins à glands bleu marine, raie de côté plaquée et monture giscardienne, verres fréquemment embués, chevalière contreplaquée or, de l'amour du désir, les cris, le plastique chaud, l'hystérie et la sueur. Celle de la mère, du jus de quoi. La mère a probablement peur.

Le père est cette silhouette capable de se pencher sur son pare-chocs rutilant en hurlant *Il est bousillé putain bousillé,* d'agiter d'une main les documents nécessaires au constat, de tambouriner sur le capot de la Mercedes grise de l'autre tout en scandant *Tu vas payer connard tu vas payer* jusqu'à ce que surgisse le 4 x 4 des forces de sécurité. Elle regarde cette famille, elle regarde sa famille. À trois mètres du père, le premier

groupe de lions dormait. Elle le sait et le sent, se sera concentrée, aura voulu souhaité exigé plus encore qu'il peut être possible. Les autres étaient trop loin, du félin dans ce parc ils n'ont plus que la physiologie, tous si indifférents. C'est dimanche aujourd'hui, la réserve de Thoiry se refuse aux faits divers. Elle est tellement, tellement déçue.

C'était la deuxième fois cette semaine. Jeudi, sur la Nationale 7. Le crépuscule d'un coup avait viré violet, la grêle et puis la foudre, les voitures ralenties, le ciel vomissait des grêlons comme jamais ça n'arrive soulignait la radio, des œufs de quelque chose, de quelque chose de gros, de froid et en colère, les voitures arrêtées et la radio coupée, le silence, plusieurs minutes, un silence écrasant, la plainte ferrugineuse de la tôle impactée, kilomètres de métal, la glace en xylophone. L'Apocalypse, en vrai, tout le monde y a pensé. Même elle. Qui soudainement a cru en Dieu, cela va de soi. Une foi abyssale et sincère, elle n'était que reconnaissance, les épreuves étaient terminées, le film s'achevait *THE END* caractères gigantesques, sous la mitraille du ciel elle qui est l'héroïne, sa tragédie s'achève avec la fin du monde. Elle trouvait que ça avait de la gueule. La suite aussi, si grâce à Dieu. Mais la nuit a mangé l'orage, la circulation a repris, le père a remis RTL, l'enfant mâle et l'enfant femelle lui ont redormi dessus, la mère a exposé son projet d'utiliser la couleur N° 863R dite *Feux d'automne*. Le père a éteint la radio et a demandé le silence pour pouvoir écouter le moteur.

Elle se souvient d'avoir visualisé les conséquences directes de la chute d'une météorite sur une Renault 5 bleue intérieur beige. Elle se souvient s'être demandé si la moquette murale en dépit de sa mince épaisseur pouvait s'avérer absorbante, et combien de litres de sang ça fait au juste, la famille Martineau, une fois pressée à vif. C'était jeudi dernier, en revenant de chez tante Lucille. Dans le ventre elle a voulu compter, mais il y avait trop de papillons.

Là, elle le sait, le sent. Elle a onze ans et demi elle a vu et elle voit, dehors des herbes sont jaunes, nombreuses et sèches, le père tombe sur les pierres, sa main creuse en vain les cailloux. La lourde patte lacère, la lionne d'abord puis tous, des pierres plus hautes tous ils accourent, des crocs luisants, une nuée, la viande de Bruno Martineau, la viande morte, la famille Martineau, le père. Il lui faut éviter les grilles, elle pense charbon viande morte le père, s'impose l'odeur du barbecue. Elle a vu et elle voit, sera capable encore de compter les morceaux, elle dira aux rebonds mous, coffre vitre arrière toiture : vers nous la tête du père, elle roule. Elle dira également : la mère ne pourra rien, la charge, les débris, les fauves nettoieront tout. Elle racontera peut-être la fin de la journée, aussi, oui, c'est probable. Elle possède un carnet à demi vierge et rose. Elle y écrira au coucher : *Nouveau drame chez les Martineau : percutés par la Mercedes d'un médecin franc-maçon à Thoiry, le père accuse les socialistes*. Elle

imaginera un article, une sorte de billet d'humeur débordant de fiel et d'esprit. Elle ne sera pas certaine de la signification du mot fiel et elle s'endormira tout de suite. Elle n'aura pas le temps d'éteindre la lumière ni de ranger son carnet à demi vierge et rose.

Un cahier vierge et rose pour calmer les nerfs la tension, elle a onze ans et demi elle ne peut rien cacher, en quel carnet avoir confiance, il y avait un rebord au fond de la table de nuit. Ils l'ont déjà trouvé, elle a dû se justifier, *Je supplie l'univers entier et toutes les puissances de la lumière, des ténèbres et des autres endroits qui peuvent exister*, elle a vécu la scène, *Aidez-moi à les tuer et je rentre au couvent que vous m'aurez choisi Ô Reines du Grand Partout*, elle l'a vécu, scène de la vie réelle et domestique, révélation, témoins. *Éternelle servitrice je le jure devant vous* mais putain c'est pas possible Véro c'est pas possible elle est complètement tarée cette gamine fous-moi ce truc à la poubelle et puis d'abord qui c'est ces Martineau. Ça s'est passé comme ça, tout ça, la même semaine, un tout début d'été, la même semaine.

La famille Martineau, des archétypes, un catalogue. Elle ne dira peut-être pas : les représentations minutieuses et cruelles de leur agonie me procurent une jouissance alors inégalée. Elle le sait et le sent, c'est mal, mal de ressentir ça, les papillons dans le ventre, le soulagement de la tension, projeter sa haine si fort, un point fixe tellement fort que la vengeance s'opère quasiment pour de vrai, les papillons dans le ventre, l'élastique de la joue enfants mâle et femelle quand s'enfonce très doucement dedans le sécateur. Peut-être qu'elle ne dira pas ça. Elle ne peut rien confier au carnet rose, toujours il restera scruté et demi-vierge. Plus tard, non, à personne, le dire, peut-être pas. Elle se contentera de poursuivre, l'histoire, les faits menus, pour elle seule quelques événements. Elle n'est la genèse de rien, mais il faut commencer.

Renault 5 bleue intérieur beige, ils sont cinq corps même habitacle, c'est une famille française, elle a onze ans et demi, ceci est son réel, en dépit de ses efforts elle ne peut pas les tuer. Alors elle ne bouge pas. Évidemment elle ne bouge pas.

Javel, plastic et tubéreuse

1985

Le préau est désert, les filles ne peuvent plus rester, leur bus va démarrer, Isabelle crie courage, Djamila croise les doigts et Alex déjà court. Peut-être qu'elles ont raison, peut-être qu'il vaudrait mieux sortir avec Carlos. Le vent dans les coursives gifle les papiers gras, son sac US est lourd. Les filles sont plus âgées, elles ont toutes redoublé, ça ne les dégoûte pas l'idée que n'importe qui mette sa langue dans leur bouche. D'autant que Carlos Goncalvez, chez elles, dans la cité, ce n'est pas n'importe qui. Elle avance lentement, l'allée semble plus pentue et l'asphalte se dérobe, le verglas est sournois, le sable sous ses pas rend la boue granuleuse.

Elle a failli céder ce midi, après le croche-pied dans le réfectoire. Si tu ne veux pas prévenir ton père, grouille-toi de te trouver un mec qui saura te défendre, sinon tu es foutue. C'est Bruno Courtin qui l'a dit. Tout le monde ne parlait que de ça à table. Il lui suffisait de dire oui, les filles auraient transmis au frère de Djamila qui est dans la même classe. Au moment du dessert, elle a vraiment failli. C'est la crème caramel, fade et un peu liquide, sortir avec Carlos c'est avaler sa bave, elle a eu un haut-le-cœur et a changé de sujet. Hier soir à Paris, deux bombes ont explosé dans les grands magasins. Une quarantaine de morts et beaucoup de blessés. Le rayon parfumerie du Printemps a sauté. Dior vient de sortir *Poison*, Noël c'est dans trois semaines, elle serait déjà une femme et pas une simple ado, ce dimanche l'aurait vue morte, ce qui réglerait le problème. Certains rient, mais pas tous. Elle se ressert de l'eau, au-dedans se demande ce que le corps éprouve lors d'une déflagration. À la télévision, elle a vu des civières, des pompiers, des témoins. Ils ont parlé du bruit, du choc soudain, des cris. Mais rien sur l'odeur du sang cuit, du floral-oriental, flacons brisés fruits rouges, du capiteux de la tubéreuse étouffant sous les décombres. Plus tard, en cours de maths, elle évitera les coups de compas en regrettant que son collège ne puisse constituer une prochaine cible. Banlieue grise, petite ville. On ignore qui a pu commettre ces attentats, ni pourquoi ces victimes. Mais

ce dont elle est certaine, c'est que ce réel, ici, existe tellement peu qu'il restera indigne d'être pris en otage. Elle aimerait que la vie déserte le bâtiment parce qu'elle manque de courage au glas de la sonnerie.

Il est 18 h 05, décembre givre un ciel d'encre, au-delà du réverbère ils sont sept, ils l'attendent. Dans son ventre est une pierre qui bientôt espère-t-elle perforera ses entrailles ; elle voudrait s'évider avant d'atteindre les grilles. Les platanes décharnés assisteront à l'accueil. Prévenir le père, elle s'y refuse. Raoudha Derdega au milieu de sa meute annoncera : voilà la petite intello. Que pourrait faire le père, si ce n'est un scandale. Bachir a recouvert de mains jaunes son blouson, prise de guerre *Touche pas à mon pote*, presque une centaine de badges, tout le collège détroussé. Aziz, Kader, Sofiane, Farid, Abdel. Le père s'il se déplace ne dénoncera que cela. Raoudha Derdega, Bachir, Aziz, Kader, Sofiane, Farid, Abdel. Elle l'entend très distinctement détacher les syllabes dans le bureau du proviseur, elle le voit s'agiter en toute grandiloquence, conter cette anecdote si *représentative*, prononcer *représentative* en retroussant légèrement sa lèvre supérieure, elle peut même lire sa joie et sa satisfaction de détenir une preuve, *une preuve supplémentaire que ce pays fout le camp on est colonisés c'est le monde à l'envers*.

Elle pense au père, un peu, pendant que son crâne cogne contre le premier platane. Elle pense au père qui ne serait pas là, sur la placette des arbres malades, si la veille elle l'avait prévenu. Il rentre du bureau autour de 19 heures, il aurait certainement juste passé un coup de fil en début de matinée. Aurait-il dit le père de, aurait-il dit ma fille. Pendant que son crâne cogne et que ses genoux saignent, elle a envie de vomir. Qui aurait décroché, la secrétaire sûrement, que lui dirait le père, un scandale, quelle famille. Il est 18 h 20, décembre, dans son ciel chantent sept plaies, tout contre le réverbère les os sont xylophone. Dans la rue, tout au fond, une fenêtre s'éclaire. Elle aperçoit des ombres qui allument leur télé.

Elle est sans protecteur ni protection aucune. Quand bien même pour les sept viendrait l'heure d'un sévère conseil de discipline, il y a eu pire avant, par d'autres sur d'autres, mais pire. C'est la rue d'à côté, pas dans l'établissement. Les langues seront coupées, quel camarade osera, à qui imposer ça, et au fond pourquoi faire. Raoudha Derdega, parents analphabètes, huit frères et quatre sœurs dont certains en bas âge. Quand elle rentre chez elle, un concert de taloches, vaisselle cuisine lessives. Bachir est un cadet du quartier Buzenval, les immeubles rasés, le relogement en attente, ce jeune est perturbé comment lui en vouloir a expliqué le proviseur lors du conseil de classe à ses profs épuisés. Le père est en prison, le frère aîné dealer et soutien de famille. Aziz, Kader, Sofiane, Farid, Abdel : la cité du Clair-Bois, pas un ne l'ouvrira, la cité du Clair-Bois est toujours solidaire. Si le père se battait, ce ne serait pas pour la défendre, mais pour stigmatiser.

Elle sait et elle entend, le père dit, il dira. Les Arabes ça veut pas s'intégrer après vingt ans en France ils ne parlent même pas la langue il suffit de comparer avec les Portugais pour voir que ces gens-là devraient rentrer chez eux. Le trottoir est glacé contre sa joue à vif. Elle n'entend pas le crachat ni le rire de Raoudha. Elle n'entend pas le crissement des baskets qui s'éloignent, ni même les plaisanteries sur la bonne dérouillée de la petite intello. Elle n'entend que le père qui conclut ses discours par cet unique refrain : bravo les socialistes.

Elle reste assise longtemps adossée au maigre platane. Réfléchit à l'histoire qu'il va falloir livrer pour éviter le scandale au-delà de la sphère privée. Elle dira une bagarre, une bagarre entre filles. Une sanction générale, quelque chose comme quatre heures de colle à cause de. Parce que. Une bagarre générale mais pas qu'avec des filles, elle est trop amochée, ce ne serait pas crédible. Elle se relève lentement, mais elle le sait, le sent, courbatures, ecchymoses, égratignures profondes, nombreuses croûtes à venir mais rien, non, rien de cassé. Elle traverse à pas lents, mouvements secs, mécaniques, les rues sombres et étroites, le crépi des pavillons semble plus sale, ce soir. Elle imagine les vies qui s'écoulent aquarium derrière les vitres ternes, devine entre les stores des saynètes très quelconques, ça sent parfois la mort à travers les rideaux.

Ils ne la changeront pas de collège, l'école privée locale leur coûte suffisamment avec les deux petits. Eux sont en maternelle et doivent être préservés. Elle a poussé de travers, et a le sang vicié. C'est lundi 8 décembre, demain à 9 h 30 elle aura cours d'anglais, une vitrine du boulevard, elle observe son reflet, l'arcade est éraflée, à l'instar du visage, des mains et des genoux. Est-ce que le sang apaise la colère des exclus, c'est ce qu'elle se demande, la petite intello. Il est 18 h 47, c'est la troisième à droite, le parvis, immeubles beiges rayés de blanc crayeux. Le square Jean-Jacques-Rousseau, sa petite aire de jeu. Cet été les enfants y ont joué au ballon, ils sont remontés en larmes, des petits d'Arabes trichaient papa on leur a dit de rentrer dans leur pays alors ils nous ont frappés fort j'ai peur papa ils sont méchants. Dans le hall, les néons sont crus, elle croise les boîtes aux lettres sans prendre garde à son nom collé à Famille Martineau.

Le HLM est neuf et depuis dix-neuf mois première à gauche deuxième étage, le chlore et la soude jaillissent dès que s'ouvrent les portes métalliques de l'ascenseur. Elle introduit sa clef, le cliquetis se noie doucement dans le flot discursif de la télévision. L'appartement est un sanctuaire dédié aux produits ménagers, les immenses placards de l'entrée une vitrine de Darty un jour de fête des mères. Souvent elle pense à la présure, se demande si la yaourtière saurait changer le sang en lait. Le lino est d'un blanc de calque, irisé neige, comme translucide. La mère en l'astiquant connaît les risques de chute. Réduire les cavalcades fait partie du

dressage, les sols comme les enfants doivent se plier aux règles. Les enfants sont des animaux. Les Noirs sont de grands enfants, les Arabes, eux, c'est pas pareil. Le père dit les Arabes ils sont intelligents seulement ils sont tordus parce qu'ils poussent de travers. Lorsque sa chambre est en désordre, le père déclare : *Dis-moi Véro c'est pas à 50 % qu'elle l'est, c'est à 80 % au bas mot.* Cette statistique durant six ans tiendra lieu pour eux de leitmotiv.

Elle traverse l'entrée le plus discrètement possible, fait de même dans le couloir, y croise l'enfant femelle qui hurle *Elle est revenue.* Dans sa chambre, elle se change, salle de bains de l'eau fraîche et un peu de savon, coup de peigne. Elle a conservé des stigmates, de l'écorce de platane imprimée aux pommettes, personne n'y prendra garde. Quelques années plus tard, lorsqu'elle s'en reviendra d'après-midi passés à enquiller les joints en canapés amis, ce sera la même chose : à trop fixer les tares du dedans de sa tête ils oublient de la voir, elle, ses joues et ses cernes, elle, ses yeux gonflés, ses prunelles rouges, son regard souvent un peu vitreux. Il est 18 h 59. Affronter cette fiction qu'est la dite Vie de Famille. Elle observe son espace comme pour la première fois, elle n'arrivera jamais à ressentir dans sa chambre la moindre sensation relevant du familier.

De la fenêtre à l'armoire, deux pas de géant et demi ; quatre double décimètres entre le dos de la chaise et le rebord bombé du lit. En bateau, le lit, style Louis-Philippe, la chambre. Le contreplaqué merisier s'entretient comme du merisier massif a dit le vendeur de Monsieur Meuble. Le chiffon doux se passe en mouvements circulaires, et pour bien faire briller il ne faut pas lésiner sur le Pliz dépoussiérant. Ça lui prend à la gorge, ça rampe en irritant jusqu'à la faire tousser, comme le poivre ça pique, le Pliz dépoussiérant. Ici l'air est vicié d'arômes industriels. *Chez nous ça sent le propre*, la devise des parents, le fronton sur le palier un carré de javel.

Elle ouvre la fenêtre, inspire, ferme les volets, le plastique sent le Jex Vitres, sur ses doigts une fine pellicule, elle inspire fort encore, l'implosion pulmonaire serait une solution. 19 h 02, le décompte est ténu, le père sous peu du travail rentre, quand le père rentre il sonne et tous doivent accourir, l'accueillir dans l'entrée fait partie du rituel, Scène de la Vie de Famille, us & coutumes Papa sans voyage une affaire.

19 h 06 serait-ce un répit, elle rêve d'un accident, immense carambolage, elle, derrière les voilages observe la rue passante, lisière du centre-ville. Trottoir d'en face, la boulangerie, si éclairée et tellement vide. Magalie et Marco. Ils viennent de son collège, à la sortie un jour Marco a protégé, défendu Magalie, lors d'une embrouille quelconque sous les platanes malades. Ils se sont bavé dans la bouche, et ne se sont plus quittés ensuite. Classe de CPPN, puis BEP, lui boulangerie et elle couture, après il a fait son service et elle les agences d'intérim. Elle est tombée enceinte un de ses

week-ends de permission. Ils viennent de son collège, une forme de vie possible, elle repense à Carlos mais elle le trouve laid, dénué de charme, bête et vulgaire ; blouson Chevignon, 103 Peugeot, il écoute Dire Straits, adore Jean-Jacques Goldman mais pas trop Indochine. Il ne lit aucun livre et ne connaît pas The Cure. Il rit à toutes ses blagues mais n'en comprend aucune, croyait que le Docteur Watson était le nouveau généraliste qui s'est installé rue Lambert. Il est en bac pro Vente, comme tous ceux de la région travaillera à Carrefour, c'est le plus grand d'Europe, soixante-quinze caisses, les prix sont vérifiés en patins à roulettes, les hangars sont hantés par des tas de garçons qui déchargent des palettes, espérant dans cinq ans finir chef de rayon. Peut-être que ça se voit, que ça se voit et se sent, qu'elle méprise leur destin, celui qu'ils se laissent tous imposer par ce réel qui dessine leurs contours, exigus et épais. Peut-être que ça se voit, que c'est ça qu'elle a senti, Raoudha Derdega dès le début d'année, remplir la fiche, la fameuse fiche, quelle formation et quel métier. Elle a écrit *Études de Lettres*, suivi de *Professeur de français*. Raoudha a noté *Coiffeuse*, Raoudha a trois ans de plus qu'elle, trois ans de retard en cinquième, elle ignorait que ce soit possible. Peut-être que ça aussi, un regard ou un geste, ça a été tangible.

Devant sa boutique déserte, Magalie fume une cigarette, l'aperçoit et lui fait un signe. Elle écarte le voilage pour montrer qu'elle sourit. Elle se demande souvent si c'est une bonne idée de se marier très jeune, de fréquenter un garçon qui transpire salive touche, si pour fuir les parents un homme est nécessaire. Elle ne veut pas d'enfant, sans l'enfant elle ignore si Magalie serait mariée et boulangère. Magalie lui confie : Marco a tant changé, la bière, les copains, l'adultère. Les cris et puis les coups. Elle ne veut pas retourner chez sa mère, ils ont des dettes, tellement de dettes. Magalie est consciente que leur pain est de loin le plus mauvais de la ville. Pourtant voir tous ces gens revenir du boulevard, baguettes, petits paquets, ça lui fait de la peine, elle l'avoue, Magalie. Le fonds de commerce, elle le doit à un héritage, et au soutien de leur famille. Leur fille s'appelle Stella, ses cheveux sont si blonds qu'on pourrait les croire blancs.

Bientôt immeuble d'en face, au-dessus de la boutique, le petit appartement, les pompiers, la clameur, le corps de Magalie, le nom des médicaments ; elle apprend Temesta, elle apprend Lexomil. La civière et la pluie, elle les trouvera très tendres et presque familières. Les cheveux de Stella ne devaient leur blancheur qu'à l'eau oxygénée communiquera le syndicat des gens bien renseignés de la rue Maurice Thorez. Stella, parfaite poupée on croyait mais en fait. Elle est comme ses parents d'un terne châtain foncé. Elle est comme feu sa mère. Partie, partie très loin et il pleuvra encore et il pleuvra si fort que chaque sanglot sera écrasé, vacarme des démons torrentiels. Aujourd'hui c'est décembre, elle est seule et debout mais en elle parle Cassandre. Elle apprendra le choix et sait les

renoncements. En attendant le père n'est toujours pas rentré, il est 19 h 13, la mère beugle Hé feignasse tu vas la mettre, la table. Elle soupire pour la forme ; la sonnette est stridente, ce soir, lui semble-t-il.

Le dîner, s'en souvenir, elle en sera incapable. Le père est très nerveux, plus qu'à son habitude, les enfants sont très vite expédiés dans leur lit et sans la moindre histoire. Le père est obsédé par le JT de 20 heures, en mangeant la blanquette il n'a cessé de faire de très étranges allusions *aux gauchistes cintrés et à cette famille d'éleveurs de chèvres qui, tu vas voir Véro tu vas voir, n'a pas fini de nous emmerder.*

L'Éden n'existe pas mais c'est pas une raison

1986

Leurs bouches, partout leurs bouches. Qui mastiquent et émettent des paroles si quelconques qu'elle ne sait où trouver prise. Il est temps néanmoins. Participer s'impose, urgence, il y a urgence, insertion nécessaire avant que du gigot ne restent que des vestiges. Déjà, fardées et grasses, les lèvres alentour interrogent son silence et son manque d'appétit.

Les tables sont accolées, ils sont plusieurs douzaines issues d'un tronc commun, terres et aïeux fertiles. Elle a oublié ce qu'ils fêtent, leurs prénoms et leurs liens, filiation ou alliance, Celsius germanité. Quatre générations la contemplent, elle soutient les regards pour mieux pénétrer dans leur âme, elle a fait le tour des atavismes, héritage transmission air de, ressemble à, rappelle. Tant de traits et de tics, manières, postures, maintien et gestes. Les corps et les visages, encore maintenant, quel que soit l'angle le calque effraie. Ici famille de l'homme qu'elle doit nommer papa. Elle les regarde ; ils sont vivants et jamais elle ne sera des leurs.

Chacun est à sa place, ici chacun son rôle. Elle sait les Martineau une horde parmi d'autres, mais qui y appartient, quels que soient son chemin, ses choix et son devenir, reconnaîtra toujours ce clan comme initial. Elle est à tout tissu gène moelle globule parfaitement étrangère, sa chair est fraîche, étale lointain, provenance d'une filière par alliance. Une erreur que contemplent quatre générations. Ce qui les lie l'effraie, mais plus encore l'ambivalence de ce qu'elle ressent lorsqu'elle se sonde. Elle n'aime pas ce qu'elle éprouve, ses pulsions deviennent acides, ça lui grignote le cœur à le lui soulever. Ils la dégoutent, tous, là, ici. Profondément, ils la dégoutent. Pourtant, au fond, elle les envie.

Elle fixe leurs pupilles, transperce les cristallins, s'introduit furtivement, ils ne se rendent compte de rien, mais peu à peu, elle les visite. Les âmes issues de la même souche. Quatre générations, contempler l'assurance que la vue du vivant injecte à tout esprit. Le spectacle d'une même viande,

durcie de certitudes, le faisandé jamais ne pourrit puisqu'il se régénère en tendrons roses et émouvants. Elle sait que c'est une force et qu'elle en est privée. Que c'est un handicap, que sa situation induit implique épreuves multiples, statut minoritaire ; la guerre jamais ne saura finir. Elle sait que ses alliés, même s'ils lui sont fidèles, ne seront pas programmés pour ne pas la trahir. Elle ne ressemble à personne, et tout ce qu'elle rappelle salit, met mal à l'aise, dérange. Là, ici, comme dans tellement d'ailleurs.

La famille, s'affranchir elle le doit, elle n'a pas vraiment le choix si elle veut dépasser le gouffre de l'amputation. Elle exige que sa plaie au plus vite cicatrise, elle voudrait se passer des greffes temporaires inutiles, elle voudrait assumer, être très officiellement *privée de*. Privée, alors peut-être, oui, se dire : la propriété c'est du vol. La famille mène au népotisme, la famille est la quintessence dynastie = tyrannie. La famille est le premier espace du mensonge, le relais des fictions collectives, berceau du tout premier conditionnement. Être privée de relais, être privée de modèles. Elle est peut-être seule, mais son cerveau ne sera pas de la pâte à modeler. Elle se méfie de tous puisqu'elle n'est pas des leurs. Elle n'est la fille de rien et l'enfant de personne. Aussi s'appliquera-t-elle à n'être pas mère non plus. Elle ne veut pas faire semblant, ne veut pas reproduire, la famille le mensonge l'invention la fiction la manipulation les névroses ; la famille l'overdose, injection de réel et d'affabulations. Détruire, dit-elle. Essaie, rient-ils. Chaque jour lui semble plus gris que tous les précédents. Elle est prête à ouvrir les yeux sur une aube d'encre, elle voudrait juste comprendre ce qu'elle doit en faire, de ses foutus membres fantômes. Elle ne peut se résoudre à lire sa propre histoire sans vouloir lui donner un sens. Tant qu'à être héroïne, autant être l'élue, même si une parmi tant, un réel parmi d'autres.

Elle ne sera jamais princesse, le Roi est mort, la Reine de glace, miroir mon beau miroir dis-moi si la civière n'a pas trop débordé. Elle ne sera jamais princesse, fille de rien et personne, une enfant si peu de temps, crinoline et dinettes la poupée est de cire et les souvenirs fondus. Elle ne sera non plus jamais traitée en fille ni considérée comme. Elle sera une jeune fille, imposée et au mieux devenue familière bien que peu domestiquée.

Le Petit Robert dit : *Famille*, du latin *famillia*, de *famulus serviteur*. *Personnes apparentées vivant sous le même toit*. Du latin *famillia*, de *famulus*, serviteur : elle répète avec joie, n'est pas que privée de, elle peut aussi être libre, la servante de personne puisque sans, enchaînée à rien et soumise à personne, y compris à l'image des corps faisant maillons. Restent en décompte les trois ou cinq années à vivre sous le même toit que ces apparentés. À l'âge légal, elle s'en ira. Elle choisira ses jougs autant qu'elle le pourra, les menottes et la laisse en léger satin rose. Elle acceptera la dépendance, mais jamais le formatage, ni la domination. Et ne laissera à

personne le soin de lui crever les yeux. La légende ne dit pas ce qu'aurait fait Œdipe si son père s'était tué pour le laisser passer. Elle ne baissera le regard ni se clouera les paupières. Elle ne descend de rien, même pas des Labdacides.

La famille, à quel coût, orthographe et pluriel en kaléidoscope. Les plus jolies figures se forment, elle en est sûre, au gré du verre tranchant quand il est coloré. Elle souffre et souffrira longtemps, mais sera consciente qu'être orpheline, ça aura le mérite de la faire tenir debout. *Famulus*, serviteur. La notion de devoir est pour tous implacable : le ventre de leur mère les exige à genoux. Partout elle les regarde et tous, partout, se plient. Privée de. Et alors. Père et mère, le privé elle sait est politique : elle souhaite des attentats, elle aspire à l'exemple, elle imagine des plans, des scènes, des mises en scène, le sang, le rendu noir et blanc à la Une des journaux.

Elle pense souvent que la mort, c'est comme la sorcellerie, on ne doit pas l'utiliser à des fins personnelles. Ses lèvres tremblent à peine, le dispositif a su évider tant de mots de leur sens initial. Quand elle prononce maman papa, le réel pour tous se modifie. Pour tous, même ceux qui savent. Intérieur jour extérieur nuit, *Famille, du latin* *famillia, de famulus serviteur. Personnes apparentées vivant sous le même toit*. Le loyer toujours consiste à en vernir les tuiles, et combler à mains nues de cœurs fumants les trous. Quand elle prononce maman papa l'histoire qu'ils lui ont inventée s'imprime davantage dans le réel. Signifié/signifiant, maman papa n'ont plus la même valeur. Les parents d'aujourd'hui ont détruit traces odeurs sensations émotions, quand elle prononce maman papa elle a perdu la nostalgie autant que la peur. Il ne lui reste plus qu'une haine et qu'un mépris sans cesse consolidés.

Elle pense qu'elle aimerait bien être des mots la gardienne. Elle pense que ceux qui détournent les mots à leur profit saccagent le dictionnaire. Elle voudrait tant veiller sur lui. Au commencement était le Verbe, la Fin est probablement proche, si elle a survécu, est ici étrangère, c'est qu'elle devra bientôt s'enfuir et protéger *Le Petit Robert*. Les mots n'ont plus de sens, on les enfle, cagoules ou bas de soie, les mots de simples costumes. Elle est seule dans un monde où dire ne suffit plus et ne suffira pas. La langue, désormais est des leurs. Tout du moins c'est ce qu'ils croient, à force de manier la syntaxe jusqu'à la rendre docile, le mot chien ne mord pas qu'ils disent. Elle sourit : c'est ce qu'on verra.

C'est 1986 et ceci est la France, la terre verglance lentement sous la rosée boueuse, des gens meurent partout dans le monde et même dans les rues de Paris. Une centrale nucléaire a vomi un nuage, la télévision dit Tchernobyl la catastrophe de Tchernobyl. Heureusement que le vent tient compte dans les médias de la foi et des frontières. Ce ne sera pas si grave, ce n'est pas si alarmant, oublier il faut oublier. On déconseillera aux Lorrains de

consommer leurs champignons, mais la salade en Île-de-France sera comme d'habitude en un peu moins fanée. C'est 1986, elle pense ce serait logique que ce soit en ce moment le début de la fin du Monde.

Les mots n'ont plus pour sens que ceux qu'on leur impose, les noms c'est la même chose. Prénoms et patronymes se fabriquent et s'imposent, ciseaux consonnes colle, voyelles. C'est 1986, en France. Elle a treize ans et demi, elle s'appelle Nathalie. De sa naissance à ses six ans, c'était Nathalie Abdallah. Son père Selim, sa mère Soizic. Ensuite, ils ont changé. Selim Abdallah pour Sylvain Dalain. La mère voulait Sacha, mais Sacha ça n'est pas français, Sacha Distel lui-même est russe, la préfecture ne peut valider. Sylvain, de *silvanus*, l'homme des bois, des forêts. Elle pense à des montagnes, à de lointains bergers, à des bombardements, des immeubles en sang, à l'odeur de la poudre, aux scintillements des incendies. Elle pense si Dieu est mort, qu'en est-il de mon père. Elle n'ose pas encore de pari. Elle est méfiante plus qu'elle est joueuse. Elle se dit le réel peut être modifiable. Elle se dit : une action, quelque chose de direct, sinon c'est inutile. Mais elle n'a que treize et demi, alors c'est un peu difficile de savoir où s'inscrire, à qui écrire, comment faire pour participer.

La télévision dit Georges Besse la télévision dit le PDG de Renault, la télévision dénonce AD = Jean-Marc Rouillan, Nathalie Ménigon, Joëlle Aubron, Georges Cipriani. C'est 1986, Action directe exécute les symboles de l'ordre et de l'oppression, la pluie est glacée au-dehors, premier hiver post-Tchernobyl. Elle pense aux films de zombis, aux livres de ravages, dernier homme dernières femmes, aux mondes d'après le monde. La télévision dit Action directe cible ses victimes Action directe entend combattre les policiers les grands patrons les responsables de l'armement. Elle pense au vent du soir, aux atomes modifiant la structure, aux corps humains qui mutent en pleine émeute, la chaleur incendiaire accélérant le virus à renfort d'explosions, transports et lieux publics. La télévision dit Action directe cible ses victimes, symboles. Ordre, oppression. Cellule souche, la famille.

La famille, pour symbole, la sienne plus que parfaite. La sienne car justement elle s'en sait étrangère. Maman papa voilà : vous avez dépecé ces mots pour revêtir une forme confortable, assises domestiques et sociales, ordre, oppression. Elle pense : alors, combattre ; elle pense : alors, la guerre. Il n'est de vérité que dans le dictionnaire, les mots disent ce qu'on leur ordonne, elle aimerait les entendre chanter en liberté.

Elle pense à l'importance de son communiqué. À des slogans, à des mots-clefs. La force de l'infinitif, l'usage très discutable de la violence éculée du point d'exclamation. Elle n'aime pas tellement ça, les points d'exclamation. Elle trouve le procédé grossier, la ponctuation doit rythmer, pas surligner. Elle tient ça des cours de français que sa mère répétait en

préparant le Capes.

Elle ne sait pas quoi faire, ni comment le faire, d'ailleurs. La seule chose dont elle soit certaine c'est qu'elle veut modifier le réel. Le sien, bien sûr, pour commencer. Mais serait plus utile à l'échelle nationale. Modifier le réel, ajouter et soustraire, les pertes enrayent souvent les plans en raison de leur large panel et leurs multiples dimensions. Modifier le réel à l'échelle collective ne peut se passer de sang, que coule l'or de l'idole, les bûchers seuls rassurent, des actions si directes, la tête du bourreau à sa propre guillotine.

Peu lui importe le nombre, la puissance de l'ennemi, déserts de peau, marais psychiques, batailles psychologiques ou assauts ceinturon. Elle est prête et déjà on ne peut plus entraînée. Elle a treize ans et demi, au-dedans s'appelle Nini, parfois Super Nini, et jusqu'ici, à tout, elle aura résisté. Elle s'appelle Nathalie, généralement, ailleurs. Prénom choix de Selim, commun et entaché, il lui déplaît, elle en changera. En attendant elle a treize ans, ils servent le dessert, elle espère un orage, la fin des temps maintenant ne devrait plus tarder. Sinon comment donner un sens à son propre réel et sa respiration.

Elle refuse que sa vie soit comme les mots vidés remplis, désormais infestée, sa vie, elle a treize ans et demi et elle regarde sa vie et elle visite leurs âmes, et partout les fictions se lovent, écorces replètes de feintes, d'arrangements palimpsestes. La chair est encore tendre, déjà ils réécrivent, c'est pour ça que plus tard, encore tellement plus tard, elle devra accepter que le mot vérité est par nature violent, bien que le capturer ne relève que du fantasme, voir de la naïveté spécifique à l'orgueil des canetons boiteux. Elle mâche consciencieusement sa part de clafoutis, les cerises en bocal pourraient être radioactives. Elle hésite à avaler le noyau, elle se concentre sur la pelle à gâteaux, aptitudes télékinésiques néant. Elle recrache, et fait le bilan. La pluie s'est arrêtée, des cadeaux sont ouverts, une vieille femme est contente.

Elle trinque en souriant ; elle n'entretient de rapports particuliers avec aucun élément, ni feu ni glace ni terre ni vent. Métaux, végétaux, animaux : tous restent indifférents ou sourds. Elle ne court pas très vite, n'est douée qu'en endurance, est encore incapable d'effectuer une roulade sans se coincer le cou et se faire remarquer. Elle se verse discrètement une seconde flûte de champagne Elle est bien trop mauvaise en maths, s'est essayée à des machines, elle n'a aucun instinct face aux ordinateurs. Elle n'infiltrera pas le système de la Nasa. Elle ne créera pas un monde virtuel pour y transférer les humains. C'est dommage, mais tant pis. Elle ne donnera pas de coups de poing en effectuant des sauts périlleux, sera toujours ridicule avec un justaucorps. Pourtant, il faut un sens puisqu'elle a survécu. Maman papa la mort pourquoi, c'est assez difficile en soi, orpheline d'accord mais

pourquoi, survivre je veux bien si on me dit pour quoi faire.

La nuit dedans dehors personne jamais ne lui parle, mais elle, au fond, elle sait. Elle ne sait strictement rien faire, mais elle ne peut qu'avoir une mission. Elle cherche la bouteille et revient à la salle où les clones par douzaines à présent se trémoussent, autour d'elle une chenille, elle pense aux courts-circuits aux rideaux aux bougies, ils chantent mais elle se tait, sa voix est trop aiguë et n'est jamais en rythme.

Tout chante et elle se tait, elle se fait aux aguets, recueille, accueille les signes, les paroles, les murmures qui enflent dans le fracas des rires, couloir, l'angle à droite, Martineau mâles au nombre de trois, ici l'homme qui se dit papa, son géniteur et son beau-frère. S'approcher du conseil de guerre, pas de loup, *les éleveurs de chèvres* c'est le sujet, elle le ressent. Une inflexion particulière, la honte et la colère, la terreur qui grince gravement, le crescendo du trop-plein qui se déverse incessant, et toujours la voix qui se brise en éclats d'emmurés. *La famille Abdallah. Kobayat. Des chrétiens, là-bas on dit des maronites. Des chrétiens communistes, des maronites marxistes. Là-bas c'est un village, que veux-tu que je te dise, non, ils élèvent des chèvres, je crois qu'aucun n'est curé mais une des tantes s'appelle Jeanne d'Arc. Le Liban, en ce moment, les enlèvements. En France les attentats, les Abdallah, un lien. C'est possible. Le frère de Selim, Georges, est en prison. On l'appelle plus Georges d'ailleurs. Dans le journal ils disent Georges Ibrahim Abdallah.* Elle entend l'homme maigre et nerveux, elle entend les frissons du père. Depuis juin 1984, tutelle, un an de deuil, désormais c'est cet homme qu'elle doit nommer papa. Ils se détestent ouvertement, elle n'a consenti à céder que sur le protocole et les marques de respect. Pourtant, là, ici même.

Elle éprouve soudainement une profonde empathie, elle a envie d'allumer le couloir, de se jeter dans ses bras en lui disant j'abdique, à toi je m'en remets, je t'accepte : sois si tu le veux papa ; le pouvoir de guérir, la puissance du pardon, telle est donc et sera mon unique compétence. Elle hésite et repense au noyau de cerise, au clafoutis et au champagne, elle repense à Action directe, aux attentats, aux morts et aux symboles, elle repense à la guillotine, à la peine et ses morts, à son père Selim dit Sylvain, à son oncle Georges devenu Ibrahim, à la prison, à sa mère sous ses yeux devenue acéphale, elle repense elle repense à eux, aux autres, à tous. Du fer et du sang rouge, serviteurs colère noire.

Elle envisage l'effondrement actuel du sol comme une explication recevable. Son cœur s'emplit d'amour espérance foi lumière, y mettre des majuscules. Elle est prête à présent, elle n'allume pas le couloir mais elle prend son élan, elle est en paix, elle pense aux noyaux aux cerises, elle est légère colombe, elle entend l'homme qui est papa, elle écoute, se raccroche au fil, l'homme qui est papa elle l'aimera, l'ordre, le symbole, il faut que

tout rentre dans l'ordre, face à la guerre, quels clan, référents patriarches, famille. Elle pense aux temps des cerises, elle pense au clafoutis. Elle se rapproche, papa, amour espérance foi lumière, papa. Papa, c'est certain qu'elle l'a dit. Il ne l'a pas remarquée, elle est blanche volatile, *Nathalie tu penses bien qu'on ne l'aurait pas prise si elle s'était appelée Abdallah*. Elle est blanche dans sa bulle, les parois sont trop fines, la douleur savonneuse. *Cette putain de famille, je te jure, ils ont tous un grain*. Il est difficile d'estimer combien de temps elle est restée évanouie. Elle se souvient juste du bain froid dans lequel elle a vomi longtemps. Elle a treize ans et demi et saura désormais se contrôler, quelles que soient la puissance la forme et la fréquence des stimuli émis dans l'espace du réel. Modifier le réel, y arriver, elle ne sait pas. Un état modifié, savonner le sol, la bulle, la douceur de la bulle, la légèreté les plumes, la blancheur du duvet. La bonne dose c'est un demi-quart de Lexomil et une flûte, mais sans alcool ça marche aussi, sauf que ça vient moins vite, moins fort et moins longtemps. Par contre on ne vomit jamais avant de s'endormir. Modifier quels états, le réel pour quoi faire. Elle essaie comprend se souvient apprend. Il est des expériences qu'il vaut mieux solitaires en écoutant au casque *Seventeen Seconds* de The Cure. Elle préférera être Lilith plutôt que Ève, sachant que le hasard n'existe pas plus que le Paradis.

Carnets, échecs, guerre, cavaliers

1987

Dans le box elle le sait, bien sûr ce n'est pas son père à la télévision. Elle a vu les menottes et les articles à charge dans les journaux, les magazines. Bien sûr que ce n'est pas son père, son père c'est Selim Abdallah pas Georges ; Selim le frère aîné, Selim est mort Selim s'est tué, son âme et son cadavre échappent à tout jugement. Un cercueil, une boîte, pas de box. Encore moins en direct à la télévision.

L'accusé c'est son oncle Georges, les journalistes disent Georges Ibrahim Abdallah. L'écran est en mode surbrillance, saturation chromique, découpe, facilitation du transfert. Image de l'oncle, image du père. Ressemble tant à, contours et traits, la contraction des maxillaires, la barbe moussue, les lèvres de marbre la bouche cousue. Le silence en écran, dedans cognent les pierres et rugit le courroux. Image de l'homme, image, des hommes, présentateur victimes bourreau, Justice, aux marches du palais micros et caméras. L'accusé le bourreau le condamné par tous, y compris la Justice : un Libanais, son oncle Georges terroriste arabe Abdallah.

La télévision, les journaux, les magazines. Autour d'elle, tout autour. Images, portraits, visage ; plan fixe. Zoom sur l'iris, pupille en trouée d'ambre, contrer le transfert est difficile. Par-delà la tombe, l'œil, l'œil du père, une trouée, l'ambre le métal, le père l'a fixée avec l'arme, maman est acéphale Petite Nini survit, le père le métal dans la gorge Petite Nini dis-moi pourquoi ça ne s'arrête pas, ça ne s'arrête pas depuis. Morts, bourreaux, quelles victimes. Dans quel cercueil, quelle boîte, quel box. Au commencement son père une folie ordinaire, statistiques domestiques, chiffres et lignes faits divers. Qui est qui, se reprendre, le père a tué la mère ; Georges est un terroriste, des cibles, des symboles, qui est qui ; se reprendre. Ainsi elle crèvera l'œil du père, s'arrachera les paupières aussi, chemin faisant. C'est 1987, fin février il est vingt heures. Dans sa famille on tue les gens, elle aimerait bien comprendre pourquoi.

Elle est prête à apprendre, et donc à accepter. *Le Nouvel Observateur* dit : *Il fait trembler les Français. De la pire façon. En menaçant de mort des innocents. En donnant la mort lui-même ? Cela, les juges le diront.* Que son oncle ait tué ou non lui-même, ça ne l'intéresse pas tellement. Georges Ibrahim Abdallah dit : *Je ne suis pas un criminel, je suis un combattant.* Elle sait qu'il ne ment pas. Elle sait le chant des murs de chaque habitation, les pavillons humides, les tours, qui prendra garde, elle est sans épiderme, elle erre, une petite ville, la guerre, le quotidien de tous, les moyens et les choix, affronter désert, intégration sociale, négociation, citoyen citoyenne, avancez, jeune fille, avancez.

Le magazine glisse de ses genoux, elle est ailleurs, loin et debout. C'est la guerre, seuls les mots enrubannent le réel, les conflits sont canalisés, zones internationales officielles, spectacle militaire, distribution des cartes, nombre de joueurs nombre de pions, au milieu les ressources, bénéfices, pertes, investissements, mouvements, achats, mouvements ; drapeau. Georges Ibrahim Abdallah quel drapeau et quelle guerre, un combattant, quelles terres, quels ennemis, par ici, jeune fille, révérence, la révérence ou le garde-à-vous. La vérité s'appelle la guerre et l'innocence n'existe pas.

Elle est ailleurs, loin et debout. Distinguer un acte terroriste d'un acte résistant ou d'un acte de guerre. Elle apprend l'héritage, jusqu'ici elle si seule n'aspirant qu'à recevoir un signe d'appartenance, legs, don, secret. Ici est ta famille et voici ton cadeau. Morts, pertes, symboles, martyrs. C'est la guerre, faire trembler, menaces, pas d'innocents. Les civils deviennent un symbole. Les bourreaux des saints militants. Dans son cerveau, un reclassement, consultation archives diverses, images, attentats, grandes surfaces, consommation de masse, zombis et soupes en boîte, les derniers murs qui se fissurent, partout les petites villes le quotidien ils disent moyen ils disent silence ils disent c'est déjà mieux que rien ça pourrait tant être pire. Gouvernés par la peur de perdre leur niveau de vie. Le niveau de vie seul en jeu. Pas leur statut de vivant qui collabore peut-être, qui collabore sûrement. C'est la guerre, que font les civils.

Elle accepte de prendre part, elle sait que c'est la guerre, mise à jour des techniques dites d'intimidation. L'anonyme, un symbole, le pays est en paix citoyens citoyennes, et pourtant des gravats la mort toujours aveugle. La menace n'est qu'une promesse, approchez car le temps est venu de prendre acte, participez enfin aux faits et événements. Ceci est un spectacle, les images du réel vous informent, actuellement, sachez-le, c'est la guerre.

Elle est debout, encore, lentement elle avance, le plancher n'est pas droit, le sol elle ne lui fait pas confiance, elle ne fait confiance à rien, tout ment et peut lui nuire, le silence, vite, vite se souvenir. Images du monde d'avant, celui où, donc sa mère. Elle corrige des pages, beaucoup de pages, reliées, non, pas des copies. Tonton Georges a fini sa thèse, la syntaxe n'est pas

souvent fluide, des fautes d'accord aussi, la concordance des temps, ce genre de choses, la mère dit je rends service la mère dit je sais faire la mère dit je corrige. Se souvenir, elle a su, toujours su : Georges, la Sorbonne, doctorat de sociologie, son frère Joseph cursus idem, les autres elle ne sait pas. Ils sont nombreux, les Abdallah, oncles et tantes et cousins, Liban, montagnes, Kobayat. Liban, montagnes, village, les Abdallah éleveurs de chèvres, pourquoi n'a-t-elle jamais cherché à rectifier.

Elle ne découvre pas cet hiver *Brigades rouges*, *RAF*, *Action directe*, *Fronts de Libération des*, *Fraction armées révolutionnaires libanaises*, elle revoit le parc, les rendez-vous, les manteaux gris. Dans un sac en papier, des sortes de graines pour les pigeons. Le sac en papier, elle n'est pas sûre, il est possible qu'elle surimprime Mary Poppins sur l'oncle Georges, pourtant elle visualise parfaitement les pigeons. Elle les trouve laids et sales, ils sont gras et malades, le bois du banc est glacé, le chemin détrempé, elle se tait et sourit, bientôt ils rentrent, bientôt. Sous son lit ou un autre, les valises sont si lourdes qu'elle et sa mère seront écartées. Le père l'oncle, combien d'oncles, est-ce possible et est-ce vrai, dans ce cas, décrire la pièce.

Corriger, se souvenir. Dans le couloir elles se regardent, elles hésitent puis elles rient, la mère préfère, elles rient un peu faux et trop fort, elle se souvient de ça, la réaction de sa vraie mère, ses commentaires, un peu plus tard. Encore maintenant, elle se rappelle, étrangement plus encore à présent, oui plus précisément, ça sent le lait brûlé, un matin tiède, elles sont seules, toutes seules, elle et sa mère, dans la cuisine. Ce que la mémoire transmet est une information, une captation sonore, la mère dit *Georges, ses histoires, c'est louche*. La mère ajoute *plus je réfléchis moins c'est clair*, la mère prononce *extrême gauche* la mère dit *militants* la mère dit *activistes*, la mère tremble un peu en versant ses gouttes, elle regarde son café se troubler, nuage anxiolytique, le médicament seul elle ne pleure plus mais dort, elle regarde son café, la mère, elle chuchote *des idées très proches des Brigades rouges*, elle dit si bas qu'elle chante *Georges s'est fiancé à la Révolution*.

Corriger ce souvenir. Peut-être pour une fois essayer d'effacer. Déjà peu à peu elle compose en cubiste un puzzle, elle en fera de jolis tableaux, des collages un peu sombres, les arbres y seront nouveaux et le sable carmin, elle restaurera l'ennui à renfort de feuilles d'or, cisèlera les écueils. Fiction contre fictions, son histoire contre les leurs. Il a dû être une fois, la genèse de la fable, le ciel, les personnages, elle a tant corrigé, il est possible que tout soit restitué de travers. Ne faire confiance à personne, encore moins à soi-même quand la mémoire affirme. Les fouilles seront infinies, vestige contre vestige. Elle aime autant tout de suite ériger les statues, couronnes aux monuments, dédicaces, rubans, poignée de terre.

C'est 1987, chez les Martineau elle demeure. Elle regarde celui qu'il faut nommer papa, elle pense : je n'aurai rien à faire, il va, seul, en mourir. Il est si tendu et si rouge, le dos foudroyé en zona, la peau cédera, tension trop forte, aux artères la pression croît et se multiplie. Sur le divan à fleurs s'expose Bruno Martineau, innocent et martyr. Pyjama bleu, peignoir bordeaux, non loin du canapé un guépard en faïence, taille réelle, trône. Véronique, février, un soir prend la parole. Souvenir, à nouveau, se souvenir elle voudrait, elle s'y applique encore, elle y va y retourne y est, le salon est très froid, frissons, si froid, à sa gauche est le père à sa droite est la mère, face à elle : la télévision.

Véronique, un récit, les portes sont closes, les petits au lit, une histoire, quelle histoire, dans la télévision les journaux jusqu'ici. Il y a un mois deux hommes, domicile Martineau, milieu d'après-midi, ils ont sonné longuement, elle a feint d'être absente, persuadée d'une visite des témoins de Jéhovah. Ils insistent et insistent, elle est derrière la porte, à l'œilleton les menace. *Partez ou j'appelle la police*, braille-t-elle. *Mais nous sommes la police*, lui ont-ils répondu en agitant leur carte de la DST.

Un récit ; des questions, ils n'ont bu que de l'eau, des questions, elle était si choquée, tellement choquée d'apprendre, de comprendre, enfin c'est compliqué de vraiment comprendre tout, elle raconte ça comme ça très vite, Véronique. Elle rapporte ses propos, ses propres paroles, parole propre, elle ponctue les dialogues de guillemets grimacés. Véronique, une saynète, elle est la narratrice autant que l'héroïne. Son visage, surface plate, loin d'être lisse mais plate, même masque figé, pourtant soudain fissures, vernis papier mâché, les couleurs se font plus franches, un rictus de fierté. *Ils me font confiance pour leur téléphoner tout de suite en cas de*. Elle s'en serait bien passée, cela va de soi, Véronique. Bien passée de cette histoire, de ces histoires, de sa sœur morte assassinée par son beau gosse, le prestige de l'uniforme, un officier libanais la marine libanaise, un chrétien maronite patronyme Abdallah, pour faire chier sa famille Soizic avait fait le meilleur choix. Les Libanais, c'est peut-être des Phéniciens, mais malgré tout c'est des Arabes, les Arabes faut se méfier surtout s'ils sont gauchistes. Parole propre, récit, restitution dit-elle ou digression greffée, elle est assise et elle écoute, elle entend Véronique, sa voix se fait moins vacillante, elle s'est sentie soutenue, la ligne téléphonique est d'ailleurs sur écoute.

Il y a un mois. *Rien à faire avec ces gens-là, aucun contact, frères Abdallah*. Il y a un mois, pendant ce temps-là, le père au canapé gémit alors elle poursuit, Véronique, prise en charge déroulé des faits et événements. Au bureau, pauvre père, convocation hauts supérieurs, loin de s'imaginer, terreur, quelle faute et quelle sanction, dans l'ascenseur son cœur se serre en songeant à l'avenir, licenciement puis dominos, perte de engendre perte de. L'agent commercial Martineau, le quinzième étage de la tour, là-haut jamais personne ne pénètre, on dit que la moquette y serait plus épaisse et

très rouge. Des dirigeants clefs, de vrais chefs, celui au-dessus du responsable de département et même de région, c'est dire.

Le directeur général des ressources humaines du groupe entier, il lui a dit et expliqué, Georges Ibrahim Abdallah, est-ce que vous vous doutiez, on sait bien que non, mais on demande, on sait que si vous pouviez aider, Monsieur Martineau, ne vous inquiétez pas, c'est normal de craquer. Vous êtes tellement solide, Bruno c'est bien Bruno, oui Martineau, vous êtes solide, rendez-vous compte, vous avez vécu ce drame affreux, votre belle-sœur, une tragédie si subite, quelle horreur mais rendez-vous compte, vous avez fait ce geste, assumé les conséquences d'un acte qui n'était pas le vôtre. Vous avez recueilli, avez changé de vie, accepté et subi. Peu d'hommes seraient capables d'un tel courage, d'une telle générosité. D'autant que je crois qu'en plus la gosse n'est pas facile. Les adolescentes, entre nous, vous savez, c'est jamais facile, alors dans votre cas, on se doute, heureusement que la gamine ne s'appelle plus Abdallah, si on ne sait pas on ne le voit pas, vous avez de la chance qu'elle soit si peu typée.

Véronique répète ils ont dit et puis ils ont dit même que, à votre place j'avoue moi je. Véronique héroïne et épouse de héros découvre la jouissance d'être aussi narratrice. Dans le fauteuil elle a quatorze ans, la haine qu'elle éprouve pour cette femme, la tante tutrice, épouse Martineau sœur de la mère morte, à cet instant se modifie, au creux de ses globules, en alchimie, un plomb nouveau. Un déplacement, un détachement, comme une épaisse distance qui coule, croûte de chaux qui soulage et apaise la tension. Ça s'appelle le mépris, et son apparition est ardue à reconstituer.

Se souvenir, encore, c'est possible, *La défense nationale, quelqu'un*, Véronique dit : *tu es suivie, suivie de loin*. Elle utilise le verbe observer formule passive, y joint discrète tournure au participe présent. La défense nationale, ils le doivent au cas où. Le risque zéro est imposé. Elle est la nièce de l'Ennemi public numéro un. Elle pense à Jacques Mesrine. Se demande si braqueur de banque ce serait plus gérable que terroriste, en fait. Elle distingue Véronique annoncer sa leçon, Liban, attentats, France, conflits et intérêts, politique, géopolitique, Israël, États-Unis, Iran, attentats, cause revendiquée, méthodes, techniques : otages. Véronique articule *otage* comme délestée de la pierre chaude. Puis rit : mais aucun risque, ils me l'ont certifié, aucun risque. Otage, monnaie d'échange, jamais ça n'arrivera : il te faudrait pour ça avoir de la valeur. Le risque zéro existe, tu en es composée.

Se souvenir, pour quoi faire. Lister. Chronologie et instants T, moments clefs, potentiels et possibles, se souvenir, raconter, le passé se réécrit, s'est toujours réécrit, saisir la vérité capte le ressenti, hélas combien de filtres, gélatines et retouches se posent sur son naguère. Dans sa famille on tue les gens, elle aimerait bien comprendre pourquoi ça lui paraît normal. Elle

admet que le meurtre peut devenir familier, défense déni, conditionnement. Elle est prête également à étudier toute hypothèse relevant de l'atavisme, génétique et psychose, désinhibition de, neurotransmetteurs, zone, fine membrane, lobe frontal. Elle ne sait pas les mots, mais elle leur dit bonjour, face à une case manquante les bureaux restent ouverts.

Elle n'est pas totalement idiote, elle est *désorientée* ils disent aussi qu'ils s'en contentent, elle ne dit à personne et jamais à haute voix que c'est actuellement la guerre. Ni qu'elle se demande souvent à quoi ressemble la sensation d'entendre derrière soi la porte claquer quand on pénètre dans le couloir, pour la première fois dans le couloir, la sensation, comment la peau le cœur savent où puiser la vie alors que le corps intègre le ventre du bâtiment les murs gris la cellule, la cellule, sa cellule. Georges Ibrahim, son oncle, *pas un criminel*, non, il ne ment pas, *un combattant*. Son oncle, elle se demande ce qu'il ressent, son corps dans cette cellule, son oncle, la prison, la peine ; perpétuité.

C'est compliqué de prendre conscience de ce que deviennent et sont devenus les corps, la décomposition, c'est une épreuve très dure, qui joue sur l'endurance et la concentration. Accepter la mort, le concept comme ses conséquences émotionnelles, c'est assez facile, certains sont un peu lents, beaucoup y mettent énormément de mauvaise volonté, mais se faire à la fin, au néant, à l'absence, autant vite prendre le pli d'autant qu'on n'a pas le choix. La formule du deuil, elle est simple. Il faut s'imposer l'imparfait, conjuguer au passé tout ce qui se rapporte au désormais avant. Ensuite, pour atténuer la douleur physique, réduire la profondeur d'action des regrets. Pour ça, visualiser ce qu'est le mort maintenant. Projeter, regarder en face. Fonte du globe oculaire sous la ponte des mouches bleues. Le mort, maintenant. Il ne reviendra pas. Et franchement ça vaut mieux. Elle a tenté de reconforter une camarade de classe qui venait de perdre sa grand-mère. Dans sa famille, quand les gens meurent, on n'en fait pas un cinéma. Jusqu'au salon des Martineau, on sait parfaitement que c'est la guerre.

Prendre conscience qu'un vivant sera ce soir mort à jamais, mis hors d'état de nuire mis hors du monde, coupé et privé de. Son oncle Georges, quelle vie, perpétuité, cellule d'isolement, plus de corps, plus de contacts, silence peau nervures pores, morts au monde, hors. Son corps pour seul spectacle, y a-t-il des miroirs, silence, temps suspendu, mis hors du monde hors d'état de nuire, elle pense à Georges, à Georges son oncle, arabe militant extrême gauche combattant, ces cibles des vivants, la Justice, l'État, les juges, le jury, les journalistes. Faire le deuil de soi-même tout en restant vivant, survivre pourquoi si pourrir là, à quoi pense en ce moment son oncle. Elle n'en parle à personne. Oublier. Elle se tait.

Elle n'a que quatorze ans, se dit prête au combat car déjà survivante. Elle ignore sa mission, mais d'autres pourraient bien lui attribuer un rôle, c'est

justement pour ça aussi que c'est la guerre. Elle n'a que quatorze ans Poissons ascendant Vierge *elle très émotive, sensible, attentive aux autres au point de s'impliquer dans une cause humanitaire*. Se souvenir de tout ça, est-ce que c'est nécessaire. Parce qu'elle partait de rien, ville grise valeur zéro, n'incarne rien pour personne, sait que tout est possible, y compris de tuer des gens, même ceux qu'on ne connaît pas. Elle décide : les limites ça n'existera pas. Elle n'est rien, mais elle sait que le mot crée la chose. Elle cherche, elle cherchera. Elle oubliera peut-être, sûrement elle oubliera. Après avoir compris trop vite que l'éphémère est inhérent à toute expérience collective. Enfin, trop vite. En vérité, elle a mis le temps.

Cioran dit : *On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne*. Je ne confie ma vie à personne, il n'y a que dans les livres que je peux dire et m'écrire. Sans l'écriture, quel nom, identité, une chose, une chose parmi les choses, au vivant réifié comme devenir sujet, ici les citoyens se conjuguent à l'imparfait et le futur ne promet d'être au mieux qu'antérieur. C'est 1987, c'est un hiver boueux, il lui sera toujours boueux, à l'infini ses larmes, les années 80, brouillées, toutes les captations sont brouillées, des décennies durant elle fera la maline, mais elle ne sera jamais en mesure de restituer un fait avec la certitude que ce qu'elle décrit, rapporte, est bien un morceau de réel, un bout de vrai, tout brut. Elle est Poissons ascendant Vierge et a des tendances suicidaires. Pour survivre, elle s'adapte de bassins en piscines, touchera souvent le fond, chaque fois jettera le bébé sans se faire avorter mais avec l'eau du bain.

Elle est trop émotive et beaucoup trop sensible, elle n'invente pas du tout mais elle surréagit, encore maintenant, là, ici, évidemment, ici. Ce qui est vrai ou pas, se dire : ce n'est pas important. Mais pour comprendre, c'est difficile. Surtout qu'elle a tout oublié, jusqu'au point d'avoir existé, elle est loin, tellement loin, je l'avais enterrée, *Dans ma maison sous terre*, un mausolée, ci-gît, oui, terminé. Elle est loin, tu comprends, plus elle s'approche de moi plus elle touche à sa fin, elle n'existe plus, tu sais, Nathalie. Un avocat s'occupe de l'effacer de mes papiers, identité définitive, je suis Chloé Delaume. Je reprends la parole. Ça ne sert à rien de poursuivre. Seconde partie de vie, mon corps et l'écriture, l'abandon de Calliope, être asséchée de soi pour devenir sibylle, cette fois c'est terminé.

Je sais que le réel m'a encore rattrapée, je ne peux le modifier, il est écrit, déjà écrit, il cogne. Il va de soi que j'étais au courant, mais pratiquer l'autofiction s'avère être un poste à plein-temps avec très peu de RTT. Oublier, Georges avec l'eau, les larmes, la rouille, l'acide, quel bain. Oublier ou être lucide, Georges, sa cellule, là où je suis, là où j'écris, vingt-huit ans qu'il est en prison. En prison, en France. Alors je me souviens pour la toute dernière fois, après ce sera fini, tu sais, à cause des stocks. Le propre du hasard est de ne pas exister, j'ai la mémoire exsangue, les

rancœurs dépassées toute date de péremption. Le réel, dire bonjour. Être vivante, être au monde. Au monde en général, négocier le garde-à-vous, je ne suis plus une jeune fille, tirer, conjuguer armes, en joue sur qui comment ; tirer dit-elle, oui mais sur quoi, une révérence, quels projectiles. Un fil de soie, des années de plomb ; quel bal, insistera-t-elle, conjuguer armes à blanc, qu'importe : c'est la guerre. Mais moi, j'ai quarante ans.

Quarante ans pour quoi faire, quoi encore, je demande. Chloé Delaume une performance, l'identité peut concrètement prendre une forme poétique ; esthétique, politique ; souci de soi, art de l'existence. Personnage de fiction, dire à l'état civil : prenez et notez tous, car ceci est ma chair, la fiction est mon sang. Une jolie performance, *Dire c'est faire*, mais qu'elle est mignonne. Pas toujours très claire, je vous l'accorde, on ne comprend pas systématiquement où elle veut en venir, mais tellement folklorique. À qui je parle, je m'adresse, là encore je demande. Qui entend et qui cherche seulement à m'écouter.

Écrivain, je m'en foutais, qui pourra le croire, comprendre, pourtant je m'en foutais. Devenir un personnage de fiction, se construire son identité propre, Chloé Delaume fiction réelle, il n'y a que ça qui m'intéressait. J'ai bientôt quarante je ne possède rien si ce n'est ce Je, cette interface, instance énonciative créée et imposée. J'ai bientôt quarante, et voilà, ça c'est fait.

De ma si pittoresque roulotte au design inéluctablement réalisé par un artiste contemporain émergent, je vous invite à quotidiennement vous interroger sur la nécessité de vous bouger le cul et très accessoirement à mieux vous habiller. Messieurs Dames regardez-moi, regardez, sans les mains, je résiste et je dis, ma parole est la mienne alors engagez-vous vous serez votre pays. Messieurs Mesdames écoutez, j'ai survécu à tout, humains et crocodiles ; je suis la résilience, *Dire c'est faire*, entendez *Dire c'est faire*, la lune ce soir est rousse ajoutons quelques vers et moult asticots, ça bout, oui, Messieurs Dames, vous le sentez, ça bout, hop, lapins blancs chapeau bas un bâton deux carottes, regardez-moi, admirez, limaces bleues tourniquette bave de raton laveur, vinaigrette vendetta, sans les mains, oui, hop hop, une pincée de pixels, montez en neige hop hop et abracadabra. Je m'appelle Chloé Delaume, oui Messieurs Dames, c'est vrai, c'est possible, oui, j'en suis la preuve. Ça vous redonne de la force de croire en votre volonté, et un peu plus d'espoir Messieurs Dames, hein, n'est-ce pas. Ça vous fait prendre conscience que l'empowerment n'est pas une fable, contrairement à ce monde dans lequel vous suffoquez. Ce que veut votre cœur, pensez-y, Messieurs Dames, allez, dans votre, tête, un exercice mental, plus fort, plus fort je ne vous entends pas. Écrire sa vie, s'écrire, modifier c'est possible. C'est possible. Abracadabra.

Ici est un roman, ça présente l'avantage d'éviter les procès.

La mort dans l'âme

Cette peur de chaque jour, de chaque soir, cette peur du pays entier, rien à faire, il y reste étranger. Chaque soir au 20 heures, la voix métallique de la télévision entretient la peur dans le pays. Chaque soir le même spectacle de blessés sur des civières, perfusés par les pompiers, emportés vers les hôpitaux, chaque soir les mêmes images de « planques » anonymes des poseurs de bombes dans d'innocents quartiers parisiens, chaque soir tournoient les mêmes acteurs : experts, ministres, passants, chacun dans son rôle. Chacun tient son rôle dans le grand spectacle de la peur : ceux qui tremblent, ceux qui rassurent et serrent les mâchoires, ceux qui expliquent en faisant semblant de savoir, ceux qui rapportent inlassablement que la police travaille, est mobilisée sans relâche, a démantelé des filières, identifié des suspects, chaque soir tournoient les mêmes acteurs, au grand bal de la peur.

Et pourtant étranger.

Le journal où il travaille, en ce début des années 80, regorge de toutes sortes d'experts. C'est le journal de référence. À chaque étage du vieux bâtiment des Grands Boulevards, des spécialistes sont capables d'expliquer les ressorts économiques, psychologiques, géopolitiques, de cette « vague d'attentats » qui déchaîne la peur. De ce journal, part toute information sûre. Chaque jour à treize heures précises, sortant tout frais de l'immense imprimerie qui gronde dans les sous-sols, aussitôt chargé dans l'armada de camions qui attendent goulûment leur ration, garés en double file, jeté dans les trains, embarqué dans les avions, rapté par les motards des ministères qui foncent le jeter dans les mains des puissants, le journal court offrir à ses lecteurs les informations les plus neuves, les plus fiables, les plus sûres, sur les explosions de la veille ou du lendemain.

Mais lui ne tremble pas. Étranger. On lui répète que le pays est « entré dans la guerre », est désormais « pris pour cible » par le Proche-Orient bouillonnant, Iran, Syrie, Liban, comme l'affirment les experts. Que craindrait-il ? Les murs du journal le protègent. Il siège au cœur de la Matrice, à la source de toute information sur la peur, deuxième étage, bureau au fond à droite, alvéole des reporters de terrain, des galopins, des Rouletabille, benjamin de la rédaction, monté sur ressorts, protégé par cet amoncellement de dossiers, de recoupements, par ces décennies de

prudence et de sous-entendus qui ont fait de ce journal ce qu'il est, un bastion respecté de tous ceux qui comptent, redouté, désirable, entrer dans ce journal-là, en forcer les portes, y décrocher un bureau, et pas ailleurs, deuxième étage, ligne directe, carte de visite, c'est fait, mission accomplie, de quoi aurait-il peur ? Ces gravats, ces blessés, ne sont pas des gravats ou des blessés. Ce sont les atomes négligeables de la grande fresque de l'Information, particules, péripéties, molécules, pièces du puzzle, matière première à analyser, recouper, contextualiser, mettre en fiches, en dossiers, en perspective. Tout passera, et restera le journal, ferme sur ses bases, phare, vigie, chaude balise dans le chaos.

Les passants, d'ailleurs, y croient-ils davantage ? Ils glissent, imperturbables, dans les rues de la capitale. Des explosions ravagent les grands magasins, les rues, soufflent les voyageurs du métro, qui titubent dans les couloirs, déchiquetés, hurlant, suffoquant dans la fumée des explosions. Et pourtant, chacun fréquente les grands magasins, les rues, le métro. Comme si quelque chose dans le spectacle était trop parfait, trop écrit.

Dans le rôle de l'Ennemi public numéro un, celui qu'on associe à la Peur, dans le rôle de chef d'orchestre de la Peur, de prêtre démoniaque de la Peur, Georges Ibrahim Abdallah, barbu farouche, entité en trois prénoms, occidental et oriental, chrétien et musulman, Sainte Trinité du terrorisme à lui tout seul.

En cette année 1985, Georges Ibrahim Abdallah est le synonyme de la Peur, le principal nom de la Peur. Les poseurs de bombes anonymes réclament « la libération de Georges Ibrahim Abdallah ». Les blessés dans les civières, les femmes émergeant nues des tunnels enfumés du métro, les déchiquetés, les disloqués, les amputés de la grande ville, forment l'immense armée des sacrifiés de l'Objectif. Car l'objectif de cette terreur, qui prend pour cible les transports et les centres commerciaux, consiste à « libérer Georges Ibrahim Abdallah ».

De quoi aurait-il peur, puisqu'il s'est aujourd'hui rassemblé ? Le jeune reporter du journal de référence est lui-même rescapé d'une enfance disloquée. Maman sur la Rive Gauche, rue de Grenelle, beaux quartiers, et papa à l'autre bout de la ville, sur les hauteurs de Belleville, le Belleville des prolos, des immigrés, des arsouilles. Papa est parti un jour, a traversé la Seine, est remonté sur les hauteurs lointaines de Belleville, et personne n'a pris la peine de lui expliquer pourquoi, de simplement lui raconter l'histoire. C'est ainsi. Un père, ça part un jour, et la dislocation n'empêche pas de vivre, pas de quoi en faire toute une histoire au bout du compte puisque au final il trône ici, deuxième étage, ligne directe, au cœur de tout. Allez comprendre ligne directe, lignes brisées, allez chercher du rectiligne dans cette histoire. De toute façon ses parents ne sont pas divorcés,

attention. Simplement séparés. Dans les années 60, le mot est préférable. Sé-pa-rés, t'as bien compris ? Tu leur dis, à l'école, s'ils te font des remarques. D'ailleurs le disparu revient presque chaque jour déjeuner sur le lieu de sa désertion, tambouriner, faire ses caprices, crier à table, allez comprendre. Pas de sa faute, dit maman, c'est les nerfs. Il est malade des nerfs. D'ailleurs, il ne frappe pas, n'exagère pas. Il crie, il lève la main, mais la baffe ne part pas. Je tiens à te le faire quand même remarquer. Ensuite, en général, il pleure. Pardonnez-moi, c'est pas ma faute. Et toute la famille pleure ensemble. Sauf toi évidemment, tu remarqueras, les yeux secs, cœur de pierre. Les yeux secs. Tu ne leur feras pas le cadeau des larmes. Toujours te distinguer, pas comme les autres, ça on a bien compris. Après le déjeuner, le père repart chez les arsouilles, fin de partie, tout est si simple. Casse-toi, bon débarras. Disparais, restes-y, et ne reviens jamais. Casse-toi et crève, personne ne te pleurera.

Pourquoi êtes-vous si dur ?

Son chef l'aime bien, pour autant que ces mots aient un sens, dans le journal de référence, ravagé par les guerres de clans.

Pourquoi êtes-vous si dur ?

Car son chef l'a décelée, la dureté, cœur de pierre, sous les articles. Les articles du jeune reporter exsudent une sensibilité, une attention surnaturelle aux âmes et aux détails. Dans le sérieux et vénérable quotidien, il joue d'une palette inhabituelle, promène les lecteurs du rire aux larmes, les laisse en suspension jusqu'au prochain épisode, se paie le luxe de ne pas conclure, extraterrestre, chapeau l'artiste. Ses articles stupéfient les collègues. Car ses collègues les reporters, vieux de la vieille, baroudeurs, de la bouteille, Beyrouth dans les chaussettes, parfois même le Vietnam, ils ont tout vu, on ne la leur fait pas, les vieux de la vieille ne voient en lui qu'un post-ado autiste, désespérément sobre quand toute la rédaction, jusqu'à pas d'heure de l'après-midi, descend les bouteilles de bordeaux les unes après les autres, encore une Marinette, la même, sa sœur, sa copine, des déjeuners, encore des déjeuners qui s'éternisent, et vont mourir comme d'habitude dans les beuglements, la vieille presse dans toute sa splendeur, on n'en finira donc jamais. Un cas, c'est sûr, le gamin, obsédé par sa carrière, dents qui rayent le plancher, cœur de pierre, voilà tout, la cause est entendue. On ne se pose jamais trop de questions sur ses collègues de bureau. Sauf son chef, celui qui l'a repéré dans la cohorte des pigistes, choisi, embauché, celui qui lui a ouvert les portes, la ligne directe, la carte de visite, et dont il sent sur lui le regard si étonnamment bienveillant. La bienveillance, cette inconnue, presque une intruse, dont il n'a pas le mode d'emploi.

Pourquoi êtes-vous si dur ?

Pour ce chef qui l'a choisi, a pointé son doigt sur lui, pour payer la dette de cette bienveillance, il se ferait hacher sur place, mais le chef ne le saura jamais, évidemment, ne pas baisser la garde, jamais, sinon Dieu sait quels torrents l'emporteraient, le rouleraient comme un galet.

Pourquoi êtes-vous si dur ?

Il a laissé la question sans réponse, comme tant de questions. Il ne l'a pas encore compris, qu'il cherche un père évidemment, et qu'il va pourrir toutes les prochaines années de sa vie à tuer tous les prétendants au rôle.

Ennemi public numéro un. Drôle d'idée, de numéroter les ennemis publics. Qui donc décerne le titre de « numéro un » ? Ont-ils passé un concours ? Montent-ils sur un podium ? Dans l'ombre, se bat-on pour la deuxième place ? Et quelle tête peut bien avoir l'Ennemi public numéro trois ? Ennemi public numéro un. Tremblez populations dans la terreur du Grand Méchant. Le journal de référence n'est malheureusement pas seul. Pendant qu'il s'obstine à répertorier, analyser, garder la tête froide, tous les autres journaux, eux, vendent de la peur. C'est leur tête de gondole depuis toujours, leur produit d'appel, vieille marmite et bonne soupe, ça a toujours marché ainsi, on ne voit pas pourquoi on changerait.

Photos, manchettes en gras, le peuple est sommé d'avoir peur de Georges Ibrahim Abdallah. Mais celui qui semble vraiment paniquer, c'est l'État. L'État tremble de la peur qu'il produit lui-même. Car l'État produit de la peur. Pas exprès, bien sûr. Mais il le fait naturellement, fonctionnellement. On pourrait dire, le verbe serait plus approprié, qu'il secrète de la peur. Sinon, à quoi servirait l'État, avec ses militaires et ses policiers ? Pourquoi les citoyens paieraient-ils encore des impôts sans protester ? Ceux qui veulent vous protéger ont d'abord besoin de vous voir trembler. Le bel écosystème : l'État fait « bouh », et tremble de ce « bouh », qui lui revient en écho.

De quoi aurait-il peur ? Au cœur du temple du scepticisme et de l'analyse, derrière les murs épais de l'épicentre de la tête froide, les explosions parviennent si assourdies.

– T'as vu ? Ça vient d'exploser encore.

À chaque attentat, elle est la première à le prévenir. Elle travaille dans le bureau voisin, rubrique éducation sciences et défense. Heure exacte de l'attentat, nombre de morts et de blessés, bilans provisoires, déclarations des pompiers, elle est en perfusion permanente sur le fil AFP. Ils se sont rencontrés à la cantine, l'assistante niçoise sexy-fofolle, mascotte de l'étage, et le jeune reporter prometteur, toujours en partance pour les terres lointaines, les enquêtes au long cours.

– Tu te ferais une cantine ?

C'est elle qui a fait le premier pas. Il n'aurait jamais osé. La plus sexy du service. Qu'est-ce qu'elle me trouve donc ?

– Moi, je suis niçoise. On a une grande maison, dans les montagnes. Je t'amènerai.

Elle n'a pourtant aucun accent. Il ne connaît Nice que de réputation. Casino, mafias, yachts, argent qui dégouline. Pourtant, elle ne ressemble pas à la photo. Mais qu'est-ce qu'elle me trouve ?

– C'est loin de tout. Pour y arriver, il y a une demi-heure de piste. L'été, toute la famille s'y retrouve. Mon père chasse. J'espère que tu n'as rien contre la chasse.

Elle le taquine. Avec ces Parisiens, on ne sait jamais. Qu'elle est belle. Un père chasseur. Non, il n'a rien contre la chasse. Si ça les amuse de se lever à l'aube, de marcher des heures dans la pierraille sans dire un mot, pour voir tomber une boule de plumes et de sang. Un père chasseur : c'est autre chose, qu'il entend, comment le saurait-elle ? Un vrai père, à coup sûr, avec maison, et traditions, voilà ce qu'il entend, et qui déjà l'obsède, le pauvre affamé. Par-dessus son épaule adorable, déjà, mais qui pourrait le deviner, il lorgne vers la maison, et sa grande famille bourgeoise, si unie, si peu disloquée. Ah oui : pour tous les jours, les parents possèdent aussi une autre maison à Fabron, au-dessus de Nice, avec piscine.

Dans les derniers mois de 1985, des attentats au Printemps et aux Galeries Lafayette de Paris, à deux pas de l'imposant immeuble du journal de référence, font quarante et un blessés. Le 17 mars 1986, le jour de la nomination de Jacques Chirac comme Premier ministre, pour la première cohabitation avec François Mitterrand, un attentat vise le TGV à hauteur de Brunoy, dans l'Essonne. Neuf blessés. Pompiers, brancards, sirènes, rescapés, familles éplorées. Le 20 mars, une bombe explose dans la galerie Point Show des Champs-Élysées (deux morts dont un certain Nabil Dagher fiché comme membre des Fractions armées révolutionnaires libanaises, le mouvement de Georges Ibrahim Abdallah, et vingt-neuf blessés). Le même jour, une tentative d'attentat est déjouée de justesse à la station Châtelet du RER, un des voyageurs étant intrigué par un paquet suspect.

– T'as vu ? Encore un. C'est toi qu'ils envoient ?

Ils ont acheté leur premier appartement à proximité du journal, mais dans le quartier le plus abordable, c'est-à-dire proche de Pigalle, premier étage sur rue, quasiment immergés dans ce quartier de racailles, de putes et de drogués, violence ordinaire de la grande ville. Il ne déteste pas sentir cette violence dès le réveil, la sentir pulser comme un cœur, si proche, sous ses fenêtres. Il ne déteste pas, dans les déchirures de l'aube, quand il va prendre son service au journal, croiser les travs au maquillage défait, les putes à la boulangerie, désespoir irréel qu'il traverse en hologramme, pour se rendre

au journal, deuxième étage, dernier bureau à droite, le journal qui l'aspire dans les blancheurs de l'aube, et qui lui offre tant de joies. Rien de tout cela ne l'atteint. Rien de tout cela n'est plus réel qu'une sorte de hideux parc d'attractions. Ma bonne étoile.

Tous ces attentats, sauf ceux qui sont ratés, sont revendiqués par le Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes et du Proche-Orient (CSPPA). Dans leur composition, entre du C4, explosif déjà utilisé lors d'autres attentats, l'année précédente.

– C'est toi qu'ils envoient ?

Non, pour une fois ce n'est pas pour lui. Les attentats sont la corvée des reporters. Des heures dans la rue, derrière un cordon de police, à attendre que les capitaines des pompiers donnent au compte-gouttes les bilans et les détails. Des heures à tuer le temps avec les copains de la télé, qui n'ont plus rien à filmer après que le dernier brancard a été évacué, mais que leur rédaction maintient sur place jusqu'au soir, au cas où. C'est vrai, si jamais ça explosait à nouveau, ou si le terroriste se pointait, les mains dans les poches, en sifflotant. Les chevrons, les baroudeurs, les vieux de la vieille, Beyrouth dans les chaussettes, ceux-là s'arrangent toujours pour se défausser de la corvée sur le dernier arrivé. C'est le jeu. Le dernier arrivé, c'est lui. Mais pas aujourd'hui.

– Non, pas celle-ci, je ne suis pas de perm aujourd'hui.

– J'aime autant que tu restes avec moi, j'ai mal au cœur.

Très vite, elle est enceinte. Depuis toujours, il est pressé. Pourquoi attendre ? Pourquoi perdre du temps en arabesques, en circonvolutions ? La paternité sera l'aventure de sa vie, il le sait bien depuis toujours. Alors pourquoi attendre ? Au début, elle panique. On le garde ? Qu'est-ce qu'on va faire ? Bien entendu, on le garde. De toute façon, il sait qu'il veut cet enfant-là, avec cette femme-là, cette famille-là, dans cette maison-là. Il sait qu'il veut être père, et le plus tôt possible. Pour une fois qu'il est sûr de quelque chose. Papa. À vingt-huit ans. Si jeune. Bébé encore. Déjà des cheveux blancs sur la tempe droite, mais bébé encore. Un jeune père de famille. Au moins, une chose est sûre, il ne sera jamais un vieux père, comme l'autre épave, qui criait rue de Grenelle, et disparaissait ensuite en chaloupant, avalé par le métro. Casse-toi. Et ne reviens jamais.

Pour une fois qu'il est sûr de quelque chose. Pour le reste, il a toujours été guidé. Qu'a-t-il choisi, dans sa vie ? Le journalisme, bien entendu. Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Il a envoyé des articles par la poste, ils ont été publiés dans le journal de référence, il a pointé son museau à la rédaction, et de fil en aiguille, le voilà dernier arrivé des reporters, celui qui ne dit jamais non, quand les vieux de la vieille baissent la tête pour échapper aux corvées. Mais pourquoi refuserait-il ? Il aime tant ce métier qu'il paierait

pour le faire. Questionner, écouter, et puis surtout, ensuite : raconter des histoires. N'importe laquelle, pourvu que ça fasse histoire. Le monde regorge d'histoires, de sagas, de splendeurs narratives. Le monde est un si vaste réservoir à histoires.

Il n'a pas encore assez de bouteille pour que son chef lui confie les longs articles démarrant à la Une, qui s'efforcent de démêler les fils des groupuscules terroristes, et de décrypter les communiqués de revendication. Dans l'Olympe des éditorialistes, de ceux qui savent, expliquent, et constituent la force du journal, sa vieille garde invincible, il n'est pas encore admis. On ne lui demande pas de penser, de se pénétrer des dossiers, d'inviter à déjeuner les patrons des services de police et, après une ou deux bouteilles, de leur extorquer des tuyaux sur l'enquête. On ne lui demande pas davantage de donner son opinion, de prendre parti pour telle ou telle faction de ces bandes de fous qui posent des bombes, d'appeler au respect de la démocratie, et ça lui convient très bien. Il se contente de raconter les histoires, de rapporter les faits. Rien que les faits, tous les faits. Les faits providentiels, qui évitent d'avoir à exprimer des opinions. Se retrancher derrière les faits. Les faits sont sacrés. Reporter.

Pour se souvenir comment Georges Ibrahim Abdallah fit trembler l'État dans les années 80, il faut réentendre, lors de son procès, le 27 février 1987, le réquisitoire de l'avocat général, représentant du procureur de Paris nommé par le gouvernement.

Abdallah y comparaît pour deux meurtres. L'assassinat, le 18 janvier 1982 à Paris, de Robert Charles Ray, attaché militaire à l'ambassade des États-Unis, et celui de Yacov Barsimentov, deuxième secrétaire à l'ambassade d'Israël tué à Boulogne-Billancourt, le 3 avril suivant. Il doit aussi répondre de complicité dans la tentative d'assassinat de Robert Onan Homme, conseil général des États-Unis à Strasbourg, qui a échappé à un tir de cinq balles, le 28 mars 1984. Les deux assassinats parisiens et la tentative de Strasbourg ont été revendiqués par les Fractions armées révolutionnaires libanaises (FARL).

Dans la même période, d'autres actions ont été revendiquées par les FARL, pour lesquelles Abdallah n'est pas poursuivi. Le 22 août 1982, en tentant de désamorcer la voiture piégée d'un diplomate américain, deux artificiers de la préfecture de Police de Paris sont tués. Le 17 septembre, deux diplomates israéliens sont tués dans l'explosion d'une voiture de l'ambassade d'Israël devant le lycée Carnot, à Paris. Au marché des attentats, les FARL se sont taillé une jolie petite part.

Aucun témoignage n'accuse Abdallah d'avoir lui-même tenu les armes qui ont tué l'Américain et l'Israélien. Mais de nombreux indices indiquent qu'il a participé aux repérages, à la préparation, à la logistique des opérations. Et puis, il y a le studio de la rue Lacroix.

– Il peut nier, il est dedans jusqu'au cou.

Au service des reporters du journal de référence, et même lors des interminables déjeuners où roulent à terre les cadavres de bouteilles de bordeaux, il n'est question que d'Abdallah, du FPLP, du CSPPA, d'Abou Nidal, de Carlos, d'Anis Naccache, de toutes ces initiales, tous ces noms de la mort. Abdallah par-ci, Abdallah par-là. On épluche les revendications. On démêle les fils. On est le point de mire du journal, pour une fois. Les journalistes des autres services, les services importants, la politique, l'économie, la culture, la vieille garde du journal, passent la tête, non mais ça va pas bientôt s'arrêter ces conneries ? On prend de grands airs. On soupire. Lui entend sans écouter. Dans sa tête, chantent les grillons et les cigales de sa nouvelle vie. L'été 1985, ils ont passé leurs premières vacances à L'Estive. Les collines de Grasse. Moutons et lavande : un autre pays. Hors du monde. À L'Estive, au bout du chemin de terre, l'actualité s'évanouit. On a beau tendre l'oreille, il n'est plus question que de tarot, de sangliers, d'incendies. Le drame, c'est les incendies. À l'oreille, aux jumelles, on guette les Canadair. Sur la route de L'Estive, on traverse les parcelles incendiées des années précédentes. Un crève-cœur de charbon. La famille en pleurerait. Une authentique famille française, une famille de la bourgeoisie de province, une de ces merveilles familiales du terroir français. Une famille avec des ancêtres, un caveau de famille, des terres, des cousins, des histoires compliquées d'héritage, qui resurgissent à chaque génération. Une famille où les pères ne disparaissent pas sans prévenir. Une famille sur la rive, qui regarde passer les siècles.

L'hiver suivant, elle est enceinte.

Georges Ibrahim Abdallah a failli échapper à son procès. Ça s'est joué à quelques heures, au fil d'un incroyable concours de circonstances. Il est d'abord arrêté et incarcéré en 1984 pour détention de faux papiers. Des peccadilles. La police le soupçonne bien d'être le chef des FARL, mais n'a aucune preuve. On cherche, on cherche. Et à force, sa famille devient nerveuse. Car Abdallah a une famille. Une grande famille. Mieux, un clan, quelque part dans un bled du Nord-Liban, à la frontière syrienne, la police française a établi que l'endroit s'appelle Kobayat. Le village est une enclave chrétienne maronite. Car il y a des chrétiens, au Liban, au milieu de tous ces chiïtes, ces sunnites, ces alaouites. Il est aussi sous contrôle syrien, à portée des canons syriens, des incursions syriennes. La grande ville la plus proche, sur la côte, c'est Tripoli, à une heure de route, si l'on ne compte pas les barrages. Le 23 mars 1985, les FARL, de plus en plus énervées par la durée de la détention de Georges Abdallah, prennent en otage le directeur du Centre culturel français de Tripoli, Gilles Sidney Peyroles, par ailleurs fils de l'écrivain Gilles Perrault. Les FARL réclament la libération d'Abdallah.

Ça devrait pouvoir s'arranger. Abdallah n'est pour l'heure inculpé que pour détention de faux documents administratifs, notamment un « vrai-faux » passeport algérien, trouvé dans un de ses appartements lyonnais. « Vrai-faux », cela signifie que ce passeport a bien été délivré par les autorités algériennes. Que sait de lui la DST ? Sa généalogie politique et sa biographie sommaire. Abdallah a d'abord milité au PSNS, le Parti social nationaliste syrien, une sorte de groupuscule syriano-fasciste, formation marginale qui exalte la syrianité en se référant à la doctrine et aux symboles des partis nationaux-socialistes, fondé dans les années 30 par un certain Antoun Saadé. Ce fondateur est fusillé après guerre sur ordre des autorités du nouveau Liban indépendant. Mais le parti va revivre dans les années 70 grâce à quelques jeunes officiers qui, professant les mêmes idées d'extrême droite, se rapprochent progressivement de la gauche palestino-progressiste libanaise. Le nord du Liban est leur fief. Le PNSS noue des relations étroites avec le FPLP de Georges Habache ; les accords de camp David, en 1978, soudent définitivement l'ensemble au sein d'un Front du refus, que dirige en sous-main le dictateur syrien Hafez el-Assad. Abdallah prend du galon dans la milice du Front. Et il constitue son propre réseau dans son village d'origine, Kobayat, avec ses amis qui ont pour nom Khoury, Daher, Esber, Abdo. Avantage indéniable : ils se connaissent tous, ils sont peu nombreux, ils ne sont pas infiltrables.

Mais, puisqu'ils détiennent un otage français, il faut négocier. Le directeur de la DST, Yves Bonnet, se rend à Alger, où il obtient facilement de ses contacts barbouzes l'assurance de la libération de Peyroles, contre celle d'Abdallah. L'histoire du vrai-faux passeport doit bien embarrasser un peu les Algériens. Peyroles est immédiatement libéré, après treize jours de détention, une paille au regard des durées moyennes des prises d'otages à l'époque, dans une maison isolée du Nord-Liban, sans doute dans les environs de Kobayat.

Mais voilà : au même moment exactement, la police perquisitionne un studio parisien, rue Lacroix.

Perquisition de routine. Depuis le temps que la police tente de coller les assassinats de diplomates sur le dos d'Abdallah, sans y parvenir. Et soudain rue Lacroix, tout bascule. Dans ce studio loué et occupé par Abdallah et son amie, Jacqueline Esber, qui sera identifiée comme assassin de Barsimentov, la police saisit un pistolet automatique 7,65 de marque CZ/OR 70 : c'est l'arme utilisée pour tuer Ray et Barsimentov. Dans ce même studio, dans une malle métallique grise, la DST découvre aussi deux pistolets-mitrailleurs avec leur chargeur, des boîtes de cartouches 7,65, une centaine de pains d'explosif d'un poids total de 25 kilos, des systèmes de télécommande, des carnets portant des annotations de la main d'Abdallah, des photocopies de pièces d'identité le concernant ou établies au nom de son frère Maurice, des livres, des revues, une série de plans de villes.

« Je n'ai jamais mis les pieds rue Lacroix », assure Abdallah. Pas de chance : on a retrouvé ses empreintes digitales sur un flacon de Corrector. Et le studio de la rue Lacroix a été payé sur fonds versés par Abdallah sur un compte courant ouvert à l'Universal Bank à Genève.

Cet arsenal du studio de la rue Lacroix est découvert par des policiers de la DST, au moment même où le patron de la DST négocie à Alger la remise en liberté d'Abdallah. Sur cette coïncidence, on ne cessera ensuite de s'interroger. Des policiers de la DST ont-ils souhaité tendre un traquenard à leur chef Bonnet ? S'agit-il d'un de ces « coups tordus » que l'on rencontre si fréquemment dans les romans policiers, à propos des services secrets ? Peu importe : les charges pesant sur Abdallah sont singulièrement alourdies. Il n'est plus question, pour la Justice française, de le libérer. Anéanti, Bonnet doit en convenir. Résultat des courses : la France a manqué à sa parole, et c'est le patron de la DST qui porte le chapeau. Lâché par le gouvernement de l'époque, le Premier ministre Fabius et le ministre de l'Intérieur Joxe s'empressant d'affirmer qu'ils ne sont nullement liés par la promesse de Bonnet, le grand flic en concevra une amertume durable, prenant publiquement position, à plusieurs reprises, et avec constance, pour la libération de Georges Ibrahim Abdallah.

La prise d'un otage français ayant échoué, les partisans de la libération d'Abdallah semblent alors tenter la stratégie du terrorisme aveugle. Grands magasins, métro, trains, centres commerciaux : ce sont les attentats de 1985-1986, la vague la plus meurtrière qu'ait jamais connue la capitale française.

– Tu as des nausées, bon, d'accord.

Pour quelques mois, elle a accepté un remplacement à Lyon, où le journal vient d'ouvrir une antenne. Chaque week-end, elle regagne Paris en TGV, enceinte de deux mois. En période d'attentats, on pourrait rêver emploi du temps plus tranquille. Si vraiment ses allers et retours en train sont insupportables, qu'elle se fasse arrêter par son gynéco, et qu'elle se mette à l'abri du monde, à L'Estive. Rien de plus simple, de plus rationnel. Les femmes, cette source inépuisable de complications.

La vague meurtrière commence par un attentat raté dans le RER à la station Gare-de-Lyon le 4 septembre. Quatre jours plus tard, un attentat vise le bureau de poste de l'Hôtel de Ville de Paris (un mort et vingt et un blessés). Le 12 septembre, une explosion ravage la Cafétéria Casino au centre commercial de la Défense (cinquante-quatre blessés). Le 14 septembre, un attentat est déjoué au Pub Renault sur les Champs-Élysées, mais deux policiers et un serveur sont tués et un autre serveur blessé par l'explosion de l'engin. Sans l'initiative du serveur qui trouve la mort dans l'explosion, elle aurait fait beaucoup plus de victimes. Le 15 septembre, un attentat vise les locaux du Service des permis de conduire,

en plein cœur de la préfecture de Police à Paris (un mort et cinquante-six blessés). Enfin le 17 septembre, l'attentat du magasin Tati, rue de Rennes, clôt la série (sept morts et cinquante-cinq blessés).

À chaque fois, sirènes, brancards, hurlements, visages ensanglantés, amputés, ministres qui serrent les dents au journal de 20 heures.

Il ne faut pas être spécialement perspicace pour mettre en cause le clan Abdallah. Tous les ténors du nouveau gouvernement de droite, qui a succédé à la gauche après les législatives de 1986, Chirac, Pasqua, Pandraud, multiplient les mises en cause solennelles de la famille de Kobayat. Après tout, les communiqués de revendication n'exigent-ils pas la libération d'Abdallah ? Évidemment, tout ne colle pas. Préparer un attentat à l'explosif à Paris, le commettre, parvenir à exfiltrer les exécutants, constitue un travail de professionnels, qui requiert une logistique, des moyens importants. Une vague d'attentats, n'en parlons pas. Il faut acheminer les explosifs, monter des filières. Comment le clan familial de Kobayat a-t-il réuni ces moyens ? Personne ne le sait vraiment, et à vrai dire tout le monde s'en fiche un peu. On tient des coupables, de parfaits coupables.

– *Il est dedans jusqu'au cou.*

Abdallah. Attentats. Rue de Rennes. Pub Renault. Gare de Lyon. Champs-Élysées. Tati. Ces noms tambourinés chaque soir au journal télévisé forment un magma crédible, aux oreilles des jeunes reporters comme de tout le monde. Ni au sein du journal de référence ni ailleurs, personne ne semble supposer que les apparences sont parfois trompeuses. S'il ne dément pas, c'est donc *qu'il est dedans jusqu'au cou*, non ?

Non.

De sa prison, Abdallah se garde certes de démentir être le commanditaire des attentats aveugles. Mais il a ses raisons, politiques. Sur le moment, il s'en explique au parloir à son avocat, Jean-Paul Mazurier.

Il ne sait pas que cet avocat, en qui il a toute confiance, est un agent de la DGSE.

Dès qu'Abdallah a sollicité ses services, Mazurier, comme il le racontera plus tard dans son livre *L'Agent noir* (Laffont, 1987), a immédiatement offert les siens aux services secrets français. Plusieurs années durant, les années pendant lesquelles la Justice s'efforce sans succès de coller sur le dos de Georges Ibrahim Abdallah les assassinats de deux diplomates, Mazurier informe consciencieusement les services secrets français des courriers et des visites reçus par son client, de ses allées et venues. La DGSE, pour sa part, se garde bien d'en informer la DST, et encore moins les services de police judiciaire qui analysent les gravats et collectent les indices dans les décombres des attentats. Chacun son job, et vive

la France !

Si rien n'indique que les FARL soient impliquées dans les attentats aveugles, Abdallah tente, par avocat interposé, d'utiliser la terreur pour servir sa cause. Début 1986, il demande à Mazurier de prendre la parole à la radio, pour expliquer que les attentats exigeant sa libération ne pourront que se multiplier. Quant aux attentats aveugles eux-mêmes, Abdallah s'avoue très simplement partagé, condamnant parfois les attentats aveugles et leurs « cibles sales », mais à d'autres moments, selon son avocat-espion, se prenant de colère contre la France : « Il n'y a plus de cibles propres, ni de cibles sales. » Lors des attentats de septembre 1986, le prisonnier interdit à Mazurier de se désolidariser des attentats devant la presse. Ce savant double discours n'interdit d'ailleurs pas les états d'âme. Dans la prison où il attend son procès, Georges Abdallah ne cesse de s'étonner, pour le déplorer, de recevoir si peu de soutien des Arabes installés en France. « Il y en a trois millions qui vivent ici en permanence, et je ne reçois pas une lettre de soutien. » Plusieurs années plus tard, Mazurier rapportera ces états d'âme. Il en fera un livre. Il sera radié du Barreau. C'est une autre histoire.

Pour des raisons politiques, Abdallah ne désavoue donc pas les attentats aveugles. Pour la plus grande satisfaction du gouvernement français qui, n'ayant aucune autre piste à sa disposition, s'empresse de coller la vague de terreur sur le dos du clan de Kobayat. Il est si pratique, ce « clan Abdallah ». Et d'imprimer à deux cent mille exemplaires une affiche, sur lesquelles apparaissent les visages des quatre frères Abdallah. Un million de francs de récompense est offert, en échange de tout renseignement pouvant conduire à leur capture. La presse française reproduira largement cette affiche.

Si les confidences d'Abdallah à son avocat manipulé par la DGSE ne sont pas d'un grand secours pour établir sa responsabilité dans les attentats aveugles, les investigations judiciaires apportent davantage d'éléments. Et toutes convergent : dans la piste Abdallah, les policiers font chou blanc. En revanche, s'il ne trouve rien sur les Abdallah, le juge d'instruction Gilles Boulouque trouve beaucoup d'éléments sur un réseau Fouad Ali Saleh, servant de base française au Hezbollah, lui-même financé par l'Iran. Ledit Hezbollah, ces années-là, était-il le bras armé de l'Iran dans les attentats de Paris ? L'enquête ne l'a jamais établi.

Le gouvernement Chirac a-t-il sciemment chargé les Abdallah, sachant que les accusations étaient infondées ? Là aussi, les choses sont plus compliquées, comme on l'apprendra plus tard. Persuadé que la famille Abdallah, flouée par l'épisode Peyroles, est derrière ces attentats, Chirac et son gouvernement ont demandé aux Algériens et aux Syriens de calmer le clan de Kobayat et le surveillent. Et d'avril à août 1986, en effet, accalmie. N'est-ce pas une preuve de l'implication des Abdallah ?

Plusieurs années plus tard, le co-ministre de l'Intérieur Robert Pandraud s'en expliquera. « Je me suis dit qu'au fond, mettre en avant la piste Abdallah, ne ferait pas de mal, même si ça ne faisait pas de bien. En réalité, nous n'avions alors aucune piste. » Et en écho Alain Marsaud, magistrat antiterroriste à l'époque : « Quelques heures après l'attentat de la rue de Rennes, la piste des frères Abdallah avait été retenue et de nombreux témoins avaient identifié sur les photos les frères de Georges Ibrahim. Nous avons eu assez rapidement l'explication de cette méprise : l'un des poseurs de bombes, qui avait notamment agi rue de Rennes, un nommé Habib Haidar, ressemblait quasiment trait pour trait à Émile Abdallah. »

Mais qu'importent les imperceptibles subtilités de cette guerre. Pour les Français, les attentats, tous les attentats, c'est Abdallah. Les manip n'apparaîtront que plusieurs mois ou années plus tard, et encore, personne n'y insistera. Ce n'est d'ailleurs qu'à contrecœur que la police et le gouvernement français accepteront de disculper Abdallah des attentats aveugles. Un an plus tard encore, interpellés par le journal de référence sur l'absence de preuves confondant Abdallah dans les attentats aveugles, les responsables du ministère de l'Intérieur parlent encore « d'une sorte de coopérative du terrorisme libanais ». « Le fait que d'autres (que les Abdallah) soient maintenant impliqués ne les exclut pas pour autant ». Pas facile, décidément, d'admettre qu'on s'est plantés, totalement plantés.

– Ça va bien, à Paris ? Tu es sûr ?

Chaque semaine, au téléphone, la voix angoissée de sa belle-mère, la future grand-mère de son premier enfant. De la belle maison des collines de Nice, du bord de la piscine, comment doit-on se représenter la vie à Paris, lorsque chaque soir la télévision montre des blessés ? Comme un slalom permanent entre décombres et corps ensanglantés. Comme un risque de tous les instants. Et pour couronner le tout, ces allers et retours en TGV, malgré les nausées. Et toujours, derrière, cette question : vous êtes sûrs que vous ne préféreriez pas vous mettre à l'abri, le temps que ça se passe ?

Le temps que ça se passe. À Nice, oui, ou même à L'Estive, pourquoi pas ? La famille parle de château, mais il s'agit plutôt d'une grande demeure de chasse. La première fois qu'il a découvert L'Estive, après quelques jours en amoureux, il a su que là serait le refuge. Attentats, guerres, épidémies, pénuries : le refuge leur serait toujours accueillant. Car ses enfants seraient aussi les enfants du clan. Les enfants, dont la tendre chair devait être protégée de toutes les folies de l'époque.

– Viens voir, encore un attentat.

– Je ne peux pas regarder. Ça me dégoûte trop, et ça me fait peur.

Le stress ? L'écho des explosions ? Tom naît en août 1986, prématuré d'un mois et demi. Une crevette de deux kilos et cent quatre-vingt-dix

grammes. Un gros saumon en papillote, sous la couverture de survie en alu, dont on l'a revêtu, quand il le découvre pour la première fois, dans la clinique niçoise. Cette moue boudeuse, étrangement adulte. C'est avec une grande maturité que l'enfant fait son entrée dans l'univers radieux des débris et des explosions. Comme si déjà il avait tout compris. Tout compris, mon fils, dans ta couveuse, de l'univers qui t'attend.

Tom passe dix jours en couveuse à Nice. C'est en pleine seconde vague d'attentats qu'on le ramène à Paris. Les grands-parents tremblent. La jeune mère n'en mène pas large. Travailler dans un journal parisien, en 1986, c'est réellement passer sa vie dans les gravats et les revendications.

– Vraiment, tu es sûr que tu ne veux pas nous le laisser ?

Non. Être père, c'est assumer. Le jeune père ne va pas entamer sa carrière par un abandon d'enfant au bord d'une piscine niçoise, pour cause d'attentats. Gentiment, il moque l'alarmisme de ses nouveaux beaux-parents. Sans doute croit-il à sa bonne étoile. À moins qu'il ne soit totalement inconscient. De quoi aurait-il peur ? Quand on a survécu à une enfance disloquée, quand on est parvenu au cœur du temple du journal de référence, celui qui sait les nuances, les noms, les dates, celui qui démêle les fils des groupuscules proche-orientaux, qui décrypte les communiqués, qui saura bientôt déjouer la propagande de la peur orchestrée par le gouvernement, de quoi aurait-on peur ? Personne ne les lui prendra, ses enfants, sous aucun prétexte. Les grands-parents soupirent. Mais laissent faire. Quel autre choix ? Cet étrange enfant si dur, cet extraterrestre, est désormais chef de famille.

D'une manière ou d'une autre, il faut en sortir : le gouvernement français se résout à programmer enfin le procès Abdallah. Après l'attentat de la rue de Rennes, le ministre de la Justice Albin Chalandon annonce qu'il se tiendra rapidement, en février de l'année suivante. Car tout règlement du cas Abdallah passe, malgré tout, par un procès. Et miracle : les attentats cessent. Tout ce qui écrit et pense, les experts les plus éminents, y compris ceux du journal de référence, reliant alors cette trêve à la promesse de la tenue prochaine du procès. On apprendra bien plus tard que le réseau Saleh, qui assurait la logistique de tous les auteurs d'attentats, est simplement... à court d'explosifs après la rue de Rennes. Il leur faut retourner au Liban auprès de leurs commanditaires du Hezbollah, rendre compte, attendre de nouvelles livraisons. Tout le monde peut se tromper, même le journal de référence.

Telle est l'ambiance de panique, donc, dans laquelle se tient le procès, en février 1987. Georges Ibrahim Abdallah n'est pas venu au Palais de justice de Paris. Il est en prison à Fresnes. Comme il en a le droit, il a refusé de comparaître. On le juge donc en son absence.

Quelques jours auparavant, Charles Pasqua, l'inflexible ministre de l'Intérieur, a doctement expliqué que « la démocratie s'arrête où commence l'intérêt de l'État ». À la fin de son procès, juste avant la plaidoirie de Jacques Vergès, avocat d'Abdallah, qui se pourlèche d'avance, arrive l'heure du réquisitoire. L'avocat général, celui qui va requérir au nom du peuple français, s'appelle Pierre Baeclin. Ancien procureur auprès de la Cour de sûreté de l'État, ce n'est pas un tendre. Dans tous ses postes précédents, il a montré le visage d'un procureur féroce, prodiguant sa clémence aux coupables de crimes d'autodéfense.

Chacun s'attend à un réquisitoire sans pitié. Mais l'homme stupéfie son auditoire.

« Je voulais prendre des réquisitions implacables. Mais, à ce poste d'avocat général, je suis un peu dans la situation de l'officier d'état-major qui doit s'adapter au terrain et à l'événement. Je constate, depuis quelques jours, quelques heures, qu'un espoir, une lueur apparaissent au Liban car, comme vous tous, je suis saisi, chaque soir, en voyant les visages de nos compatriotes retenus là-bas. Il vous appartient, monsieur le président, messieurs, de rendre une justice responsable. L'indépendance qui est la vôtre n'est pas exclusive de la sagesse. Vous ne pouvez éteindre cette lueur, cet espoir. Dans ces conditions, je crois dans l'intérêt de tous pouvoir vous demander, vous conjurer, vous supplier, de prononcer à l'encontre de l'accusé – et je le dis la mort dans l'âme, mais il est de mon devoir impérieux de le faire – une peine de réclusion criminelle qui ne soit pas supérieure à dix ans. »

Selon le journal de référence, qui sait tout et entend tout, on l'entend murmurer quelques minutes plus tard : « Ce qu'il ne faut pas faire, dans l'intérêt de la France. »

– Tu as entendu ce juge, ce qu'il a dit ? Quelle honte.

L'avantage avec la toute jeune mère, c'est qu'elle réagit toujours avec la même fraîcheur à toutes les nouvelles. Météo, faits divers, incendies, attentats : elle saute sur son fauteuil, vibre avec la télé. Avec elle, pas besoin de sondages, pour savoir ce qui va déclencher la colère ou éveiller l'intérêt de la ménagère de moins de cinquante ans. Pour lui, qui cherche explication à tout, et dont les colères sont si rares, c'est un atout.

Avec son réquisitoire, Pierre Baeclin s'inscrit dans une grande tradition française de la truille. Elle n'est pas si ancienne : elle remonte à Munich, traumatisme français ineffaçable, quand Daladier et Chamberlain, en 1938, sacrifièrent la Tchécoslovaquie à Hitler. « Munichois » : l'insulte rejaillit régulièrement dans la vie politique française, et plusieurs hommes politiques la prononcèrent après le réquisitoire de Baeclin. Cette grande tradition de la truille, spécialité française, resurgit en mai 1940, et à la

débâcle. Les premiers généraux qui firent dans leur froc lors de l'avancée des troupes allemandes, les premiers soldats français qui refusèrent de tirer sur les Allemands, fondèrent une tradition française, qui déclenche encore aujourd'hui les sarcasmes des Américains. On ne sait pas comment les Américains ont accueilli le discours de M. Baechlin, réclamant la clémence contre le coupable de l'assassinat d'un diplomate américain. Sans doute ont-ils été partagés entre l'ironie et la fureur. Quoi qu'il en soit, cette truille fait long feu. Car, dans le droit français, le procureur, nommé par le gouvernement, ne rend pas les jugements. Les jugements sont rendus par ceux qu'on appelle des « juges du siège », en théorie indépendants du pouvoir. Abdallah est donc condamné à la réclusion criminelle à perpétuité. La presse, l'opposition, n'ont pas de compliments assez forts pour louer le sursaut de la cour d'assises spéciale, composée uniquement de magistrats, qui a sauvé l'honneur national après le réquisitoire de Baechlin.

Et lui ? Jeune reporter du journal qui sait tout, qui comprend tout, qui offre au public les informations les plus fiables, il va pouvoir passer à autre chose. Fini de courir d'un attentat à l'autre, pour trousseur à toute allure, au milieu des débris, des encadrés d'ambiance. Fini de persécuter de demandes de précisions les porte-parole des pompiers.

– Combien de blessés ? Grièvement ? Touchés où ?

Ce jeu, entre les deux ennemis. Cette complicité du chat et de la souris, dans laquelle il n'a jamais eu envie de s'inclure. Entre les barbus menaçants, et les Munichois de l'État français, entre deux abjections, comment choisir ? C'est simple : il n'en pense rien. Il se refuse à penser. Reporter.

Il est soulagé d'être seulement reporter de terrain, limité aux encadrés d'ambiance, et de ne pas devoir se pencher sur les questions théoriques, politiques, philosophiques, économiques, qu'impliquent toutes ces affaires de terrorisme, où s'affrontent des barbus véhéments et des politiciens à triple jeu. Bien content de ne pas devoir trier les bons et les méchants dans le conflit israélo-palestinien, de ne pas être obligé d'arbitrer entre les légitimités. Ce conflit ne le concerne en rien. C'est un obscur pugilat entre fanatisés lointains, dont il lui importe avant tout de tenir préservée sa petite famille. C'est pourquoi ils vont bientôt quitter Pigalle, et même Paris, pour aller s'installer dans une verte banlieue, dans un quartier de jardins accueillants et de paisibles pavillons en meulière, un petit coin à l'écart de la grande Histoire, que le terrorisme international n'aura jamais l'idée de prendre pour cible. Une petite ville où les pères s'enracinent, ne disparaissent pas du jour au lendemain. Gravats, sirènes, brancards : c'est à cinq kilomètres à vol d'oiseau du bruyant ballet de la peur, mais c'est dans un autre univers, une autre ville, un autre siècle, qu'il construira son propre refuge.

Objets et complément

Le clou, c'est tout de même le tennis. Des fenêtres du premier étage, ils jouissent d'une vue imprenable sur le tennis des voisins. Un tennis privé, en terre battue, en pleine ville. Et s'il n'y avait que le tennis. Les voisins règnent sur un parc familial d'un hectare et demi, abrité par de hauts murs des regards des passants de cette ville de banlieue, qui n'en soupçonnent rien. À trois kilomètres de la porte de Versailles. Ce qu'il a fallu de patience, d'obstination bourgeoise, pour préserver ce domaine, qui a résisté à toutes les successions, à toutes les indivisions. C'est ce tennis, qu'il contemple de son bureau, en rédigeant posément ses articles sur le terrorisme, pour le journal de référence. Et par exemple, pour ce procès du groupe français Action directe, qu'il s'apprête à couvrir.

Pourquoi ce procès ? Pour l'image, d'abord. Tout le terrorisme français au pilori quinze jours durant, à quelques mois de l'élection présidentielle, quel beau succès du gouvernement et de son chef ! Mais au-delà de l'image, tout sera réuni pour faire « le » grand procès du terrorisme à la française. D'abord parce que l'on y fera connaissance avec des visages moins connus que Rouillan l'Occitan, Schleicher le flambeur, Ménigon la prolétaire, Aubron la bourgeoise. Action directe, ce ne furent pas seulement quelques desperados et un duo d'amazones. Ce furent aussi des théoriciens sentencieux, comme Jean Asselmeyer, dont les audiences devraient éclairer le rôle apparemment considérable de pivot avec les « camarades » allemands.

Au second plan, on s'intéressera à quelques figures de l'intelligentsia, comme l'écrivain Dan Franck ou la journaliste Paula Jacques. Quelles furent, dans leur compagnonnage avec les clandestins, la part de la naïveté, celle du dévoiement, celles de l'amitié ou de l'aveuglement amoureux ?

Une dynastie bourgeoise. La tyrannie d'une longue patience, obstinée, contre laquelle nul ne peut rien. Contre laquelle se briseront tous les assauts de tous les groupuscules terroristes. Cette vérité éternelle de l'argent. Ce monde, qui le laissera toujours à la fenêtre, fasciné. À la fenêtre. Une mouche au carreau.

Il faudra dresser une sorte d'« audit » de la maison Rouillan, PME du

hold-up, de l'attentat et de l'assassinat, tout au long de sa course folle de près de cinq ans. L'on découvrira que les clandestins ne manquaient de rien. Des hold-up réguliers – douze en deux ans à peine, commis à une cadence de plus en plus rapide, en prenant de moins en moins de précautions – permettaient d'entretenir un budget de fonctionnement avoisinant, bon an mal an, les trois ou quatre millions de francs. C'est qu'on avait des frais ! Les loyers des nombreux appartements, loués sous des faux noms ou fournis par des amis d'amis plus ou moins dupes – les « structures », comme ils disent, dix-sept recensées en deux ans –, dans lesquels le groupe préparait ses coups et entreposait ses divers butins à Paris, en province ou à l'étranger, étaient toujours réglés d'avance et en espèces.

Ce n'est pas à proprement parler le procès du « noyau dur », composé des quatre militants Jean-Marc Rouillan, Nathalie Ménigon, Georges Cipriani, Joëlle Aubron, mais celui de « la mouvance », gravitant autour de ce « noyau dur », et poursuivie pour « association de malfaiteurs ». Qui a aidé le « noyau dur », qui a apporté une aide logistique ? Et que connaissait exactement cette « mouvance » des activités du « noyau dur » ? Dans le box, quelques noms de journalistes, ou même d'écrivains et d'éditeurs, ayant un jour ouvert leur porte à un membre du « noyau dur », avant de la refermer aussi vite.

Il fallait payer les billets de train vers l'Allemagne ou la Belgique, louer régulièrement des voitures puissantes – sauf les véhicules servant aux hold-up, qu'on préférerait voler la veille – acheter des scanners ultraperfectionnés pour écouter attentivement les communications policières.

Évidemment, ils se sont mariés. Elle l'a exigé. Tu n'y penses pas. Mes parents ne comprendraient pas. Le clan niçois est raisonnablement catholique pour une famille de la bourgeoisie française. Belle-maman communique chaque semaine, Beau-papa pose en libre-penseur voltairien, mais sacrifie tout de même au rite de la messe de minuit. N'empêche que le mariage est obligatoire. On peut pinailler sur les détails, les options, la pièce montée, la couleur du costume, mais pas sur l'essentiel : un vrai mariage. Avec ses ingrédients exotiques : des invités, un protocole, une liste de mariage.

Mais tout ne se trouve pas dans le commerce. Avec le lot de fausses cartes d'identité, de vrais-faux permis de conduire, de vraies cartes grises vierges, documents belges, italiens, allemands, retrouvés dans les différentes « structures », il y aurait de quoi encarter un bon échantillon de la population de la CEE. La collection saisie de timbres humides, cachets, tampons, ravirait un accessoiriste chargé de monter une pièce de Courteline. Indispensables à l'activité des clandestins, ces accessoires provenaient le plus souvent de larcins dans les administrations officielles,

comme ce raid mémorable sur la mairie du quatorzième arrondissement de Paris. Quant à l'arsenal de l'organisation, ces armes et explosifs dont l'inventaire serait interminable et hétéroclite, ils provenaient soit des armureries, soit de cambriolages.

Dans la belle maison paisible, tout le monde dort, tandis qu'il boucle l'avant-papier du procès. Pour la première fois, il se trouve confronté à ceux que l'on appelle dans son journal des « terroristes ». Des militants qui ont tué, en France, en temps de paix, par idéal politique. Froidement. Délibérément. Avant même le début du procès, il sait qu'il va les rencontrer physiquement, à distance de regards. Il pourra, de longues heures, les contempler. Eux-mêmes pourront le dévisager, sur les bancs de la presse où il siègera. Lisant chaque soir le journal en cellule (car pas de doute qu'ils le lisent), ils seront à même d'exprimer des réactions à l'article de la veille. Des « terroristes ». Français. Aujourd'hui.

La manipulation de cet arsenal imposait de gros efforts de documentation. Saisi à de nombreux exemplaires, un livre, la Pratique des explosifs, de Christian Saint-Arroman, faisait figure de véritable best-seller dans les rangs des clandestins. Perruques et postiches (accompagnés de la colle idoine) complètent la panoplie. Comme il se doit, on se donnait des rendez-vous discrets : au cimetière du Père-Lachaise, par exemple, les frères Halfen se rendant volontiers parmi les sépultures juives, d'autres préférant la tombe du mage Allan Kardec. Quant aux surnoms qu'impose la clandestinité, ils rompent parfois heureusement avec la langue de bois ou la mythologie révolutionnaire. Claude Halfen, selon les circonstances, était « casquette » ou « biberon », Jean Asselmeyer et sa compagne Dominique Poirré « Chico » et « Chiquette », Frédérique Germain, « Blond-Blond », Jean-Marc Rouillan « Pepe ».

Délices du voyeurisme dans une totale impunité. Plonger dans un dossier d'instruction ou dans un réquisitoire introductif de procureur, c'est être aussitôt submergé par ces milliers de détails ridicules ou touchants, et que négligent souvent les confrères, dans les articles, quand il faut aller droit à l'essentiel. C'est coller son œil, pour la bonne cause, au trou de la serrure. Une mouche au carreau, là aussi. Toute cette agitation, toutes ces passions, toutes ces fureurs. Pas davantage que face à Abdallah, le jeune reporter ne sait que penser de ce quatuor et de ses rages. Ni empathie spontanée ni étrangeté. Altérité complète. L'indifférence, la vieille alliée des médecins urgentistes, des flics, et des reporters. La précieuse, la réconfortante indifférence. Comment regarder en face les condamnés à mort et les cadavres ? Comment les regarder, ces militants qui ont donné froidement la mort, sans le secours de l'indifférence ?

Ainsi pouvait-on, entre deux « actions », mener une vie paisible, parfois même quasiment douillette. Dans la ferme de Vitry-aux-Loges, Jean-Marc

Rouillan, se souvenant de ses origines du Sud-Ouest, préparait toutes sortes de confits, tandis que Joëlle Aubron faisait mijoter les confitures, inscrivant les parfums sur les étiquettes d'une belle écriture d'écolière.

Se marier.

De sa vie, il n'a jamais assisté à un mariage bourgeois. Les négociations ont été longues. Guerre de tranchées sur chaque détail. La liste, par exemple. Pas question de la déposer dans une boutique de luxe, ce sera au Bon Marché. Les invités offriront des couverts et des saladiers. Le nombre d'invités : le jeune marié en a souhaité le moins possible, mais son beau-père a beaucoup de politesses à rendre. On lui passe ses fougades. Il est bizarre tout de même, ce marié, étranges ces fougades, mais les choses sont ainsi.

Les principaux prévenus ont refusé tout entretien avec des psychiatres. Dommage. Cela aurait permis, par exemple, de demander à Régis Schleicher, l'as du pistolet-mitrailleur et du lancer de grenades, d'où vient son habitude d'apposer des autocollants « Schtroumpfs » sur certaines de ses correspondances. On aurait aimé entendre Nathalie Ménigon évoquer les albums, retrouvés à Vitry-aux-Loges, où elle classait les clichés de ses animaux familiers – quatre chats, deux chèvres, quinze hamsters – chacun affublé d'un prénom...

Pourquoi êtes-vous si dur ?

Quand il écrit, quand il se relit, la question de son chef résonne parfois encore en lui. Cette question sans réponse.

À voix basse : une famille séparée, circonstance atténuante. Les parents sont, comment dire, un peu spéciaux. Ils sont venus ensemble à Nice, les séparés, pour le mariage. On a bu un pot au Negresco, les quatre parents et les promis, ce sont les parents du marié qui ont tenu à inviter. Une famille comme il faut, les deux pantins, même si un peu spéciale. On a buté sur le mariage religieux. Un curé ? Pas question, il n'en veut pas, le marié. Finalement, un prêtre ami de la famille a prononcé un petit sermon aux jeunes mariés, en plein air, dans les collines de L'Estive. Tout va bien : patience aidant, les belligérants sont parvenus à un cessez-le-feu. Le front est stable.

Pourquoi êtes-vous si dur ?

Comme toujours, l'ironie vient à sa rescousse. Dans l'avant-papier qu'il rédige, quelques heures avant l'ouverture du procès, dans son bureau si tranquille avec vue sur le tennis, cette ironie est également partagée entre les inculpés et l'État, vainqueur du quatuor, qui les exhibe devant les électeurs.

Pourquoi ce procès ? Pour l'image, d'abord. Tout le terrorisme français au pilori quinze jours durant, à quelques mois de l'élection présidentielle, quel beau succès du gouvernement et de son chef !

Un coup à droite, un coup à gauche. Vieille technique, si bien dans l'esprit du journal qui sait tout, explique tout, et pratique sans mesure le balancement circonspect. D'où naît-elle, cette ironie ? D'une insensibilité de nanti aux racines de leur folle colère. Dans sa vie de jeune journaliste, il est heureux. Irrémédiablement. À trente ans, il a brossé des portraits intimes de plusieurs ministres, et déjà les éditeurs lui font d'alléchantes propositions, pour des livres d'anecdotes politiques. Quelques mois avant que Jacques Chirac devienne le Premier ministre qui accusera sans preuve les Abdallah dans les attentats de Paris, il a même signé une longue enquête intime sur lui. Dans son journal, traditionnellement de centre gauche, il a été le premier à révéler aux lecteurs ébahis que Chirac n'était pas le facho qu'on leur avait toujours décrit, mais un brave type, plutôt radical-socialiste, et ne voyant souvent pas plus loin que le bout de sa fourchette, ou de son sexe (mais il n'a pas écrit cela). Ce Chirac, quelle rigolade ! Ces poignées de mains, ces grandes enjambées, cette mécanique ! Et ces dictons, jetés aux journalistes ravis : « En campagne, il y a une règle. Il faut pisser et bouffer dès qu'on peut le faire. » Cet article a beaucoup plu à l'intéressé qui, depuis, le gratifie de grandes claques dans le dos, quand il le croise à l'Assemblée. Et encore, tiens, l'été dernier, sur une étape du Tour de France. À présent, ils désirent impatiemment un deuxième enfant. L'été, dans les collines de Grasse, L'Estive offre ses recoins et ses oasis miraculeuses. Tout va si bien.

Chirac, Pasqua, Balladur, Mitterrand, le pouvoir et ses jeux le fascinent bien davantage que ces mégalithes nommés Rouillan ou Ménigon, qui n'offrent aucune prise à l'émotion. Les hommes de pouvoir, leurs ambitions, leurs stratégies, leurs trahisons d'amis de trente ans qui s'étripent pour un fauteuil : que d'histoires ! C'est à ces joutes qu'il réserve son empathie, plutôt qu'à la colère désespérée des terroristes, leur abattement de vaincus, ou même à la douleur si prévisible des familles de leurs victimes.

Ces terroristes qu'il ne quitte pas des yeux, quinze jours durant, dans leur box, au Palais de justice de Paris.

Ils sont venus pour une raison dont l'évidence est aveuglante : le désir dévorant de se retrouver ensemble.

Car on a assisté à un spectacle quelque peu subversif à l'ouverture du grand procès du terrorisme à la française, au nez et à la barbe de la quatorzième chambre du tribunal correctionnel. On a vu se commettre en

direct un délit non prévu au code : une reconstitution de cellule familiale dissoute. À peine les eut-on assis dans le même box qu'ils se sont littéralement sauté au cou. Effusions, embrassades, caresses furtives ou convulsives sur les bras, sourires, fous rires de collégiens. À en attendrir même le commandant de gendarmerie, visiblement navré de jouer les rabat-joie en intercalant ses hommes entre les prévenus. Maintenus depuis leur arrestation dans un isolement que leur défenseur, M^e Bernard Rippert, a qualifié de « total, absolu et permanent », comment auraient-ils laissé passer la première occasion de se retrouver ?

S'il évite, dans ses comptes-rendus d'audiences, tout indice qui puisse laisser croire qu'il pense quelque chose de la question Action directe, c'est qu'il n'en pense rien. Et s'il n'en pense rien, c'est qu'il ne veut surtout rien en penser. Assassins, bombes, attentats aveugles, gravats, revendication : c'est pour tenir sa famille à l'écart de tout danger, qu'ils se sont installés dans une paisible banlieue pavillonnaire, protégée par ses jardins des soubresauts et des convulsions de l'histoire, où le seul trouble est le bruit des tondeuses à gazon, et où les seuls conflits portent sur le stationnement des voisins sur les bateaux des pavillons. Avec cette vue sur le tennis, et sur le parc secret.

Mais pourquoi s'obstine-t-il à ne rien penser ? D'abord, la question est presque trop simple. Le sujet qui l'attire le plus, c'est le mensonge. L'hypocrisie. Les tromperies. Les esquives. Dès qu'il flaire une arnaque intellectuelle, du non-dit, une tentative d'escroquerie aux bons sentiments, à la compassion, dès qu'il aperçoit une star biberonnant des enfants africains, un écrivain-vedette portant un sac de riz, un animateur d'émission trash prétendant qu'il a pour plus cher désir d'élever le niveau des masses, alors ses antennes frétille, il fonce, creuse, tente de poser des mots sur l'arnaque.

Or, rien n'est plus franc, plus honnête, plus univoque, qu'un attentat terroriste. Pan pan, boum boum, t'es mort, vous êtes tous morts : on en pense ce qu'on veut, mais au moins, c'est du solide. Ça s'appelle terrorisme, et ça sert à terroriser : pas de tromperie sur la marchandise. Pas de contrebande. Pas de filouterie. Du boulot pour les policiers et pour les psys, ça oui, sans doute. Mais rien à se mettre sous la dent pour le jeune traqueur de faux-semblants.

Un sourd malaise, tout de même : par certains côtés, le quatuor lui ressemble, ou il leur ressemble, bien davantage que le farouche Georges Ibrahim Abdallah, ce guerrier descendu des montagnes lointaines. Même génération, même look, sans doute en cherchant bien aurait-on pu se trouver des vibrations communes autour de poètes, d'écrivains, de

chanteurs. Au fond, qu'est-ce qui le sépare d'eux ? Antifascisme, dégoût de la consommation, soif d'une société plus juste : quelque part, ils sont de la même famille, issus des mêmes années 60 et 70, peace and love, rock'n'roll, Woodstock and co. Simplement, ils ont choisi, à un moment, des bifurcations très différentes. Entre eux et lui, un dérangeant continuum. Ce qui lui impose de dresser des barrières d'autant plus infranchissables.

Après réflexion, le président autorise finalement le « regroupement par affinités », ramenant le calme et donnant aux box une physionomie plus conforme à l'« organigramme » d'Action directe, tel qu'il l'analyse lui-même avec un sens apparemment consommé de la politologie terroriste... Dans le box de gauche, le « fondateur » Rouillan entouré du « comité directeur », comme l'appelle M. Ducos : Cipriani, Aubron, Ménigon, Hellyette Bess, Régis Schleicher. En face, les « exécutants », les frères Halfen, et le « support logistique et intellectuel » (rires dans les box) composé notamment de Jean Asselmeyer et de sa compagne Dominique Poirré, eux aussi bénéficiaires du « regroupement par affinités ».

Les hiérarchies ainsi établies, le procès peut démarrer dans l'indifférence désormais totale des prévenus, qui poursuivent leurs conciliabules.

Les femmes du groupe, surtout, restent pour lui une énigme indéchiffrable. Aubron et Ménigon, son âge, sa génération, et même, avouons-le, de belles filles très nature, tout à fait son genre. Tout à fait le genre qu'il aurait pu aborder au marché, pour discuter confitures, par exemple. Autour des confitures, on pourrait peut-être trouver un consensus avec cette Joëlle Aubron, qui se morfond dans le box. Ce n'est pas par hasard, si ce détail l'a frappé dans les PV de police, au point d'en faire mention dans son article. Avant son mariage, il en a fait, des razzias d'abricots bien mûrs au marché d'Aligre, près de la Bastille, avec sa copine de l'époque, une infirmière blonde aux joues rouges. Par cageots entiers, on les rapportait sur le porte-bagages des vélos, pour aligner sur les étagères les bocalaux d'abricots.

Belle des champs. Il l'appelait Belle des champs. Ils faisaient l'amour n'importe où, des garages, des bateaux, des cuisines. C'était avant qu'il ne devienne l'ami de Chirac et de Balladur. Peut-être aurait-il pu y croiser Joëlle Aubron, au marché d'Aligre. Va savoir, si l'on s'était lancés sérieusement, passionnément dans les confitures, aurait-elle tout de même tenu à essayer l'assassinat politique ? À quoi tiennent les choses.

Ou bien des vacances. Avec Aubron la bourgeoise, ou Ménigon la

prolétaire, ils seraient partis en stop en Italie, en Espagne. Aubron ou Ménigon peu importe, elle aurait mis une robe d'été craquante. Ces filles, capables de tenir un flingue et de tirer, dans une autre vie ont-elles été aussi capables de légèreté ? Comme cette petite journaliste, rencontrée en voyage de presse en Amérique du Sud quelques mois plus tôt, et qui depuis le harcèle gentiment. Elle vient même de lui envoyer un caleçon avec la Panthère rose. Par la poste. Sa femme aurait pu ouvrir le paquet ! Incontestablement, il s'agit d'une avance. Que faire ? Comment répondre ? L'expéditrice du caleçon est rigolote et sympathique. Pourquoi se priver ? Depuis l'accouchement, avec sa femme, ils ne se sont pas vraiment retrouvés. Après la question du mariage, s'est posée celle du baptême. Il a été très ferme : ce sera non. Non, les curés n'annexeront pas son fils, avec leurs sourires sirupeux et leurs chuchotements de pédophiles. Toute la belle-famille a manifesté une réprobation douloureuse. Un véritable chagrin, sans doute. Les cathos ne sont jamais en colère : ils ont du chagrin. C'est leur colère à eux. Mais il faut tenir bon sur la fidélité. Marié, à présent. Il tiendra bon. Ce bureau avec vue sur le parc, et le tennis. Il a trouvé le bureau de sa vie, le lieu de l'absolue stabilité. Sa famille sera préservée de la dislocation du divorce.

Dans le box des accusés, les quatre prévenus du noyau dur, après les effusions du début, se sont refermés. Les débats semblent ne pas les concerner. Ils sont tellement ennuyeux, finalement. Exactement ce qu'il pressentait, au début. Ennuyeux comme des héros. Ménigon a-t-elle jamais offert à Rouillan un caleçon avec une Panthère rose ? L'autre jour, au journal, il a reçu un appel. Un nom surgi du passé a souhaité le rencontrer. Ils se sont donné rendez-vous au pub, en face du journal. C'est un fantôme qui arrive, le fantôme des années d'hypokhâgne. Dieu comme il a changé. Michel Sondinière était le prodige de la classe, abonné aux 19 en philo, en français, dans toutes les matières. Ils se sont installés face à face, autour de deux cafés.

– J'ai lu tes papiers. Je les ai lus tous les jours. Je te trouve dur avec eux. Je ne comprends pas cette dureté.

Aucune hostilité, encore moins de menace. Une réelle incompréhension.

Le fantôme de l'humiliation. En hypokhâgne, ils se parlaient peu. Sondinière régnait sur son Olympe, abonné aux félicitations, pendant que le futur journaliste, de semaine en semaine, s'enfonçait lentement dans un échec radical, irrémédiable. Le cancre absolu. Tous ces concepts de philo, qui dansaient narquois autour de lui. Une humiliation sans réplique. Douze ans plus tard, Sondinière est toujours aussi pâle, mal rasé, famélique. Et ce tremblement de fièvre.

– Non, cette dureté, je ne la comprends pas.

Chacun son tour de ne pas comprendre. À l'aube de notre histoire commune, c'est moi qui n'y comprenais rien. Regarde-toi, regarde-moi. Regarde où ils t'ont mené, tes 19. Impossible de lui parler ainsi. Hocher la tête. Compatir. Attendre.

– Finalement...

Ces mois d'humiliation. Ces mois entiers, à ne pas comprendre.

– Finalement, tu t'en es mieux sorti que moi.

Et pourtant, c'était mal parti. Ce sondage du prof de philo dans la classe d'hypokhâgne, quelques semaines après la rentrée.

– Que tous ceux qui comprennent parfaitement depuis le début lèvent la main.

Une petite moitié de la classe.

– Bien. Que ceux qui comprennent le sens général des cours, mais perdent parfois le fil, lèvent la main.

L'autre moitié de la classe.

– Très bien. Maintenant, ceux pour qui mes cours sont une bouillie incompréhensible.

Une main se lève. Quelques rires étouffés. Et c'est la mienne, Sondinière, tu te souviens ?

– Je ne comprends pas...

Chacun son tour. Je comprends que ce soit pour toi incompréhensible. Trente ans tout juste, un bureau dans ce bâtiment des Grands Boulevards, une maison avec vue sur parc centenaire, bientôt deux enfants. Tu peux me juger usurpateur, camarade. Tu peux. Que puis-je répondre ? Que nous avons tous deux sans doute passé un aiguillage. Tu es resté fidèle à tes idées de dix-sept ans. Tu as continué de les poursuivre, tes belles idées, quand j'empruntais, jambes à mon cou, ivre de rage et de terreur, la direction opposée. Ces humiliations d'hypokhâgne m'ont rendu un immense service : elles m'ont guéri des idées. Les belles, les grandes idées, grands cygnes en majesté sur le lac, il ne faut pas y mettre la main, camarade. Elles mordent, et méchamment. Regarde-moi bien, Sondinière, terrible fantôme. Je ne crois en rien. À rien d'autre qu'au rire de mes enfants, à la beauté des pierres dans la poussière du soir, à l'impossible chasse au mot juste. Je crois aux silences en suspension, à l'horreur de la solitude. À rien d'autre.

Tes grandes idées, tes chères idées, tous tes ismes. Ces concepts que tu savais si bien manier à l'époque des 19, cartésianisme, nihilisme, matérialisme, existentialisme. Tu te souviens comme tu jonglais dans la lumière ?

– Maintenant, que tous ceux pour qui ces cours sont une bouillie complète...

Jusqu'en juin, j'ai bouffé de l'humiliation. Ah je t'ai bien admiré, sans jamais rien comprendre à l'utilité du spectacle. Et tes théories littéraires. Et ces dissections désespérantes des plus beaux textes de la langue, jusqu'à n'en laisser que des dispositifs à nu, offerts à la compétition des mains levées. Je suis allé en hypokhâgne, pensant vibrer à l'unisson d'une bande de copains sur les vers de Baudelaire ou de Rimbaud. Naufragé en philo dès les premières semaines, j'espérais me récupérer en lettres, ressentir ensemble la beauté de la langue, la symphonie des allitérations, partager l'émerveillement collectif devant la profusion des rimes, autour d'une sorte de feu de camp permanent, avec guitares. Ah oui. Je n'y ai trouvé que des Sondinière et des sous-Sondinière, dans un incompréhensible concours de lyophilisation de tout ce qui pouvait vibrer un tant soit peu. Toute l'année, j'ai attendu la communion dans la beauté, de la classe et du prof. Désolé, je ne joue plus.

Regarde-les, tes idées, aujourd'hui. Mais oui, tes chères idées. Je les ai bien vues danser, depuis dix ans. Je les ai vues danser dociles, se trémousser sur commande, en cadence, au claquement de mains des ministres socialistes aux poches pleines, et sous l'œil des militants dans ton genre qui prennent ces choses au sérieux. Qui les prend encore au sérieux, les idées, à part Rouillan et Ménigon ? Pour scintiller elles scintillent, ça oui. Mais vois comme elles se vendent au plus offrant. Vois donc comme elles habillent les stratégies de pouvoir, la volonté de puissance, l'appât du gain ou même les incompréhensibles pulsions de tes copains les combattants. Tous autant que vous êtes, les idéologues, les philosophes, les Sondinière, comment avez-vous pu les prendre au sérieux ?

Comment me voit-il, le fantôme ? Comme un vendu, sans doute. Journaliste embourgeoisé, un suppôt du système, lové dans le consensus mou. Un traître, peut-être. À moins qu'il ne soit simplement venu en mission, vérifier jusqu'à quel point je suis maqué aux flics et aux patrons.

Je poursuivrais bien l'explication, camarade. Je te le raconterais bien, ce métier désespérant qui est le mien et consiste avant tout à ne croire à rien ni personne, mais à tout transformer en histoires, ces historiettes sans conclusion que tu méprises parce qu'elles détournent de l'essentiel. J'aimerais te raconter le cynisme qu'il exige, et auquel tu seras toujours inapte, avec tes mains blanches qui n'ont jamais tenu un flingue, pas davantage que les miennes. Je te la dirais bien, cette pulsion absurde qui nous pousse parfois à comprendre l'ennemi, plutôt que de le combattre. Et notre fraternité factice de reporters avec les combattants que tu admires, comment nous les trompons, les fiers barbudos, en croyant nous-mêmes à nos mensonges le temps nécessaire. Et notre monstrueuse capacité, quand il

le faut, une fois l'article envoyé, à « lâcher l'histoire », sans remords, pour retrouver nos foyers où nous attendent des enfants rieurs et des corvées ménagères. Mais, cette histoire-là, tu n'as pas envie de l'entendre, je ne saurais pas la raconter, et elle n'a pas grand intérêt.

III

Résistance, mécanismes et organisation

Un barrage contre l'empathique

– Vous raconter comme ça, à la troisième personne, ça vous va bien au teint, au moins les choses sont dites. À chaque moment de votre vie, on la retrouve, votre dureté. Avez-vous toujours été si dur ?

– Je savais que vous reviendriez. Elle me protège, la dureté, depuis toujours, du sort de tous les gibiers pantelants. Je n'ai qu'elle pour protection. Je n'ai pas eu d'autre choix que d'apprendre.

– Apprendre ?

– Apprendre à me couper de tout. Et d'abord, de toutes mes émotions.

– Quand avez-vous su ?

– Très vite. L'enfant solitaire que j'étais n'avait pour compagne que sa dureté. Elle m'a toujours accompagné et tenu chaud. Et quand je l'ai trahie, je me le suis toujours reproché.

– Avez-vous conscience qu'elle vous place à l'écart du reste de l'humanité ?

– Oui. Sauf des tueurs en série, des tueurs à gages et des dictateurs. J'en ai pris mon parti. Je n'ai pas eu le choix. Pas d'autre choix que de me couper de toute empathie.

– Jusqu’au meurtre ?

– J’ai toujours été indifférent au meurtre. L’idée qu’on tue, l’idée de tuer ne m’effraient pas. Rassurez-vous, je ne tue pas personnellement. J’élimine. J’élimine de mon champ de vision tous ceux qui m’ont manqué ou seulement négligé. Plus un mot, plus un regard. Je tue en dictateur omnipotent et malheureux, inquiet comme un enfant, redoutant les trahisures et le désamour, pour sauver son pays ou sa vie. Je suis capable d’une indifférence de dictateur, ou d’enfant qui arrache les ailes des mouches, plus terrifiante que toutes les pulsions. En fait, je pourrais tuer en terroriste, si cela me semblait utile, et productif. Entre Rouillan et moi, guère d’autre différence au fond que le passage à l’acte, sans aucune jouissance. J’élimine indifféremment les vivants et les zombis. Aucune pitié pour les fantômes. J’élimine quand je me sens éliminé, quand on m’a négligé. Et il y a tant de manières de me négliger.

– Vous pourriez continuer ? Dire par exemple : moi aussi, j’ai eu envie de tuer mes parents ?

– Non. Je n’ai jamais eu envie de les tuer. J’ai seulement souhaité leur mort.

– Quand vous dites qu’on écrit comme on tue, vous le pensez vraiment ?

– C’est la même chose, et ce n’est pas la même chose. Dans les deux cas, on n’a pas le choix.

– Écrire pour tuer, écrire pour survivre, ça part du même endroit, de la même pulsion ?

– Celui qui est en état de survie, celui qui cherche à survivre, n’a parfois pas d’autre solution que de tuer.

– Est-ce que ce désir de meurtre a été à l'origine de votre acte d'écriture ?

– Pas directement. J'ai plutôt écrit pour survivre. Et pour survivre, je devais comprendre ce qui m'était arrivé, comprendre le chaos de mon enfance, comprendre mon premier divorce, le crash de ma vie conjugale, et comment cette enfance-là avait, ou n'avait pas, produit ce divorce-là. Pourquoi l'écriture ? Pour donner un visage au chaos. Pour poser des mots sur une histoire sans queue ni tête, une succession de crashes et de carambolages sans logique apparente. Pour inventer à ma vie un début et une fin, un sens, une progression, des rambardes de mots. Pour m'inventer des mensonges vrais. Pour cesser de me trouver des prétextes à ne pas parler de moi. Pour découvrir, confirmer, reconfirmer, que je me sortirai toujours de tous les désastres, quoiqu'il arrive, quand j'aurai une fois pour toutes vendu mon âme à l'écriture, dans un pacte, sans pitié, mais que j'ai accepté. Pour confirmer que toute détresse, toute douleur, sont matière à écriture, et que l'écriture les guérit. Pour ne pas faire de psychanalyse. Pour perdre enfin le contrôle. Lâcher prise, enfin. En finir avec moi-même et pouvoir tout commencer.

J'ai longtemps tourné autour du pot. On pourrait même dire que je suis devenu journaliste pour retarder le moment du passage à l'acte, pour canaliser ma pulsion d'écriture dans des histoires extérieures. Mais ça n'a pas marché. L'écriture m'attendait au tournant. Elle guettait son heure, comme une sorcière rusée qui attend sous l'arbre le voyageur du désert, sachant bien qu'il va lui revenir, assoiffé, après ses arabesques. Et qu'il n'aura plus d'autre choix.

C'est quoi, un journaliste ? Un écrivain qui n'ose pas plonger dans l'inconnu. Qui a besoin de se raccrocher à l'illusion de faits vrais, de la réalité, à des histoires extérieures, belles ou sordides, pour éviter de plonger dans la sienne propre, cet océan terrifiant d'étrangeté, et finalement de se tuer lui-même, ou de tuer son personnage social, si vous préférez. Ce qui sépare l'écrivain et le journaliste, c'est finalement l'acceptation du risque. L'écrivain se contrefout de son personnage social, il règne sur tant d'autres personnages. Le journaliste a pour premier souci de « ne pas perdre sa crédibilité ». C'est un pauvre gars, une pauvre fille, qui ne comprend pas qu'on ne parle jamais que de soi-même.

Bref, m'étant forgé une belle armure de journaliste, étincelante, j'ai bien dû la casser, cette armure, la mettre en pièces, pour me présenter à nu.

Il m'a fallu un quart de siècle pour accoucher des *Langues paternelles*, et

encore sous pseudo, et en brouillant toutes les pistes entre auteur, narrateur et personnage, tant je craignais de laisser voir les failles de l'armure. Un quart de siècle à tourner autour du pot, à m'inventer des diversions, à raconter les histoires d'autres gens pour éviter de me plonger dans la mienne. Te montre pas tout nu, tout le monde va te regarder !

Un quart de siècle de patience, puisqu'en moi la bête attendait son heure et connaissait le but du voyage.

– Quel a été le déclic ?

– La mort de mon père, tant je craignais encore ses cris, même après qu'il est devenu un vieillard inoffensif. Et les baffes. Même s'il ne m'a jamais vraiment frappé, je craignais encore les tartes.

– Vous souhaitiez qu'il meure ?

– Oui. Et pas seulement les dernières années. Du plus profond de mon enfance, je pense que j'ai toujours souhaité sa mort. Il me faisait honte. Ce type tout seul, à Belleville, qui parlait de moi dans les bistrots, qui ne cessait de repeindre les murs de son appartement, il me faisait honte. J'en crevais, de ne pas avoir un père médecin, ou avocat, ou comptable, qui rentre chaque soir, dépose son manteau, et fume sa pipe.

– Vous le lui avez dit ? Il l'a su ?

– Je ne lui ai jamais dit. J'ai été bien trop lâche. Mais il l'a senti, oui. Il a très vite senti qu'il n'aurait pas assez du reste de sa vie, pour expier de nous avoir quittés, pour expier sa désertion, et d'être devenu ce type pas comme les autres, qui se fait remarquer dans la rue.

– Je le crois aussi, en effet, il l'a bien su.

– Vous ? Mais qu'en savez-vous ? Et encore une fois, qui êtes-vous ? Une vengeresse masquée ? Une sorte de narratrice omnisciente, recrutée par un éditeur ? Et d'abord ce voile ridicule. Qu'avez-vous à cacher ? Ça suffit. Vous allez me faire le plaisir de...

– Que faites-vous ? Vous ne tentez pas sérieusement de m'arracher ce voile ?

– Ah, j'aurais dû m'en douter : un autre voile sous le voile. Et si j'arrache encore celui-là, j'en trouverai encore un autre. Je suis désolé. Un geste déplacé.

– Je comprends. Mieux que n'importe qui. Vous êtes si nombreux, qui aimeriez m'associer un visage.

– Désolé, vraiment. Je ne sais pas ce qui m'a pris. N'oubliez pas une chose. Le livre n'a pas été seulement une manière de cracher sur son cadavre. Il m'a aussi permis de lui pardonner.

– Je sais bien. Je connais ce pardon. Je voudrais qu'on parle maintenant de la fin de votre livre, *Les Langues paternelles*. Dans sa dernière partie, le narrateur-héros souligne la responsabilité de sa mère, dans le divorce parental. Le livre se renverse. La mère, qui apparaissait jusqu'alors victime de la rupture du couple de vos parents, apparaît alors presque responsable. L'a-t-elle lu ?

– Oui. Le livre est paru quelques mois avant sa mort.

– Quelques mois ? Vous pouvez préciser la chronologie ?

– Le livre est paru en janvier.

– Vous le lui avez offert ?

– Oui. Elle l’a lu. Elle ne m’en a rien dit. Ou alors, une phrase très générale, « Dis donc, c’est sans détours, hein ». Ou alors : « Ce n’est pas très gentil. » Je ne sais plus. Quelques mois plus tard, elle déclarait un carcinome, un cancer de la peau, qui a métastasé très rapidement, et l’a tuée en un été. Où voulez-vous en venir, avec toutes vos questions ?

– Vous savez exactement où je veux en venir.

– Je crois, mais je voudrais que vous le précisiez.

– Vous me connaissez très bien. J’ai l’œil sur vous depuis tant d’années. Pensez-vous que la lecture de ce livre a tué votre mère ?

– J’ai envisagé l’hypothèse, évidemment. Mais je ne sais pas. Je ne suis pas médecin. Je ne sais pas comment se déclarent les cancers. Comment ils métastasent. En tout état de cause, c’est improuvé, et improuvable.

– Je vais poser la question autrement. En écrivant, aviez-vous l’intention de tuer votre mère ?

– Je demande à ne pas répondre à cette question.

– Tiens tiens. Voici donc un tueur qui ne revendique pas ses meurtres. Votre coauteur et partenaire, elle au moins, elle assume. Elle a écrit un livre pour tuer sa grand-mère. Elle l’a répété partout. Et même dans le livre lui-même.

– Je suis encore incapable de plonger dans cette question-là. Un jour peut-être. Et je...

– Parlez, c'est le moment.

– Je n'ai pas souhaité qu'elle meure. Je l'ai seulement attendu.

– Nous y voilà.

– Vous me dégoûtez. Vous me faites penser aux flics. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a fallu ces morts, ce texte, pour que j'accepte pleinement l'idée que mes parents m'ont aimé, que je leur pardonne ce chaos, qui a empoisonné ma première moitié de vie et l'a ensuite enserrée dans un nœud de haines inextricable. Il a fallu ce livre pour que je m'en délivre. Et pour que mes enfants ne souffrent pas de ma dureté. Seuls mes enfants font tomber mes défenses, les pulvérisent.

– En êtes-vous si sûr ? Êtes-vous certain que vous n'avez pas été un père très dur ?

– Mais qui êtes-vous, enfin ?

– Pas d'impatience, je crois que vous le saurez bientôt.

Quelques communautés singulières et quelconques

Le Petit Robert dit : « Communauté, 1283, de *commun*. Groupe social dont les membres vivent ensemble, ou ont des biens, des intérêts communs. » Je n'avais rien de commun avec ma dite famille, je m'en suis délivrée à ma majorité ; sans attaches et sans liens, personne pour me retenir et rien à justifier. Ma place était nulle part, aucun rôle à tenir, je n'incarnais pas d'attentes, ne pouvais même charrier la moindre déception. J'étais totalement libre, avec pour seul projet de grandement contrarier le déterminisme social, qui, selon les statistiques, me destinait à devenir chef de caisse à Carrefour, mère de famille nombreuse ou bien prof de français dans une ZEP imposée.

L'entrée dans l'âge adulte est peuplée de rituels dont les fameux voyages, qui outre l'autonomie, la socialisation, la turista et diverses formes de dermatoses, permettent de découvrir des modèles de vie autre que la Sainte Trinité Travail Famille Shopi. Je n'avais pas le goût des contrées exotiques, ne maîtrisais aucune langue, abhorrais les transports. Tout séjour prolongé au contact de la nature provoquait un ennui qui m'enserrait la gorge, avec pour perspective une rapide pendaison. Ainsi, toute ma vingtaine, j'infiltrai moult milieux et espaces sociétaux, mais à portée de métro. Parquets cirés ou murs suintants, quel que soit le refuge, je n'étais pas chez moi. Avoir tout vu n'implique pas de savoir s'inventer.

Vivre comment, avec qui, et bien sûr pour quoi faire. Une perception du monde, volonté collective de modifier le réel, pas seulement s'en extraire grâce à trois chèvres, une vache, un potager sans pesticides et un toit en panneaux solaires. Le pacifisme et son folklore avaient le don de me rendre nerveuse : il fallait être sous LSD pour avoir eu la foi dans le pouvoir des fleurs. Loin des guitares sèches et des cheveux gras, je recherchais mes frères et sœurs : une tribu solidaire à présent que la guerre était une évidence, en cette fin de siècle où l'ennemi n'avait pas de visage mais se disséminait dans chaque molécule.

Les fictions collectives partout se développaient, viciant esprits et corps. Société du spectacle, règne du biopouvoir, libéralisme avide ; la mondialisation d'un système autophage qui s'écrivait chaque jour en racontant aux hommes que hors du capitalisme rien ne pouvait exister. Fiction économique, l'argent n'a pas de visage, l'humain une marchandise.

La religion bancaire pour seul monothéisme, il suffisait seulement de refuser d'y croire.

Alors une utopie, oui, commencer par là. Approcher le politique, les réunions du soir, les AG du samedi, discrètement, des visites, mouvements divers, manifs, quelle cause et quels alliés, vivre avec qui comment, propositions, visions, actions et objectifs. L'incendie du grand soir était très excitant, l'idée de participer à une révolution c'est un peu comme se dire l'Apocalypse existe, je vais y assister. Le problème, c'était l'après. Des doctrines surannées pleines de bons sentiments, des élans légitimes qui se rassasiaient de cendres. Communisme, anarchisme, pluriel et dissidents, j'avais beau écouter, lire, et même échanger, je n'étais pas des leurs, ce n'était pas mon combat, leur langue n'était pas mienne, leur marge bien trop distincte, modèles préétablis, calquer, pas inventer, le politique pour moi devait être créatif, l'inédit seul restait une vraie alternative.

C'était à moi de faire le choix, vivre comment avec qui, et surtout pour quoi faire. Je savais que jamais je ne pourrais m'insérer, ni compétences ni appétences pour être une force vive de la société française. Participer relevait au fond pour moi de la collaboration. Mon ventre ne fabriquera pas de la chair à marché, je serai monnaie vivante, louerai seins bouche vagin, la giclure des michetons restera sous plastique, mon âme ne sera pas souillée, l'aliénation jamais ne pénétrera au-delà du col de l'utérus. Je m'étais promis ça, j'ai su tenir parole. Mais ce n'était qu'un pas de côté, qui ne m'engageait pas à grand-chose.

L'oncle Georges, c'était différent. J'ai, durant cette période, pensé souvent à l'oncle Georges. Une figure ou un référent. Parce qu'il était un combattant, il avait fait son choix, vivre comment pour tuer qui, puisque maintenant : la guerre. J'imaginai parfois Jean-Marc Rouillan, aussi. Un soir d'errance au fond d'un bar, discussion au conditionnel, la question du passage à l'acte, voici la bombe quelle est la cible. Le meurtre ne m'embarrassait pas, trop familier peut-être en soi, la violence infligée aux esprits et aux corps me semblait suffisante pour justifier la vendetta. *Ce qui se fait à l'intérieur se voit aussi à l'extérieur.* Une affaire de riposte, mais où poser la bombe, quel visage, quel symbole, pas de bâtiments, de places, à Si c'était un homme, répondre qui, juste qui. Là, j'étais ennuyée.

Le Petit Robert a toujours dit : Terrorisme. Politique de terreur des années 1793-1794, en France. Emploi systématique de la violence pour atteindre un but politique. Prise, conservation, exercice du pouvoir. Ensemble des actes de violence, des attentats, des prises d'otages civils qu'une organisation politique commet pour impressionner un pays (le sien ou celui d'un autre). Attitude d'intimidation.

À mon tour et plus tard, je glisserai entre ses pages une définition autre, nouvelle et nécessaire : *Neuroterrorisme. Emploi systématique de la*

violence sur le cerveau humain, pour atteindre un but économique. Prise, conservation, exercice du pouvoir. Ensemble des actes de violence médiatique, des attentats publicitaires, des prises d'otages du cortex préfrontal médian qu'une organisation commerciale commet pour impressionner une cible, la sienne ou une autre. Attitude d'intimidation. Le *Petit Robert* n'écouterait pas, car aucun dictionnaire n'assume l'action directe.

Je n'aspirais qu'à permettre l'accouchement de nuisances, rêvais que les émeutes se propagent au-delà des seules bibliothèques. Vivre comment, avec qui, pour quoi. La fin justifie les moyens, j'étais d'accord, seulement quelle Cause ; la migraine me prenait souvent.

Jean Baudrillard, *Cool Memories : La forme la plus idéaliste de terrorisme est certainement celle de cet anarchiste qui voulait faire sauter le méridien de Greenwich – pour libérer le peuple du Temps*.

1998. J'ai vingt-cinq ans et un mari, le premier, Mehdi Belhaj Kacem, il était romancier mais se fait philosophe. Il vient d'achever un livre, *Esthétique du chaos*, sa pensée se veut virale, il propose à ses proches de tenter une expérience politique, esthétique, existentielle, communautaire. Une revue et un collectif. Une revue. Le temps des avant-gardes. Peut-être la seule forme de vie excitante, parce que liée intimement à l'écriture. Déconstruction et tentatives d'ailleurs textuels, exercices et propositions.

Durant mes courtes études de Lettres modernes, révélation face à *La Revue blanche*. De 1889 à 1903, écrivains, poètes et artistes, débats et lectures à haute voix dans un petit café enfumé. Publication des auteurs-phares de cette période, défense de Dreyfus pendant l'affaire. Rimbaud, pour la première fois, lit *Le Bateau ivre*. Une machine à remonter le temps, vivre une scène de l'histoire du monde, je choisirais cet instant-là, une voix surgit, verbe alchimique. Peut-être que j'allais découvrir, en live, une puissance poétique inédite. Peut-être qu'à défaut d'une école, d'un courant artistique, se regroupaient des émergences, des gestes, des pratiques.

Le groupe a pour nom EvidenZ, le noyau dur se compose d'une dizaine de personnes. Étudiants en philo, apprentis écrivains, vidéastes débutants. Nous partageons des moments de vie, échangeons lors de réunions avec d'autres artistes, ils ont publié, fait des disques, soutenu des thèses sur Derrida. La plupart d'entre eux tiennent l'alcool et des discours intéressants, quelques-uns tentent une greffe, c'est stimulant et gai, il se passe quelque chose, dynamique collective. Nous formons un ensemble où circulent pensée, parole et affects. Nous instaurons notre propre fiction collective, à l'instar d'une famille où chacun tient son rôle.

La quatrième de couverture du numéro 1 d'*EvidenZ* est une citation d'Agamben. « Ces singularités pures ne communiquent que dans l'espace

vide de l'exemple, sans être rattachées à aucune propriété, à aucune identité. Elles se sont expropriées de toute identité, pour s'approprier l'appartenance même, le signe $\in$. Tricksters ou fainéants, aides ou *toons*, ils sont le modèle de la communauté qui vient. »

La communauté qui vient d'Agamben relève de la prophétie, l'annonciation d'une nouvelle forme de lutte contre l'État, qu'incarnera le mouvement des Anonymous quelques années plus tard. Je perçois l'efficacité du procédé. L'ennemi est partout dissous et sans visage, prendre la forme de l'ennemi, ses armes, pour le détruire. Mais y participer implique que je renonce à la démarche littéraire que je suis en train d'ébaucher. Je viens juste d'accoucher de moi-même, je m'appelle Chloé Delaume, je suis un personnage de fiction. Née de père et de père dont je m'octroie par viol le droit de filiation. C'est par le Je, l'instance énonciative, la réappropriation du réel par le prisme de la fiction et de la langue, que je veux lutter. L'individu reconstruit par chacun à sa guise.

Novembre 1999, publication papier, la revue *EvidenZ*. Numéro 1 : *Du désœuvrement*. Directeur de la publication Mehdi Belhaj Kacem, Comité de rédaction Boris Belay, Mehdi Belhaj Kacem, Adrian Smith. Pour toute correspondance Éditions Tristram – BP 110 – F 32002 Auch cedex © Les auteurs. Je n'ai pas fait que la vaisselle, je suis aussi dedans. *Les Levrettes d'Andromaque*, un extrait de mon premier roman en cours, *Les Mouffettes d'Atropos*, et un texte plus frontal, *Prostitutionnisme*.

Jean-Luc Nancy, *La Communauté désœuvrée* en référent central : « Mais l'individu n'est que le résidu de l'épreuve de dissolution de la communauté. » Je ne suis absolument pas d'accord, mais mon discours n'est pas assez structuré, je n'ai pas de référents philosophiques, je ne jongle pas avec les concepts : mes camarades me remettent en place à renfort d'arguments d'autorité. Je ne contredis plus personne, de crainte de me fader *Le Dasein pour les Nuls* et autre *Jacques Derrida et ses amis au pays du déconstructivisme*. Mehdi peut parler sans discontinuer cinq heures de suite, les garçons, tous, surenchérissement, s'extasient de l'esprit si agile et profond du Maître, et lui resservent du vin avec quelques gâteaux.

La pratique de l'autofiction, autour de moi, tout le monde s'en fout et pas qu'un peu. Au sein du groupe la théorie prévaut, le roman n'est rien, pour preuve Mehdi lui tourne le dos. Je tente d'agiter Baudrillard, ça deviendra une habitude. *La théorie n'est jamais si belle que lorsqu'elle prend la forme d'une fiction ou d'une fable*. Personne ne m'écouterait, ça aussi, je m'y ferai.

Communautés, revues, avant-gardes, révolution. Toute névrose est un mécanisme de défense. Pour nous défendre du réel, nous créons une fiction collective du nom d'EvidenZ. *Tricksters ou fainéants, aides ou toons* : chacun saisit un rôle, devient le concept, un masque, une pose. Le statut de

Tricksters permet d'être dans le quotidien, dans les rapports humains, une crevure amoral. Car le Tricksters n'est ni du côté du bien ni du côté du mal, il perturbe et révèle. Youpi. Le reste est à l'avenant, apogée du parasitaire. Le *toons* quant à lui permet à notre camarade schizophrène de s'éclater à donf dans sa pathologie, sans qu'aucun intervienne. Il ne tiendra pas le choc, se fera choper au Louvre en train de coller un post-It sur la bite d'une statue de Napoléon. *Mort à la puissance et va niquer ta mère, fils des rois pédophiles*. Interné, des mois, par la suite. Une fiction collective, ça abîme les somas, c'est la règle, on n'y échappe pas. Se réunir, lutter ensemble pour modifier le réel ; nier l'individu même. Le Moi se disloque, le Je est nié. Être au plus près de quelle parole, par le collectif être pensé.

Je ne me souviens pas bien à cause du Rivotril, des Xanax et des joints, mais nous sommes en Corrèze. Un village minuscule, la maison de famille, j'y suis avec Medhi, Adrian, Sébastien, Ferdinand et Barnabé le chat qui à cinq mois est déjà énorme. Ce sera mon dernier gouttière, d'ailleurs il s'enfuira. Dans le salon, beaucoup de monde. Une réunion spéciale, avec les membres de la revue *Tiqqun*. Julien, Fulvia, le Petit Julien, Stéphane, Laurent, Joël. Ce dernier nous informe qu'il regrette la perte de Rémi. Je présente mes condoléances. Flottement. Rémi a récemment été exclu.

Comme chez nous il n'y a qu'une seule fille, elle est maquée avec le chef. Néanmoins, les *Tiqqun* assument moins le réel de l'organigramme. Les premiers échanges sont cordiaux, mais je ne comprends pas toutes leurs phrases. J'aurais préféré une fusion avec la revue *Spectre* de Pacôme Thiellement, ils sont plus littéraires et ne citent pas Heidegger toutes les quatorze minutes. Pacôme et ses amis croient au pouvoir de la poésie. Chez *Tiqqun*, pas tellement. Philosophie, Foucault, Deleuze & Cie. Agamben n'est pas loin, un ami, un parrain. L'Internationale situationniste et Guy Debord pour mythologie. Les situs, je suis d'accord. Totalement, oui, bien sûr. Le reste, je ne sais pas, je me méfie un peu. Leur revue est brillante, radicale, mais tant de théorie, cet esprit de sérieux, je n'y vois pas d'humour ni d'autoparodie. *La Théorie de la Jeune-Fille* est un constat violent, lucide, corps et désir, publicité, marchandisation, soit. Mais plutôt que d'affirmer l'échec du féminisme, le repenser serait plus urgent que d'écrire « La Jeune-Fille n'embrasse pas : elle bave ». J'ai l'impression que ces garçons ont un étrange rapport aux femmes, peut-être même à l'humain. Dans la cuisine, je parle à Fulvia. Tous les textes ont été écrits collectivement et, justement cette phrase, elle s'y est opposée vainement. J'en déduis que longtemps ils sont restés puceaux pour leur plus grand malheur, et que leur chère maman est encore un objet d'ambivalence extrême. L'avenir ne me donnera pas tort.

Chez EvidenZ, nous sommes des branques. Un catalogue de psychoses lourdes. Les seuls qui sont équilibrés, on les retrouve dans le deuxième cercle. Fans de Medhi, avec pour objectif publier dans la revue, afin

d'infiltrer le milieu de l'édition. Personne ne veut ici *La Revue blanche*, entendre Rimbaud. Une double page dans *Les Inrocks*, avec sous la photo *Ceci est un génie*. Pas d'affect, d'amitié, des liens intéressés, rivalités, aigreur et manipulations. Les Tiqqun sont plus structurés, et dégueulent sur le spectacle, la presse, la marchandisation des corps et de la pensée, la quête de la publicité et tout ce qui va avec. Ils sont psychorigides, de vrais intellectuels, parcours universitaire level up, leur culture est impressionnante, leur groupe organisé. Nous passons quelques jours ensemble. Il est décidé que nous tenterons sous peu une forme de fusion, l'expérience sera commune. Je suis très enthousiaste. Quitter ce coin perdu pour une toute nouvelle aventure, ne plus passer mon temps à remplir les gamelles du chenil de Medhi, inventer avec d'autres un quotidien, hors du monde pour sauver le monde. Vraiment, ça me convient.

Organe conscient du Parti Imaginaire, bienvenue, mettre mon Je ailleurs, cesser de clamer que le livre de vérité a pour nom *Le Petit Robert*. Rue Saint-Ambroise, QG. Un ancien café, Le Vouvray, Julien Coupat en est le propriétaire. Il vit avec Fulvia, les autres ont également leur propre appartement, les anciens nôtres comme les anciens leurs. Désormais, tous, ensemble. Mais en réalité, Medhi et moi vivons à leur crochet en parasites. C'est ainsi que je le ressens, même si tous me supplient de penser autrement. La publication de la revue, la bouffe, les livres, la presse, mon shit : tout est financé par Julien. Son père effectue un virement mensuel. Quand l'argent manque, Julien téléphone à son père et crie. Julien crie souvent, comme un enfant. Un enfant adoré qui exige et obtient. Les tomettes dans la pièce du fond, la bibliothèque sur mesure, l'aménagement du sous-sol, le carrelage de la douche. Un héritage. Oublier ça. Le pot commun tout le monde le remplit, sauf mon couple. Je ne me prostitue plus, d'ailleurs tous me supplient de m'abstenir. Medhi était ces derniers temps entretenu par Léo Scheer, le riche homme de médias se lançait dans l'édition. Convaincu que Mehdi pouvait lui écrire un Goncourt, il le soutenait de ses largesses, jusqu'à ce qu'il lise le manuscrit. Mais au QG l'argent ne sera jamais un problème. La solidarité et le partage, une règle. Au pire, en fin de mois, Julien crie.

Les rapports qu'entretiennent mes nouveaux camarades avec leurs parents me terrifient. Une communauté pour contrer le toxique imposé de la famille, moi aussi, j'y aspire. Mais depuis mes dix-huit ans je suis seule, et donc libre. Eux luttent encore, comme des adolescents. Chaque dimanche à treize heures, les membres du groupe arrivent. De dix à seize. Nous déjeunons, puis réunion sur un thème important. Par exemple *La famille et son aliénation*, *La question du Tuer le père*, *Maternité : un pouvoir culturel*, ce genre de sujets-là, le dimanche à 13 heures. Impossible pour moi d'échapper au rituel. Chaque dimanche je me lève, nettoie la salle, cuisine. Tout le monde participe, mais ça n'arrête jamais. Le QG est un

QG, donc un lieu de passage, à tous les membres ouvert. Je m'en accommode bien, mais ce foutu dimanche midi, je ne supporte plus. J'en informe le groupe. Hélas, il me répond. Compact, même voix, le groupe. En venant au QG pour le poulet du dimanche, désertant la table de Tata Marie-Claire, pour mémé et maman c'est extrêmement violent, ceci est une rupture, un geste subversif, une preuve d'autonomie. J'ai envie de les baffer, mais passe la serpillière. Souvent quelqu'un me dit : *Mais ne nettoie pas merde, tu n'as pas à le faire.* Fille du laisser-aller et de la cradinguerie, je me vois incapable d'appliquer ce conseil. Un QG, combien de cendriers, de boue, de miettes, de flaques de bière. Je ne sors pas du café, jamais. Agoraphobe et trop fragile, ça a toujours été comme ça, des phases, souvent l'hiver. Je peux vivre dans ma poubelle, mais pas dans une décharge publique. Il faut ouvrir la porte pour aérer, j'ai peur que le dehors en profite. Le vent, surtout le jour, me provoque des vertiges.

Mon lieu de vie est ici. Pas de télévision. Je suis seule très rarement, n'écoute pas la radio. On m'apporte la presse, et le vécu du jour. Il arrive que des drames relèvent du personnel, mais tous sont le reflet de l'horreur de ce monde. Les parents de Fulvia sont architectes et exercent sur leur fille un abus de pouvoir. Dans quelques semaines celle-ci sera contrainte de devenir officiellement propriétaire. Ils ont tracé eux-mêmes les plans. Les travaux sont en cours. Julien et Fulvia sont sur des braises, chaque retour de chantier, crise sanglante, incendie.

Fulvia, dans ces cas-là, c'est Rosa Luxembourg croisée avec Maria Pacôme. Mais version italienne. Avec l'accent et les grands gestes, les yeux qui se révulsent et un interminable concert de hurlements. Julien, avec ses lunettes rondes, sa coupe stricte et ses joues rebondies, c'est un poupon avec une vieille dame dans la gorge, une vieille dame outragée qui le possède soudain, provoquant moult spasmes et lui tordant la bouche. *Si ça ressemble à un loft, je prends mon sac de couchage et je vais squatter gare du Nord.* La mère de Fulvia s'est mise en tête de construire la salle de bains dans un cube, en plein milieu de la pièce centrale. *Comme ça tu prends ton bain en pleine omniscience invisible, pour m'imposer le panoptique il faut vraiment qu'elle soit tarée.* Ils sont allés acheter des meubles. *Ikea, c'est Auschwitz.* Ils doivent rejoindre des amis à la campagne. *La nature, c'est fasciste, je n'y foutrai pas les pieds.* Le lave-vaisselle du QG en panne, on se presse autour : *Mais putain, poussez-vous, une machine c'est pas réceptif à la technique des tenailles.* Une pure merveille au quotidien, en vérité, je les adore. *Quand il a découvert Kojève, il a dormi quinze jours tout habillé au pied du lit. Il ne voulait pas être désiré en tant que Désir.*

Nous avons divers objectifs, des tâches définies, ordres du jour. En ce moment, c'est écrire *L'Appel*. Un texte-manifeste qui éveillerait en tous le révolutionnaire. Je propose de nous adresser aux putes, et avec elles de mettre en place un programme d'émasculatation des corps implantés au

terreau des classes dominantes. Comme à chaque fois que j'évoque la prostitution comme moyen de lutte, ils se raclent la gorge et passent à autre chose. L'idéal ce serait de commencer par les banlieues. Les banlieues prennent les armes, remontent, pendant ce temps contaminer Paris, ensuite on fait sauter tout le quartier de la Bourse. Ils sont attendrissants, un chouïa agaçants, mais au fond si mignons. Hautes études, grandes études, Paris, des capitales, des villes ailleurs aussi. Ils vont tracter à Paris-VIII, mais n'ont vu de Saint-Denis pas la moindre cité. La banlieue, ce qu'ils en savent, l'approche est théorique. Les masses qui y sont entassées, à leur sens, ne peuvent que se lever. Il suffit de leur expliquer. Se mettre en ateliers, comparer nos idées, proposer, rédiger. Allez hop. *On fait le point dans deux heures.*

Nous travaillons, observons et collectons des informations diverses sur l'avancée du biopouvoir, écrivons des textes sur des thématiques. Il y a quelque chose d'un peu puéril entre Medhi et Julien, c'est à celui qui impressionnera le plus Giorgio. Mes textes ne sont jamais retenus, je fais des montages, essaie des décrochés, joue sur la mise en page, la typo, je mélange des extraits d'articles de *Biba* avec des citations d'Artaud et des bouts de chansons. Personne n'y comprend rien ; moi je trouve ça joli. Ici il ne faut pas user du Je. Il faut dire, et non évoquer. L'esprit en escalier n'est pas une forme adaptée pour propager de par le monde la révolution à venir.

Parfois, j'essaie de prendre un ton hautain, docte, truffé de concepts et théorie. Même quand je maîtrise le propos, je n'y trouve aucun intérêt. Ça n'interpellerà pas, j'en suis certaine. Ça confortera l'intelligentsia d'extrême gauche, référents imbitables communs, quelle fête. Fulvia et Julien entendent, ils ont un sens du style, de la littérature. *La Théorie du Bloom*, qu'ils publient sous le nom du Comité Invisible, le prouve. Medhi est un petit peu jaloux, Julien est définitivement plus fortiche, alors les mesquineries commencent, et vas-y coco que je te cherche, concours de bites. *Julien est incapable d'imposer son point de vue sans hurler, je sais que vous êtes d'accord. Une sorte d'hystérie nazie, il croit contrôler le débat par l'intimidation, on n'a pas à se laisser faire. C'est une technique de faible, la prise d'otage sonore. De toute façon Giorgio sait que je suis le seul capable de conceptualiser le messianique au-delà de saint Paul.*

Ici la brosse à cheveux est rangée dans le frigo, ainsi Fulvia est sûre de ne pas la perdre. Le siècle touche à sa fin, le millénaire nouveau exige réparation. Ensemble, des actions, agir, soutenir et imposer la Cause. La Cause, quelle cause. La vraie cause de mon départ, c'est là qu'elle se situe. Dans les actions prévues. Il faut semer le trouble, porter des masques blancs inexpressifs dans l'espace public, un effet de masse, une résonance. Ils voudraient créer la terreur par ces masques blancs, l'ennemi est sans visage, plus un seul trait et plus de chair, identiques et de pierre, ces masques sont le miroir, la terreur à 20 heures. *On va infiltrer le public de Nulle part*

ailleurs, et en direct, d'un coup, on met nos masques, le malaise derrière l'écran, plus de visages, ils se voient, alors ils réalisent. Ce que je réalise c'est qu'ils sont tous très doués pour manier les concepts, mais que, question pratique, pas une once de jugeote. Je laisse Julien et quelques-uns faire le repérage à Canal Plus, et découvrir tout seuls. *En fait c'est compliqué, on a été fouillés, on n'a pas droit aux sacs sur le plateau, les masques planqués sous les fringues ça se verra, et puis il y a trop de caméras, la régie éviterait notre angle.* Ici je range mon Je, mes rêves d'actions directes, une autre forme, mais seule.

Mes anciens compagnons d'EvidenZ, ce qu'ils sont et seront, je le sais et le sens, je préfère m'en aller. La première nuit du troisième millénaire, Ferdinand tague dans le quartier des slogans comme *Abolition du calendrier* ou *La fin d'un monde s'annonce par des signes contradictoires*. Il en éprouve une grande fierté. Il n'est pas l'auteur de ces phrases, mais c'est lui qui les a écrites, au marqueur, sur les murs. Il est passé à l'acte, il est capable de tout, il va écrire un roman théorique, il est écrivain politique ; il ne sera jamais publié.

Sébastien dessine sur des cartes de France des signes géométriques ; il ne vient plus rue Saint-Ambroise, persuadé que les RG, la DST et le Mossad vont tous nous embarquer. Il a décrypté dans *Libé* une interview de Sollers, notre seule chance de salut se trouve dans une pyramide. Il ne poursuivra pas son traitement après l'internement. Il ne finira jamais un film. Adrian, si. Mais il n'aura passé la porte du Vouvray pas plus de quatre fois. Sa fiancée redoutait qu'il se retrouve mêlé à un groupe anarchiste autonome, capable de pratiquer des actes de sabotage, et qu'avant leur mariage il se retrouve en prison.

Nous recevons la visite des auteurs de la revue *Ligne de risque*. François Meyronnis porte une chevalière, et confie que son bureau, c'est une table au Select. Yannick Haenel considère que le meilleur écrivain vivant s'appelle Philippe Sollers et qu'il a une chance folle qu'il soit son éditeur. Nous leur proposons de nous suivre, au cinéma ils jouent *Fight Club*. Meyronnis s'excuse, il aurait bien voulu, mais n'a pas ses lunettes. Haenel ne peut pas laisser son ami prendre le métro seul, ce ne serait pas très gentil. À partir du lendemain, et jusqu'à mon départ, Mehdi décrochera le téléphone en répondant exclusivement : *Tyler Durden, j'écoute*.

Je ne découperai pas dans du papier Canson de petites cartes. Je n'écrirai pas dessus à l'encre violette *Merci d'avoir contribué cette année au Biopouvoir*. Je n'entendrai pas Mehdi dire à Julien que c'est un connard, que là c'est monstrueux, qu'il refuse de continuer. Je ne tracerai pas non plus l'adresse sur l'enveloppe, sous le nom de Jean-Luc Nancy, qui vient d'être opéré d'une transplantation cardiaque. Je serai déjà loin. Seule, toute seule à m'écrire. À mon Je on ne touche pas.

Julien, Fulvia, Petit Julien, Stéphane, Laurent, Joël. La communauté vint, une rencontre singulière. Ce qu'ils vont devenir, quand je fais mes valises, alors qu'ils se désolent que la greffe n'ait pas pris, ce qu'ils vont devenir, je ne le sais pas encore. Une fontaine, un cahier, le craquement clair d'une allumette, pierre puits ciseaux, la Corrèze à nouveau, Paris, ailleurs encore peut-être, je les retrouverai, eux ne me verront pas.

La légende rapporte : l'Organe conscient du Parti Imaginaire implosa à l'automne, assez tard dans la nuit.

L'événement absolu

Une mince fumée s'échappe du haut de la tour du World Trade Center de New York. Un avion vient apparemment de percuter une des tours jumelles. Hypnotisé, il regarde. Il ne laisse presque jamais la télé allumée. Mais à l'instant, le documentaliste vient d'accourir dans son bureau. Et d'autorité, sans un mot, il a allumé la télé du patron.

Sans un mot. Comme si déjà l'événement dépassait toute description. Pourtant, à cet instant, ce n'est encore qu'un fait divers énigmatique, dans l'azur sans tache du ciel de New York. LCI, chaîne d'information continue, a interrompu ses programmes. Un avion de tourisme, sans doute. Un petit avion, deux ou trois passagers, un baptême de l'air, peut-être. C'est malin. Le pilote, quel branque. Et les gens dans la tour, quelle peur ils ont dû ressentir. La fumée se dissout dans le ciel si bleu. Un mince filet en plan large, si lointain. Un quart d'heure s'écoule. Cela ne pourrait jamais s'arrêter, on passerait à autre chose. Mais les choses ne peuvent évidemment rester ainsi. Il faut bien que l'on bascule d'un côté ou d'un autre, dans un registre ou l'autre, comédie ou tragédie, dans un siècle ou l'autre. Et enfin le second avion, en direct, vient percuter la seconde tour.

C'est l'heure où tous les journalistes de France, d'Europe, rentrent de déjeuner, s'attellent à la préparation des éditions du lendemain. Le 11 septembre 2001 tombe un mardi. C'est une semaine ordinaire. Et tous, si on les interrogeait, décriraient dans les mêmes termes cette bascule radicale entre les minutes qui suivent le premier choc et l'instant du second. Ce sentiment d'être projetés sur un territoire indéchiffrable. New York. Le cœur de la puissance et des fantasmes. La capitale du monde. New York, bordel de merde. Et à New York, le World Trade Center. *Le World Trade Center*. Comme tous ses confrères, David Pujadas rentre de déjeuner. Le jeune journaliste vient de décrocher le poste de présentateur du journal de 20 heures de France 2. C'est la première semaine de sa prise de fonctions. Il est donc suivi par une équipe d'une autre chaîne, qui réalise un reportage sur lui. Et, découvrant l'image de la première tour d'où s'échappe une mince fumée, il ne peut contenir son enthousiasme.

– Génial !

C'est ainsi que son « génial ! » est enregistré et sera diffusé dans une

émission du week-end suivant. Et cette exclamation d'enthousiasme ne cessera dès lors de le poursuivre. Charognard, qui se réjouit de la mort de milliers d'innocents.

Quelle belle semaine s'annonce. L'exclamation de Pujadas exprime le bonheur brut d'un journaliste qui voit se réaliser son aspiration inavouée : qu'il se passe quelque chose. N'importe quoi, mais quelque chose de fort, de surprenant, d'inédit, qui fouette d'adrénaline. Et le présentateur du journal de France 2 sait que ce soir un événement prendra possession de son journal, qui transcendera la morne actualité quotidienne. Quelque chose le dévorera, qui a déjà dévoré le monde.

À la rédaction de l'émission de critique des médias *Arrêt sur images*, personne ne s'exclame génial. Toute l'équipe, toute cette équipe de critiques du voyeurisme médiatique, est scotchée devant le téléviseur, regardant fumer le haut de la tour, happée par le suspense. Et en même temps, parce que c'est son travail, l'équipe accablée se regarde elle-même vaincue par le spectacle, obscène dans sa défaite. Que souhaite exactement la télé, qui a interrompu ses programmes pour retransmettre cette image, ce plan fixe d'une tour, parmi les plus célèbres du monde, qui se consume ? Et nous, qui sommes-nous, pour être happés par cette attente-là ? Quels monstres sommes-nous ?

Comme toute son équipe, le présentateur de l'émission est scotché, et tente de mettre ses idées en place. En 1991, le jeune reporter du journal de référence est devenu père de famille nombreuse. Une adorable petite fille, conçue au retour de la guerre du Golfe, dans l'enthousiasme d'avoir échappé aux offensives au gaz de Saddam Hussein, est venue entamer une longue carrière de tyrannisation souriante de ses deux frères aînés. En 1992, lassé de courir le monde, et avant tout désireux de voir grandir ses enfants, il est devenu chroniqueur de télévision dans son journal, puis deux ans plus tard animateur et producteur d'une émission télévisée de critique des médias, sur la chaîne du savoir et de la connaissance. C'est en bénéficiant de la réduction famille nombreuse qu'il emprunte désormais le train de banlieue, pour se rendre chaque jour à Paris. Père de famille nombreuse à trente-trois ans, chroniqueur au journal de référence, la maison de ses rêves payée avec les droits de ses premiers livres, l'avenir est une mer d'huile. La belle-famille niçoise ne trouve rien à redire à cette trajectoire certes exotique, mais rassurante.

Génial ! Dans quelques jours, en découvrant l'enthousiasme de Pujadas surpris par la caméra, il affectera la même réprobation vertueuse que tous les spectateurs de son émission, fort critiques du sensationnalisme médiatique. Mais il sait pourtant que ce « génial ! » est en lui aussi, comme en n'importe quel journaliste. Ce « génial ! », c'est la bête qu'il faut apprivoiser, connaître, dresser, dominer. Quand la file de voitures ralentit,

sur l'autoroute, pour mieux contempler le carambolage tout frais, et y chercher les cadavres, c'est la bête qui appuie sur le frein. Toujours elle. En chacun de nous. Et qu'on ne nous raconte pas de salades.

Dans la prochaine émission, il faudra s'emparer de cette image. La tordre, la malaxer, lui faire exprimer mille choses indicibles. Cette tour qui fume, en plan fixe, ce n'est pas seulement une tour. Il faudrait élargir ce cadrage, montrer la seconde tour, qu'un second avion va venir tout à l'heure percuter sous les clameurs. Il faudrait montrer les deux autres avions également détournés, encore en vol à cet instant. Il faudrait montrer les organisateurs de l'opération, quelque part dans un abri, sous une tente ou bien dans un palais. Et plus largement, toutes les violences américaines depuis la fondation des États-Unis, il faudrait passer en boucle les images des Indiens massacrés, de la petite fille napalmée au Vietnam, à côté des images des silhouettes minuscules qui se jettent du haut des tours, pour répondre à la question que se posent les passants new-yorkais dans la poussière grise : « Mais pourquoi nous haïssent-ils autant ? »

Scotché comme les autres, comme Pujadas et toute la population mondiale, comme le public des bars, comme les passants qui à ce même instant s'agglutinent devant les vitrines des magasins de téléviseurs, l'ex-reporter se regarde regarder la télévision, il se contemple piégé par le spectacle encore incertain. Mais quand il voit le deuxième avion percuter la deuxième tour, et surtout quand le troisième avion s'écrase sur le Pentagone, à Washington, alors pour la première fois peut-être de sa carrière, il se sent flageoler. Ses mains tremblent. Quelques secondes, il reste sans voix. Pour la première fois, une image de télévision ne lui inspire plus seulement de la honte, du dégoût, de la colère, de la révolte, mais de la peur. Pour la première fois depuis qu'il traite du terrorisme, avec conscience et ennui, il transpire.

L'inimaginable n'est plus impossible.

Il n'est pas impossible que l'image déborde de l'écran de télévision et envahisse son décor familier, le petit jardin de l'immeuble de bureaux, la rue commerçante proche de la tour Eiffel. La tour Eiffel ! Tout à l'heure, dans un instant, des avions peuvent s'écraser à Londres, Berlin, ou Paris. S'ils peuvent frapper avec cette simultanéité terrifiante New York et Washington, les deux forteresses de l'Occident, alors a priori, la puissance d'impact des terroristes, leur pouvoir d'intervention, sont sans limites. S'ils ont été capables d'élaborer ce plan d'ensemble, de recruter les personnels qualifiés nécessaires pour prendre le contrôle de ces avions et les piloter, alors ils peuvent tout. Et alors c'est lui, qui sera étendu peut-être ce soir sous les décombres, grisâtre et poussiéreux. Tout à l'heure, un avion va peut-être frapper la tour Eiffel. Il va vivre ce moment-là. *L'Histoire en train de se faire.* Après que le troisième avion a frappé le Pentagone, il sait qu'il

vit le 11 Septembre 2001, et que cette date restera une date, comme l'assassinat de Kennedy ou la chute du mur de Berlin. Enfin, il a cessé d'être un simple spectateur. Génial ! Oui, vraiment.

Quand les tours s'effondrent, après les minutes les plus longues vécues par les États-Unis et le monde, ce n'est qu'une confirmation que cette guerre est déjà terminée, et qu'elle est perdue. Les États-Unis pourront bien, par la suite, déchaîner leurs interminables repréailles contre un dictateur qui n'y est pour rien, intoxiquer le monde entier en prétendant avoir découvert des armes de destruction massive (avec la complicité, tiens, de la formidable presse libre américaine, la meilleure du monde), cette bataille-là, les kamikazes l'ont gagnée. L'Occident est à jamais vulnérable. L'important, pour les faibles des guerres asymétriques, n'est pas de remporter sur le terrain des victoires définitives. L'important, c'est de montrer que celui que l'on croyait invincible est vulnérable. Les premières défaites de Napoléon dans l'atroce campagne d'Espagne, les premiers déboires de Hitler en Russie, bien avant Stalingrad, sont décisifs. Ils disent au monde que oui, c'est possible, l'Ogre est prenable. Un nouveau siècle a commencé, qui laisse loin derrière lui Georges Ibrahim Abdallah, le FPLP, le CSPPA, Abou Nidal, Fouad Ali Saleh, Septembre noir, les assassinats de diplomates ou les attentats contre les grands magasins, tous ces exploits du siècle passé, toutes ces peurs artisanales, ces coups de griffes à l'impérialisme américain. Ceux qui ont envoyé les avions percuter les tours au nom d'Allah, et non plus de Marx ou de la seule Palestine, ceux-là n'ont plus qu'une échelle : les imaginaires hallucinés de la planète entière.

Le 11 septembre 2001 tombe un mardi, et c'est heureux : il a la garde de ses enfants le mardi soir. Ils ont maintenant quinze, treize et dix ans. Ils ont passé l'après-midi à regarder les tours s'effondrer en boucle, les silhouettes des désespérés se jeter dans le vide. Ces silhouettes irréelles. Ce sont bien *des gens*, qui se jettent dans le vide, dans ce balbutiement des commentaires, dans le silence des voix bavardes de la télé, qui pour la première fois n'osent pas poser des mots sur ce qu'elles voient. Ce n'est pas possible. On est à New York. Il y a des pompiers, des flics, des ambulances. La première puissance du monde. Dans le studio de la télévision publique, David Pujadas a réalisé un direct de neuf heures, convoquant frénétiquement tous les spécialistes du terrorisme proche-oriental accourus se perdre en supputations, et camoufler leur désarroi sous une science du siècle dernier, devenue en un instant obsolète. Mais il faut bien meubler la panique avec des mots, un tapis de mots.

Les enfants ne savent pas s'ils doivent être inquiets. Ce soir, ils veulent entendre le son de sa voix. Ils ont vu les corps se jeter dans le vide irréel, et ils se souviennent que papa est une sorte de spécialiste de la télé, que les images lui chuchotent des secrets qu'il est seul à entendre. Ils le regardent dans le poste chaque dimanche, à l'heure du déjeuner. Il semble tout savoir,

c'est rassurant. Parfois, il reçoit des présentateurs, qui soudain semblent très respectueux, en face de lui. C'est bizarre. Pourquoi les présentateurs de télé ont-ils toujours l'air de s'excuser devant papa ?

– Pourquoi ils s'excusent toujours ?

– Je ne sais pas. Moi je leur demande seulement de m'expliquer. Tout ce que je veux, c'est comprendre comment ils fonctionnent.

Comprendre pourquoi ils préfèrent raconter de belles histoires, plutôt que des histoires vraies. Pourquoi ils donnent parfois de fausses nouvelles, pourvu qu'ils les donnent avant le concurrent. Toutes ces questions auxquelles ils n'ont aucune réponse, jamais. Poser sans fin des questions sans réponse.

Les enfants l'écoutent, pour une fois. Ils ne se moquent pas de *tes vieilles histoires, papa*. C'est pour cette raison, qu'il s'est jeté à corps perdu dans la paternité. Pour voir, dans les grandes occasions, ses enfants boire ses paroles. Que lui ont chuchoté les corps, avant de se jeter dans le vide ? Lui ont-ils confié leurs derniers secrets ?

L'important, c'est de parler. Encore et toujours. Surtout après les catastrophes. Il a divorcé trois ans auparavant. Dès les premiers mois, son mariage a tourné à la guerre d'usure. Une imbécile saga de négociations butées, entre deux étrangers projetés l'un contre l'autre, que l'éducation commune de trois enfants n'a pas suffi à rapprocher. Tout au long des dernières années, ils ne se touchent même plus. Ils attendent stupidement, absurdement, que la situation se dénoue seule. Ils ne veulent pas coller de nom sur la seule issue possible. Combien de couples durent ainsi ? Jusqu'à ce jour de 1997, dans une conférence à l'étranger, où une blonde de rencontre n'a qu'un geste à faire pour le cueillir. Grisé, il entre dans la vie d'une autre femme, qui le trouve tellement séduisant. Commence une année d'hôtels, de chuchotements et de mensonges. Comme c'est simple et grisant, l'adultère. Après un an, la blonde s'impatiente. Un jour, il faut bien choisir. Assez joué. Il quitte la belle maison avec jardin et s'installe avec la blonde dans un appartement de père divorcé.

En quelques mois son mariage, son beau mariage, son orgueilleux mariage, s'est effondré. L'illusion n'a duré qu'une dizaine d'années. C'était trop beau. Il a rejoint la longue cohorte des pères divorcés bourgeois, qui peuplent les appartements de standing de ceux qui ont lâché prise, ces appartements sans effluve de pâtisserie ni photos de famille. Mardi soir, et un week-end sur deux, joli résultat. La dislocation générale l'a rattrapé. Il a joué, il a perdu. Ne plus border les enfants chaque soir, ne plus les réveiller le matin. Mais il ne cédera pas totalement. Il ne sera pas un père absent. Le mardi soir et un week-end sur deux : la loi a fixé des règles, il a des droits, c'est déjà une différence. Et puis il ne crie pas. Il parle. Il est la voix qui

leur explique le monde, qui accompagne le basculement dans l'autre siècle. C'est pourquoi il est si important de leur parler, surtout ce soir.

Il explique que leur vie ne va pas s'effondrer, enfin pas tout de suite. Ne jamais mentir aux enfants. C'est sa boussole depuis le début. C'est le mensonge qui traîne les plus grands malheurs. Oui, il y aura peut-être des conséquences graves, une guerre mondiale, une guerre des civilisations, on n'en sait rien, il y en a toujours eu dans l'histoire de l'humanité, on n'a jamais connu si longue période de paix, vous ne savez pas la chance que vous avez, mais pas tout de suite, pas demain. Plus tard. Ces armées-là ne se mettent pas en place du jour au lendemain. D'ici là, on va s'organiser, se préparer, tenter d'éviter, tenter de comprendre.

– Mais toi, papa, tu as eu peur ?

– Oui, j'ai eu un peu peur cet après-midi, comme vous, surtout au moment du troisième avion.

Ne jamais mentir sur ses sentiments.

– Et tu as encore peur ?

– Un peu. Parce que c'est vraiment si nouveau. Mais bien moins que cet après-midi.

La peur n'est finalement qu'une nouvelle invitée. On lui a fait une place. Ce n'est tout de même pas la mort de dîner avec la peur. Vous n'êtes pas obligés de lui parler. Mais elle a frappé à la porte, on lui donne son bol de soupe. Juste une invitée. Pour une fois.

À la vérité, il a beaucoup moins peur ce soir que lors de l'écroulement de son mariage. Peur de perdre sa petite famille nombreuse, peur de glisser dans la fatalité des reproductions, peur de devenir un arsouille de Belleville, une épave, comme l'autre, peur à hurler la nuit, hurler à la mort. Peur qu'ils finissent par le haïr de sa désertion, comme lui a haï l'autre. Oui, il a eu très peur. Mais cela, il ne le leur dit pas.

Sa voix est calme. Les enfants écoutent cette voix qu'ils connaissent depuis toujours. Forcément, elle les rassure. Ils mangent. Papa a peur, mais il est calme. Des gens se sont jetés dans le vide, du haut du centième étage des tours, sous vos yeux, mais ce n'est pas la fin du monde. On mange, on parle, on va dormir. La vie continue.

Ces corps dans le vide. Il lui a fallu, trois, quatre, cinq diffusions des images, pour commencer à y croire. Il lui semble bien que la première fois, quand les taches lointaines se sont défenestrées en direct, les présentateurs ne l'ont pas souligné dans leurs commentaires, comme s'ils n'y croyaient pas, ne le voyaient pas. Des taches, rien que des taches, c'était peut-être des appareils qu'ils balançaient dans le vide, des photocopieuses, des bureaux. Sous mes yeux, des gens se jettent dans le vide, et ça ne me fait rien, je n'y

crois pas, puisque personne ne semble en croire ses yeux. Et puis, les mots se posent, adhérent, des gens se jettent dans le vide. Et moi, je survis à ça. Et il me faut survivre au fait que je survis à ça, que ça ne m'empêche pas de marcher, de parler, de manger. Il faut survivre au fait que je n'y ai pas cru. Des gens se sont jetés dans le vide sous mes yeux, et je ne l'ai pas vu. J'ai fait de mes enfants des enfants de divorcés, et j'y ai survécu. On y a tous survécu.

Le plus insupportable pour les enfants, ce n'est pas de voir des gens se jeter dans le vide. C'est d'y survivre, indemnes. Ne jamais laisser les enfants seuls face à des corps qui se défenestrent.

Le plus insupportable, dans le « génial » de Pujadas, ce n'est pas son enthousiasme. C'est qu'il ait été, par la suite, incapable de se pencher sur la bouche d'ombre de ce « génial », d'y revenir, d'en chercher la signification en lui-même. Sans doute, c'est à cause de la guerre. Sans doute, tous ces gens vivent-ils en permanent état de guerre. Parce que c'est bien le nom qu'elle porte, cette insensibilité à la mort des autres, que nous imposent ces images : la guerre.

Le plus insoutenable, c'est de survivre.

Du bleu au ventre, un peu

Juste une histoire, encore, une toute petite histoire. Écrite en marge et minuscule, on pourrait croire une anecdote.

C'est avril 2011, Rome, Villa Médicis. Je suis la pensionnaire de la chambre 21. Au début de mon séjour, c'est là qu'on m'a logée. Côté dit Neuilly, la passerelle, un grand duplex dans l'aile gauche du palais. Les plafonds sont très hauts et les parois si minces, j'entendrai des cris de jouissance tout l'été, les deux chambres qui m'encadrent étant louées aux touristes. L'indicible volupté à remplir la commode, l'ivresse inégalée du printemps qui promet douze mois de luxe, calme, création de rigueur.

Juste une histoire. La raconter c'est me souvenir, le grincement des volets, la fontaine qui chuchote en noyant ses sirènes, les haies coupées à l'aube ; la nuit toutes les statues peuvent devenir acéphales. Si les parois n'avaient pas été de papier, peut-être que. Je ne sais pas. Parfois je me demande si tout ce qui m'arrive, ces derniers mois, il pourrait en être autrement.

Mes trois premières soirées, chambre 21, avril, recevoir dans mon antre des amis en devenir, parmi ma promotion, des invités, choisir. Cinq personnes dans la pièce, cinq personnes en me comptant. Nous ne parlons pas si fort. Néanmoins nous rions. La musique, c'est pareil, toute la nuit, oui, mais nous parlons, donc, non, la musique ne peut pas être un problème. Cinq personnes dans la pièce, le troisième soir je tente, l'installation est faite, alors, oui nous chantons. La Villa Médicis, promotion, des artistes, nous apprenons à nous connaître, nous nous amusons bien, nous ne hurlons pas, nous chantons. Intrumental, tubes 80', reprise de Lio mémorable, des liens, ce premier soir, nous n'écoutons pas de la techno à fond, nous ne pogotons pas en nous jetant sur les murs. Ces murs. Ces foutus murs.

Des voisins sont venus, ils ont sonné, c'est vrai. Minuit et demi, j'ai ri. À deux heures un peu moins. Ils étaient bien gentils, mais qu'ils doivent se lever tôt pour visiter la ville, ces touristes paroi droite paroi gauche, il fallait qu'ils comprennent : en cette pièce cinq artistes, résidents, premiers jours. Alors oui, bien gentils. Mais sans être incorrects, on n'en avait strictement rien à foutre.

Le quatrième jour, j'ai dormi. J'ai dîné seule, place pavée encombrée de

lière, en partant j'ai compris qu'il était en plastique. J'ai croisé deux de mes nouvelles amies au retour. C'est vrai que nous avons chanté, encore chanté, oui, toutes les trois. Mais il était vingt-deux heures quinze. Je suis formelle, vingt-deux heures quinze, quand le connard en pyjama m'a dit : je suis artiste moi aussi, j'ai été pensionnaire en, je m'appelle, ma discipline est, j'ai eu le prix de, j'ai été invité par le directeur pour présenter après-demain ma vidéo qui a pour titre. J'ai juste répondu Et alors ? Derrière moi, les filles ont pouffé.

Le connard en pyjama, je l'avais déjà identifié, il était une chambre plus loin, ce n'était pas mon voisin direct. Je connais son travail, procédés éculés, postures pédantes. Une chambre plus loin, donc rien à foutre.

Comprenez, je suis désolé, je suis artiste comme vous mais je dois me reposer. Hier je n'ai pas pu, vous avez fait la fête, à moins que, non, vous avez travaillé, travaillé à une performance ou un enregistrement pour. C'est ça ou pas, dites, moi, vous avez fait la fête, là vous refaites la fête ou bien vous préparez quelque chose en vue de. Parce que je reconnais, c'est encore Lio, donc peut-être que vous travaillez, en fait, c'est intéressant d'utiliser Lio pour un travail, faut oser, quand même, faut oser. Je n'ai rien répondu. J'ai juste refermé la porte. Après, j'ai coupé la musique. J'ai tiré l'oracle Belline à Tatiana et Louise. J'ai vu que Louise avait un amant, que c'était un homme marié et beaucoup plus vieux qu'elle, qu'il avait des enfants, un métier artistique, qu'il était connu, riche, pingre, toxique, qu'il ne viendrait pas la rejoindre, qu'elle allait souffrir tout l'été, et qu'elle devait être un peu conne, parce que depuis trois lunes il repoussait son séjour. C'est vrai qu'elle a pleuré, Louise, peut-être même qu'en se confiant, elle a pleuré très fort. C'est vrai aussi que la porte, je ne l'ai pas ouverte. Et que j'ai gueulé allez crever face à l'insistance du toc toc. J'étais un peu perturbée : j'avais la maîtresse d'un homme face à moi, dans mon espace, une créature qui n'aspire qu'à la mort de l'épouse légitime, sur ma chaise à ma table : Louise était donc une truie. Je ne risquais pas d'ouvrir la porte, je ne pouvais pas me lever.

Le cinquième jour. C'est là qu'est la petite histoire, la chargée des pensionnaires m'appelle le cinquième jour. Je dois immédiatement me rendre dans les bureaux de l'administration. Je ne comprends rien, un couloir puis une pièce, il fait chaud mais l'homme est en costume, il crie, très fort il crie. C'est le cinquième jour et déjà avec vous ce n'est pas possible vous entendez bien, pas possible ; les clients des chambres se plaignent, certains refusent de payer leur nuit, un ancien pensionnaire de passage est même venu me voir à ce sujet ce matin. Vous avez été admise comme pensionnaire à l'Académie de France à Rome, institution fondée sous Colbert. En tant que Secrétaire Général, je ne peux admettre que de telles situations se reproduisent.

Vous êtes une artiste de la promotion 2011-2012. Vous êtes de passage. Avant vous, après vous, des personnalités fortes, l'administration doit gérer, un autofinancement partiel, développer l'hôtellerie, la privatisation des jardins, des salles, de la loggia. Les pensionnaires, les règles, les horaires, le respect, les clients, le silence, le règlement formel, les invités, les visiteurs. Nous sommes tous de passage. Ici. Une artiste de la promotion 2011-2012. Vous pouvez être soumise à une sanction, vous pouvez être soumise à l'expulsion. Le Secrétaire Général, la gestion, le bon fonctionnement de l'Institution, un poste, un lieu de vie, tous, de passage. Comprenez ici, vous n'êtes pas chez vous.

Je suis sortie de son bureau dans l'état où depuis des lustres je ne voulais plus me retrouver ; soudain petite, tellement petite, beaucoup moins de dix ans et de la morve plein les joues, l'humiliation et la terreur me faisaient un visage de boue. La menace, l'expulsion, le chronomètre qui reprend, juste un léger sursis, ici Rome, tirez une carte Académie, ne passez pas par la case Départ, ça fait longtemps que vous êtes partie et jamais vous n'y arriverez.

La cinquième nuit, la sixième nuit. Combien suivirent, il était là, je le voyais. La septième nuit, la onzième nuit. Le Secrétaire Général, *Vous n'êtes pas, ici chez vous.*

Le Secrétaire Général s'appelle Sidney. Plus précisément Gilles Sidney Peyroles. Le 23 mars 1985, à Tripoli, afin d'obtenir la libération de Tonton Georges, ma famille l'a pris en otage.

C'est vraiment une petite, une minuscule histoire, à peine une anecdote. J'étais vraiment traumatisée. Certains membres constituant la communauté Promotion 2011-2012 se sont émus de mon état. J'étais extrêmement perturbée, pas la peine d'avoir fait médecine pour comprendre que j'étais au mieux très dépressive, si ce n'est tellement pire, était-il nécessaire de rappeler à l'orpheline qu'ici aussi, comme ailleurs depuis toujours, elle n'avait pas sa place, n'était pas la bienvenue ? En voilà des façons.

Ma rancœur s'est tarie, il s'était excusé. Il ne savait pas qui j'étais. Pas plus au cinquième jour qu'au mois de février. C'est là que je lui ai dit. Je suis la nièce des hommes qui en 1985, à Tripoli, t'ont kidnappé. Pourrais-tu m'en parler, voudrais-tu raconter. Le coffre, le trajet, la montagne, la forêt, la grande maison, la chambre, une bouteille de whisky, des cigarettes, des sandwiches, une certaine gentillesse, des discussions, la politique. Le bandeau, le siège, le trajet. La forêt, lui devant, les hommes armés derrière. *Là et seulement là j'ai eu peur. J'ai pensé : je vais mourir.*

Une minuscule histoire, une dernière anecdote. Daniel enregistre, il est là, avec Sidney et moi, je ne suis plus au palais, de l'autre côté du parc, Pavillon A, Sidney raconte, otage, otage des FARL. Détenu par mes oncles,

par eux, dans la forêt, il a pensé je vais mourir.

Combien de temps a duré votre détention, demande Daniel. Treize jours, répond Sidney. C'est tout ? s'écrie Daniel. Je le regarde, j'ai tellement honte. Je pense à notre été, ces trois semaines à passer isolés, la montagne, la forêt, mes oncles. Sans même redouter de mourir, je suis sûre qu'il fera moins le malin.

Ultime Hyper Totale Gauche

Le texte file dans la verte campagne, comme un TGV. *Sous quelque angle qu'on le prenne, le présent est sans issue.* Le texte taillade l'époque, la balafre, la perce, la troue, et à peine commence-t-on à le garder en bouche, à essayer d'en distinguer les couleurs et les arômes, qu'il a déjà disparu dans le lointain. *C'est une chose entendue que tout ne peut aller que de mal en pis. Dans son silence même, la population semble infiniment plus adulte que tous les pantins qui se chamaillent pour la gouverner.* « *Le futur n'a plus d'avenir* » est la sagesse d'une époque qui en est arrivée, sous ses airs d'extrême normalité, au niveau de conscience des premiers punks. Le texte n'a peur de rien, aucun paradoxe, aucune approximation, aucune hébétude, aucune collision, aucune représsaille policière. Il semble n'avoir été écrit, à la hâte, que pour exploser en feu d'artifice et provoquer des éclats de conscience irrémédiables. Il cartonne toutes les vaches sacrées de la gauche et de l'ultragauche, les écolos, les intermittents, les retraités, les profs, ATTAC. Il a tous les culots.

Au début de 2009, il tombe en arrêt devant ce texte. Paru en 2007, *L'insurrection qui vient* a d'abord été accueilli dans une totale indifférence. Puis, Alain Bauer, gourou officieux en sécurité du président Nicolas Sarkozy, découvre son existence, et le donne à lire à la ministre de l'Intérieur, Michèle Alliot-Marie. Il lui explique qu'il s'agit de « quelque chose qui ressemble à ce qui s'écrivait à la fin des années 70 dans la mouvance d'Action directe avant qu'elle ne passe aux assassinats politiques ». Pour faire bonne mesure, il en achète quarante exemplaires, et les distribue à toute la hiérarchie policière du pays. La mouvance d'Action directe ! Vingt ans après, on tient donc enfin les successeurs de Rouillan et Ménigon, les assassins de demain, des terroristes bien de chez nous, et ayant des lettres apparemment, des adversaires à la mesure de l'État, la nouvelle extrême gauche radicale. Après vingt ans de calme en France, l'histoire recommence. Ce texte est étudié de près par tous les fonctionnaires de la police secrète de ce régime qui, au début des années 2000, a décidé de régner par la peur.

Le texte éclate au grand jour l'année suivante. Le 11 novembre 2008, la ministre de l'Intérieur convoque la presse en urgence : la police vient de procéder à « un coup de filet » dans un petit village de Corrèze, Tarnac.

« Le chef du commando et ses principaux lieutenants », appartenant à « la mouvance anarcho-autonome », ont été arrêtés la veille. On les soupçonne d'avoir posé des fers à béton sur les caténaires de plusieurs lignes de TGV, occasionnant le retard de cent soixante trains. Certes, aucun indice ne les en accuse formellement. Mais on a retrouvé dans leur ferme des horaires de TGV ; ainsi qu'un petit fascicule « Comment ne pas répondre aux questions des policiers ». Les médias embouchent la trompette que leur tend le ministère, envahissant de caméras les rues du village de Tarnac, et stigmatisant « l'épicerie tapie dans l'ombre » où les « anarcho-autonomes » ont ourdi leurs mauvais coups. Et déjà la rumeur se répand : il paraît que le « gang de Tarnac » a « écrit un livre ». La légende de *L'insurrection qui vient* est née.

En 2009, le jeune reporter a vieilli. Vingt ans ont passé depuis le temps des revendications absconses d'Action directe, et les harangues en langue de bois de Georges Ibrahim Abdallah. Huit ans depuis le 11 Septembre, et le basculement dans le nouveau siècle. On s'est bien installés dans ce nouveau millénaire. Sur les écrans de télévision, les visages des voyageurs du TGV, épuisés par quelques heures de retard, ont remplacé les amputés sur leurs civières. Le visage d'Oussama Ben Laden est l'icône universelle du terrorisme. Dans les rues de Paris, les attentats ont cessé depuis longtemps. Le combat s'est transporté en des fronts lointains : Soudan, Afghanistan, zones tribales du Pakistan. En France, près de nous, le front est plus insaisissable : foulard à l'école, abattage hallal, caricatures de Mahomet, combat pour la laïcité. La peur s'est émiettée, atomisée. Bataille du hallal, carnage au collège, cyber-attaques : c'est une guerre de signes, une violence de symboles, qui se mène désormais sur Youtube et sur Dailymotion. Il est toujours possible d'y voir de la violence. Ou non. En même temps que la perspective concrète de la Révolution elle-même s'éloignait, le discours sur la Révolution s'est désormais fait léger, virevoltant, presque joyeux, dans les pages de *L'insurrection qui vient*. Comme si les situationnistes reprenaient le pouvoir sur les marxistes-léninistes.

Dans la fabrication du nouvel épouvantail terroriste, la ministre de l'Intérieur de droite Michèle Alliot-Marie trouve le concours des grandes chaînes de télévision, ce qui est logique, mais aussi de la presse de gauche. « L'ultra gauche déraile », titre Libération, le 12 novembre 2008, au lendemain du coup de filet de Tarnac, fonçant ainsi sur les traces de la ministre. Les articles prudents et conditionnels des pages intérieures sont ratatinés par la manchette au lance-flammes, et un sous-titre « Raid à grande vitesse contre les pirates du rail ».

Et lui ? Pour nourrir son émission, il a poussé de plus en plus loin sa critique du métier de journaliste, qu'il pratiquait goulûment depuis dix ans, sautant d'un sujet à l'autre, d'un background bricolé à l'autre. Après la

simple critique de la dictature de l'émotion, il a découvert les intérêts croisés des dirigeants et des actionnaires des médias, l'influence de la structure de propriété sur le contenu des journaux, le suivisme paresseux des rédacteurs en chef, leur peur panique de rater ce que le concurrent « a sorti », la manipulation de l'opinion, les subtilités retorses de la fabrication du consentement.

La fabrication du consentement. Il est toujours périlleux de s'aventurer aux frontières. On y découvre des dragons, qu'on ne sait trop comment combattre. La terrible machine médiatique est le plus terrible. Ce dragon-là veille sur les frontières. Sous le joli nom de « liberté de la presse », il décervèle pour préserver la paix et la démocratie, pour défendre la tranquillité publique contre d'invisibles ennemis. Elle n'est pas belle, la machinerie secrète de la bonne cause, celle qui broie pour la bonne cause.

Pas d'autre solution, pour l'empêcher de nuire, que de le prendre à son piège, au piège de son appellation, de retourner contre elle-même la liberté de la presse. Son credo : les médias doivent s'appliquer à eux-mêmes la transparence qu'ils exigent des autres pouvoirs. Et au besoin, il faut les y inciter fortement.

Chemin faisant, il a découvert les réflexes du dragon jusque dans son journal lui-même. Il faut dire qu'entre-temps, le journal de référence du dernier siècle est tombé sous la coupe d'aimables affairistes, unis par un puissant réseau d'intérêts croisés aux principaux politiciens du cercle de la raison, celui qui proclame qu'il ne faut surtout rien changer à l'ordre existant. À l'intérieur de ce journal désormais expurgé de ses gauchistes, de ses alcoolos et de ses grandes gueules, il a progressivement marqué sa dissidence, avec ses prônes réguliers pour la transparence. Puis, découvrant comme l'hypocrisie, l'acharnement intéressé, les campagnes sur commande et le renvoi d'ascenseurs gangrèment les colonnes, il a perdu sa légèreté, et, sans aucun humour, dans un moment d'exaspération, a canardé sa direction au détour d'un livre.

Résultat : il l'a blessé à mort, mais du même coup s'est tué lui-même.

Quinze jours après la parution de son livre, il recevait une convocation à un entretien préalable à un licenciement. Un hiérarque, dont il ne connaissait pas même le visage, a recueilli sa déposition d'un air ennuyé. Et un mois plus tard, sans égard pour son quart de siècle de « maison », il était licencié du *Monde*, le premier licenciement pour désaccord dans l'histoire du prestigieux journal, où les conflits se réglaient plutôt habituellement par de discrets départs négociés. Un licenciement tonitruant, qui lui a valu, dans les vingt-quatre heures, d'être récupéré par *Libération*, journal concurrent, mais de moindre tirage, où il poursuit depuis lors une chronique hebdomadaire. Quatre ans plus tard, en 2007, toujours portant à bout de bras le drapeau de la transparence, il était renvoyé de la télévision publique,

finallement lassée de nourrir en son sein une critique dirigée contre elle-même. Il ne s'est pas beaucoup défendu. Le jeu du plus malin avec ses patrons, le cache-cache avec les limites, ne l'amusaient plus.

Il a donc pris le maquis, à l'écart des dragons médiatiques, et les affronte désormais sur Internet, dans un petit site monté de toutes pièces, tirant une légitime fierté de n'être financé que par quelques dizaines de milliers d'abonnés enthousiastes, refusant farouchement toute subvention de l'État et toute publicité, et qui multiplie les escarmouches contre les pouvoirs établis, notamment contre son ancien journal. À presque cinquante ans, il a commencé une carrière de franc-tireur.

C'est dans ce cadre qu'il reçoit sur le plateau de son émission Laurent Joffrin, directeur de *Libé*, et donc son nouveau patron, pour l'amener à répondre de la fameuse manchette « L'ultra gauche déraile ». C'est un long débat oiseux. Le directeur de *Libé* se défend : même si oui, la manchette était fausse, les éditoriaux contestaient le mot de terrorisme. Le journal se voulait donc un tout petit peu plus lucide que les autres. Pour le reste, le journaliste se retranche derrière le gros bon sens : « Oui, je suis contre le sabotage, c'est pas une découverte. Vous êtes pour le sabotage des TGV, vous ? »

Joffrin n'en est pourtant pas à sa première affaire. Ce journaliste social-démocrate, figure du centre gauche, vit en permanence sous le regard vigilant de polémistes et d'internautes de la gauche radicale, qui pointent sans relâche chacune de ses approximations, chacune de ses concessions au consensus mou, et elles sont nombreuses. L'histoire se répète. À l'époque des attentats de Paris, Laurent Joffrin, déjà journaliste de *Libé*, avait multiplié les Unes inspirées par le ministère de l'Intérieur de droite : le clan Abdallah était responsable des attentats. « Le scénario vient tout naturellement à l'esprit. Émissaires cruels de la culture de guerre dans une France engourdie de paix, les guérilleros des FARL, professionnels et fanatiques à la fois, ont probablement progressé, comme ils l'avaient annoncé, dans le crescendo minutieusement dosé qu'ils imposent au gouvernement français », écrivait Joffrin, déjà parfaitement intoxiqué par le ministère de l'Intérieur.

Pourquoi toujours le même recommencement ? Qu'a-t-elle donc d'irrésistible, la grande machinerie de la peur ? C'est très simple : c'est une marchandise très demandée. Les médias savent qu'elle trouve toujours preneurs. Il y a toujours des clients. Il faut sans cesse renouveler les stocks, inventer de nouveaux produits, sans oublier les valeurs sûres. La collaboration de l'État et des médias dans la coproduction de peur est dans l'ordre des choses. Dans les années 70, un présentateur de journal télévisé, en France, est devenu une vedette nationale, après avoir répété trois fois « la France a peur » alors que l'on venait d'arrêter un assassin d'enfant. La

production de peur est, dans tous les pays développés, une industrie nationale. Quel goût aurait la vie sociale, sans la peur des agressions ou des attentats ? Aussi loin que remontent ses souvenirs, il se souvient de manchettes jouant avec la peur des attentats, de scoops sur les coups de filet policiers « dans les milieux islamistes », de mouvements de maxillaires des ministres de l'Intérieur successifs, toute cette ambiance Vigipirate.

Entre deux vagues de peur, le paysage politique français s'est étrangement reconfiguré. Inexplicablement, la France a porté au pouvoir une créature monstrueuse de l'argent et de l'ambition pure, un hybride de Berlusconi et de Poutine, nommé Nicolas Sarkozy. L'étrange créature ne ressemble à aucun de ses prédécesseurs. Devant des parterres serviles de journalistes hilares, il évoque son divorce, et son remariage avec un ancien mannequin : « Avec Carla, c'est du sérieux. » Médusée, la presse étrangère observe le petit pays déclinant, qui ne réalise pas combien il est devenu grotesque. Quand il invite à déjeuner des directeurs de presse, Sarkozy évoque avec eux son désir, après son mandat, de se « bourrer les poches ». En sortant, les directeurs se pincent pour s'assurer qu'ils n'ont pas rêvé, mais n'écrivent rien dans leur journal.

Sarkozy tente de faire nommer son fils président d'un quartier d'affaires de Paris. Il insulte les chercheurs, les juges, les profs, les syndicalistes, les fonctionnaires, les conducteurs de trains, les intellectuels, les œuvres de la littérature française. Bref, il radicalise la languissante conversation française.

Régime fondé sur le cynisme, l'argent et la peur, le sarkozysme a projeté le journaliste dans une opposition viscérale inattendue, mais irréductible. Finalement, les Mitterrand et les Chirac avaient du bon, avec leur révérence, même de façade, pour le « service public à la française », leur dédain affecté à l'égard de l'argent, qui distinguent la France des écervelés anglais ou des brutes américaines.

Et ainsi en vient-il à considérer l'idée baroque d'insurrection. Elle se glisse dans sa tête, cette idée, et jusque dans les articles et les émissions de son site. Corruption, népotisme, impunité, sont hors de portée de toute investigation journalistique. À quoi sert de dénoncer les manipulations médiatiques, si les téléspectateurs sont des manipulés consentants ? À quoi sert de dénoncer la corruption des politiques, s'ils ne sont jamais jugés ? Face aux impasses, le secours de l'ironie apparaît désormais inefficace. L'ironie n'est une arme qu'entre adversaires partageant un nombre minimal de valeurs communes. Alors, il écoute. Il prête l'oreille au moindre frémissement, au moindre grondement, annonçant le grand craquement. Sur son petit plateau de télévision bricolé, il invite, par fournées entières, dissidents, rebelles, hétérodoxes, hurluberlus, en des émissions interminables, que regardent religieusement les fidèles. Il est passé dans la

semi-clandestinité d'Internet.

Étrange chemin, qu'il a parcouru depuis les dernières décennies du dernier siècle : c'est le même chemin sur lequel s'épuisent la majorité des enfants qui, d'abord rebelles, évoluent vers l'embourgeoisement et l'assagissement, mais en sens inverse. D'abord blindé dans les certitudes d'une bourgeoisie préservée de toutes les misères matérielles, il s'est, au fil des ans et des désillusions, radicalisé. Radicalisé à sa manière, détachée, sceptique, méfiante à l'égard de tout idéal, sans aucune illusion romantique sur la nature humaine ni sur la Révolution. Mais toute indulgence pour les dirigeants de son pays, toute tendresse à l'égard de leurs états d'âme, de leur saga, de leur dévouement au bien public, tout ceci est tombé comme une vieille peau. Ministres et présidents, qu'il aimait tant côtoyer naguère, avec le grisant sentiment de frôler les soieries de l'Histoire de France, ne lui inspirent plus que dégoût et pitié. Il n'y a rien à attendre, rien à apprendre de ces pantins, esclaves des technocrates de Bruxelles, caniches de l'Allemagne, ballottés par les agences de notation.

Éditeur de *L'insurrection qui vient*, Éric Hazan est invité le 5 mai 2009 sur le plateau d'*Arrêt sur images*. Et, au passage, invité à défendre explicitement la violence des citoyens, des exploités, des pauvres, contre la violence de l'État. Car c'est bien beau, de chanter l'insurrection dans un joli petit brûlot. Mais quid du passage à l'acte ? C'est sur cette question, cette vieille question, cette éternelle question, du *passage à l'acte*, que Hazan est titillé par les présentateurs de l'émission. Alors, passer à l'acte ? Prendre les armes vraiment, et non plus seulement la plume ?

Saboter avec quelque conséquence la machine sociale implique aujourd'hui de reconquérir et réinventer les moyens d'interrompre ses réseaux.

Et les morts ? Et les totalitarismes ? Et le Goulag ? l'interroge-t-on.

Comment rendre inutilisable une ligne de TGV, un réseau électrique ?

« L'idée qu'on pourrait afficher dans les rues les noms des policiers de la sous-direction antiterroriste et de leurs indicateurs, cette idée ne me fait pas peur du tout », dit Hazan.

À bien l'écouter, la position de Hazan est plus subtile. Admirez la nuance : Hazan ne défend pas la violence. Mais il condamne « les non-violents par principe ». Il défend le principe de *la défense de la violence*. « Ce livre ne fait pas l'apologie de la violence. Il explique qu'il sera difficile d'en faire l'économie. La violence qui nous sera imposée, nous y répondrons. Celui qui dit moi je suis non-violent, est un partisan du statu quo. Je suis opposé à la non-violence de principe. Les armes sont nécessaires. Il s'agit de tout faire pour en rendre l'usage superflu. »

Hazan joue à cache-cache avec les mots comme Abdallah, à son procès,

jouait à cache-cache avec les deux assassinats de diplomates. Étranges théoriciens, virtuoses de l'adjectif, de l'explosif, et du fer à béton, mais qui jouent à Attrape-moi si tu peux devant la police ou la Justice. De même, le chef du groupe de Tarnac, Julien Coupat, a joué à cache-cache avec la police, une certaine nuit de novembre 2008, dans la campagne de Seine-et-Marne, à proximité d'une voie de TGV, sur laquelle ont été retrouvés des fers à béton.

Depuis plusieurs mois, Coupat est suivi par la police. Il ne le sait pas. Un soir, avec sa compagne, Yldune Lévy, ils vont baguenauder au milieu de nulle part, dans la campagne de Seine-et-Marne. Ils sont repérés par leurs suiveurs dans une pizzeria. Puis, après leur repas, ils roulent en pleine nuit jusqu'à proximité de la voie de TGV. Là, la police les perd de vue quelques minutes. Au matin, des fers à béton seront repérés sur la caténaire. Mais la police n'a aucune preuve matérielle contre le couple. Imperturbables, ils maintiennent qu'ils faisaient l'amour dans la voiture et ne sont pas descendus sur la voie du TGV. Le juge d'instruction, la rage au ventre, est forcé de les libérer.

Hazan titillé sur la violence et l'insurrection : pare celle-ci ! Esquive celle-là ! Et celle-ci, comment vas-tu la rattraper ? Ses cheveux ont blanchi, c'est certain, mais il s'amuse comme jamais. C'est fou comme on débat tranquillement de la violence, en cette deuxième décennie du XXI^e siècle, alors que les grandes peurs nommées Abdallah ou Rouillan semblent enfouies dans les gravats, et que même le terrorisme à la Ben Laden semble plus lointain que jamais. Violence légitime, illégitime ? Prendre les armes ? Pour, contre, sans opinion ? On dirait, comme si Ben Laden n'existait pas, que l'on échange des recettes de cuisine. Il faut dire que la violence de Coupat, et de la bande de Tarnac, s'est limitée à poser des fers à béton sur les caténaires des TGV, occasionnant ainsi le retard considérable de cent soixante trains et de quelques milliers de voyageurs. En dépit de la violence qu'il a imposée à la société et à l'économie, Sarkozy n'a pas été victime de la moindre tentative d'attentat. Tout juste, un jour, un visiteur du Salon de l'agriculture lui a-t-il lancé « touche-moi pas, tu me salis », ce qui lui a valu, en réponse, le célèbre « casse-toi, pauvre con ». Quelques années plus tard, un prof de musique a attrapé le président par le col et l'a fait trébucher. Quel merveilleux pays civilisé, la France.

En régie, assis face à la console de réalisation, son fils aîné cherche les meilleurs plans de l'invité et des intervieweurs. Car il l'a embarqué dans son petit esquif, avec le rang de webmaster-assistant réalisateur. Vingt-six ans. À l'époque du procès Abdallah, il venait de naître, et ne marchait pas encore. Manifestement, l'émission ne le passionne pas. Webmaster n'est pas sa vocation, encore moins sur le site de papa. Quant à la violence politique, quel drôle de débat. Cet échange entre Hazan et ses interrogateurs, c'est un match absurde, anachronique, qui ne changera rien

à sa vie. De quoi parlent ces gens ?

Cette société est une centrale qui tire son turbinage d'une gigantesque retenue de larmes toujours au bord de se déverser.

– Ça t'a intéressé ?

– Bof.

Webmaster, faute de mieux. Il ne sait pas ce qu'il veut faire de sa vie. Il aime l'animation, les enfants, organiser des séjours culturels à l'étranger. Il a passé les derniers mois à tenter de monter un circuit sur les lieux de tournage du *Seigneur des anneaux*, en Nouvelle-Zélande. On ne sait pas si le séjour aura lieu. On ne sait pas si assez de familles auront les moyens de payer à leurs ados un vol pour la Nouvelle-Zélande. C'est pourtant un bon investissement. *Le Seigneur des anneaux* fait aujourd'hui partie de la culture générale. Dans un nombre non négligeable de postes, par exemple si vous êtes embauché chez un éditeur de jeux vidéo, ou même au département des achats de droits cinéma d'Orange, une bonne connaissance du *Seigneur des anneaux* est un plus sur le CV. Les geeks sont devenus une niche, majoritairement solvable. Il est très improbable que les industries culturelles soient menacées par la mondialisation. La moitié des emplois à venir dans dix ans n'existent pas encore.

Nous appartenons à une génération qui n'a jamais compté sur la retraite ni sur le droit du travail, encore moins sur le droit au travail.

Webmaster, en attendant. Tous ses copains de lycée ont fait droit, Sciences Po, ou des écoles de commerce, pour s'intégrer au mieux à cette société, que Rouillan et ses amis ne sont pas parvenus à renverser. Mais lui, non. Rien. Sur le bord de la route. Webmaster, en attendant, qui regarde partir les TGV, les uns après les autres.

Qui n'est même pas « précaire » comme se plaisent à théoriser les fractions les plus avancées de la militance gauchiste, parce qu'être précaire c'est encore se définir par rapport à la sphère du travail, en l'espèce : à sa décomposition.

Webmaster, pour qu'il ait un salaire, en attendant de voir venir. C'est un excellent webmaster. Un peu je-m'en-foutiste, nullement motivé, mais très créatif, débordant d'idées excentriques et généreuses, dont une sur dix s'avère purement géniale.

D'ailleurs nous ne travaillons plus : nous taffons. L'entreprise n'est pas un lieu où nous existons : c'est un lieu que nous traversons.

Il est très investi dans le rôle de community manager, qui consiste à gérer la troupe turbulente des abonnés et des contributeurs du forum, avec longanimité et bienveillance, comme une sorte d'immense colo, en leur faisant habilement croire qu'ils ont voix au chapitre, ce qui n'est d'ailleurs

pas totalement faux. Il a beaucoup insisté pour que les fauchés, sur lettre de motivation, puissent bénéficier d'un abonnement gratuit au site.

Une civilisation en état de mort clinique, sur laquelle on déploie tout un appareillage de survie artificielle et qui répand dans l'atmosphère une pestilence caractéristique.

Car le site ne serait rien, ne dirait rien, sans la masse invisible des internautes. Cette masse est un pouvoir, qui peut obliger une multinationale à renoncer à un procès contre un petit commerçant ou à retirer fissa de la vente un produit défectueux. Action directe avait-il prévu Facebook ? Avait-il prévu Wikileaks ? Pouvait-il prévoir que le capitalisme inventerait des armes contre lui-même ? Si le groupuscule avait eu à sa disposition ce mode de propagande, l'aurait-il utilisé ? Si Rouillan et Ménigon avaient eu une page Facebook, y auraient-ils indiqué qu'ils étaient « en couple », ou se seraient-ils abrités derrière le « C'est compliqué » ? L'assassinat du patron de Renault ? « J'aime ! ». La grève de la faim pour que soit réuni le couple emprisonné ? Deux cent cinquante mille signatures. Né vingt ans plus tard, le noyau dur aurait-il rejoint les Anonymous, ces pirates capables de faire tomber les sites des gouvernements ou ceux des institutions financières ?

Même s'ils n'ont pas rejoint les Anonymous, l'irruption d'Internet a fait naître, chez les minoritaires du monde entier, l'espoir de révolutionner la distribution du pouvoir et de l'information. Tous les minoritaires, écrasés par le système de représentation qui nivelle et normalise. Extrémistes de gauche et de droite, adeptes des jeux vidéo, publiphobes, geeks, habitants des villages oubliés, vieux, handicapés, éclopés, tordus, moches, obèses, intermittents du spectacle, Rmistes, flics de base, profs, tous ceux qui se trouvent en difformité avec le modèle dominant (la ménagère canon de moins de cinquante ans, le patron qui taille dans le vif pour sauver le taux de rentabilité de la boîte, ou le héros humanitaire à haleine fraîche, sont des exemples de modèles dominants) ont vu dans l'outil Internet l'espoir de leur grande revanche. À l'époque de son émission de télévision, le franc-tireur s'étonnait de la surreprésentation des Noirs, parmi les passants qui le reconnaissaient et l'arrêtaient dans la rue avec sympathie. Mais rien d'étonnant. Minoritaires, exclus de la représentation, les Noirs trouvaient, autour de son émission, une sorte de revanche.

Plus précisément, dans l'univers de l'information, en plaçant l'internaute sur un pied d'égalité avec l'émetteur du message, éditorialiste ou ministre, Internet a révolutionné la pratique journalistique individuelle. Plus question d'écrire n'importe quoi. Plus question d'être approximatif. Le journaliste écrit maintenant avec, sur la nuque, le souffle brûlant de mille spécialistes de l'ombre, justiciers invisibles, qui guettent le moment où il va trébucher.

La décision d'insurrection viendra d'elle-même. Elle nous prendra plus que nous ne la prendrons.

Avec Internet, le franc-tireur a découvert le média de sa vie. À l'inverse des journaux et de la télévision qui assènent et matraquent, un média souple, adapté à l'adresse individuelle, au dialogue, au chuchotement et à l'argumentation. Le média qui va condamner les institutions les plus opaques à la transparence, sa chère transparence. Où le petit est de plain-pied avec le grand, tombé de son piédestal. Le média des chicaneurs, des ricaneurs, des pinailleurs et des obsessionnels, de ceux qui vont au fond des choses, ne supportent pas qu'on noie le poisson, n'admettent pas l'à-peu-près, exigent une rectification quand on s'est trompé, mènent des campagnes, terrorisent gouvernements et multinationales, bousculent les équilibres.

Reconverti en corsaire de la Toile, le journaliste est persuadé qu'Internet va assainir le fonctionnement des institutions, et changer la vie des gens, bien plus efficacement que les attentats et les bombes. Internet va terroriser les corrompus, remettre dans le droit chemin les journalistes paresseux ou bidonneurs. Internet va rendre plus transparentes les relations diplomatiques : voyez la fureur des chancelleries, quand Wikileaks rend publics des milliers de télégrammes diplomatiques. C'en est fini de l'opacité. Il croit en Internet comme on croit en la venue du Messie.

Il a quelques raisons personnelles. Internet a commencé à changer sa vie, à lui. Depuis quelques années, il vit avec une jeune femme qui l'a interpellé un jour sur un forum. Ils ont échangé quelques mails, se sont rencontrés deux fois, et en quelques semaines c'était fait, le virtuel avait modifié son réel, deux vies réelles avaient basculé, le journaliste reconnu et l'internaute anonyme, *sur un pied d'égalité*, comme une incarnation de l'utopie Internet. Pas plus compliqué que ça. On peut sortir de la fatalité des unions endogames et trouver l'âme sœur *hors de son écosystème*. Elle vit en Touraine, longe chaque matin les bords de Loire pour aller diriger une petite entreprise située dans une ferme, avec poules et âne, est étrangère à l'hystérie du journalisme parisien. Échapper au formatage parisien a toujours été son aspiration. Pourquoi pas les bords de la Loire, berceau de l'équilibre français ? Sans Internet, cette rencontre aurait été proprement inimaginable. Avec ses indemnités de licenciement de la télévision, ils ont acheté une maison du XV^e siècle, proche de la cathédrale de Tours. Elle y cultive des tomates. De vraies tomates. Chaque tomate est la preuve que le virtuel peut bien impacter le réel. Lui savoure les délices de l'exil. Un exil relatif : la ville est reliée à Paris par le TGV, une heure quinze de trajet. Les réseaux ont aussi du bon. Un pied dedans, un pied dehors : chacun ses contradictions.

Se retirer. À force d'avoir disséqué les règles dans tous les sens, en tirer la seule conclusion logique : les refuser. Pouce, je ne joue plus, je joue selon mes règles à moi. En même temps qu'il se retirait, éjecté (provisoirement ?) de la grande centrifugeuse, son second fils aussi, refusait

de jouer le jeu.

Il est devenu berger dans les Alpes du Sud.

Il vit dans des caravanes défoncées, sans fenêtres, généralement situées dans des vallons accessibles seulement en moto, et dont l'environnement immédiat est constitué de linge qui sèche et de cannettes vides. Il n'a pas de connexion Internet. Il n'a même pas d'ordinateur.

Personne ne se souvient vraiment comment s'est amorcé le décalage. À peine a-t-on remarqué un amour de l'harmonica, un goût des westerns, quelques grommellements d'adolescent exprimant le désir de vivre en caravane sur un parking, et il avait déjà fichu le camp dans un lycée agricole de Seine-et-Marne, première étape d'un périple qui l'amène, l'année suivante, à passer son bac pro agricole au lycée de Digne. Depuis, il habite chez Jean Giono, auteur français du milieu du XX^e siècle, au rythme des estives et des transhumances. Pour tenter de le retrouver sur ses montagnes, il faut suivre des panneaux routiers qui indiquent les noms magiques de Manosque ou de Castellane. Incroyablement, il a pris l'accent du pays. Par exemple, il prononce « tranne quille ». Parfois, il trouve des accommodements presque cosy, comme ce contrat d'été dans une confortable cabane dotée d'un véritable poêle, sur les hauteurs d'Orcières-Merlette. Mais, si l'on est trop près des sentiers de randonnée, il faut se taper les intrusions des touristes, toujours curieux d'approcher le berger.

– Alors comment tu fais ?

– J'ai mis des panneaux près de la cabane. « Le berger est méchant ». « Le berger ne répond pas aux questions » (rires).

– Et ça marche ?

– Pas toujours, hé. Ils me font chier.

Il a passé son permis de chasse. Et il s'est découvert l'ennemi commun des bergers : le loup. Et les écolos, qui le protègent.

– Mais tu as déjà tiré, des loups ?

– Bien sûr que non (rires). C'est interdit (rires).

La vie a de ces hasards, de ces détours. Quelques mois avant de découvrir *L'insurrection qui vient*, le Chevalier blanc s'est retrouvé face à un fantôme : Jean-Marc Rouillan. On est alors après la faillite de Lehmann Brothers, en pleine crise des subprimes. Le capitalisme se débat dans d'insoutenables convulsions. De pauvres Américains, généralement noirs, ayant souscrit à des obligations pourries, sont chassés de leurs maisons devant les caméras, tandis que les banquiers continuent de s'enrichir. La Justice a accordé à Rouillan un régime de semi-liberté. À une condition stricte : toute expression sur ses actions passées lui est interdite. Il n'a pas

le droit de parler d'Action directe. Défenseur de ses intérêts et de sa cohérence, l'État impose aux ex-prisonniers politiques cette condition implacable. Cette engeance bavarde des terroristes adore théoriser. Pas question de lui laisser ce petit plaisir.

Mais Rouillan vient de se mettre la Justice à dos, en accordant à *L'Express* une interview dans laquelle il laisse entendre, sans le dire, qu'il ne regrette rien de ses assassinats politiques. Or son régime de semi-liberté lui interdisait toute expression sur le sujet. Il retourne donc en prison.

Et voici l'ex-reporter, désormais doyen des chroniqueurs de médias, à propos de cette interview à *L'Express*, forcé de rouvrir, si longtemps après, le tiroir Action directe.

Dans l'intervalle, le journaliste n'est certes pas devenu un incondtionnel du groupuscule. Il a toujours été assez énervé que ces contempteurs de l'État oppresseur, de l'État bourgeois, fassent, quand ça les arrange, appel à la compassion. Quand il s'agit d'obtenir une remise de peine, ils n'hésitent pas à mettre en avant leurs petits bobos. Qu'est-ce d'autre, leurs grèves de la faim, que la tentative de faire vibrer « la corde sensible » ? Entre la lutte des classes et le sentimentalisme, il faudrait choisir, camarades.

Mais plus aucun agissement des mastodontes médiatiques ne doit trouver grâce à ses yeux.

Dans une chronique, il relate longuement la mésaventure de Rouillan. Et le ton de cette chronique de 2008 est en décalage total par rapport à ses reportages de vingt ans auparavant. Est-ce bien le même auteur ? Aucune trace d'ironie à l'égard de Rouillan. L'essentiel de sa colère est dirigé contre *L'Express*. L'hebdomadaire de droite est content : il a créé l'événement. Il a ressuscité le vieil épouvantail : miracle, vingt ans plus tard, ça marche encore, qu'est-ce qu'on s'amuse ! Joli coup, à tous points de vue. Ah comme il vous a été facile de vous rassurer vous-mêmes, de vous compter du bon côté. Bien joué.

La chronique du franc-tireur se conclut sur une question : *Et si, en pleine crise des subprimes, en pleine vague d'expulsions de misérables emprunteurs, quelque Rouillan américain avait descendu, en bas de son immeuble de Manhattan, le patron de la Lehman Brothers, qu'en aurions-nous pensé, au fond de nous-mêmes ?*

Dans le tremblement de ce point d'interrogation final, on est loin des ricanements sur les confitures. Vingt-six ans ont passé, et deux licenciements, et Sarkozy, et la crise financière, et les bonus imperturbables des banquiers, et les parachutes dorés, et les retraites chapeaux, et la persistance obstinée, opaque, de la cupidité des nantis, et la perpétuation de l'horreur du monde. On notera cependant que ce point d'interrogation final est un authentique point d'interrogation. L'auteur pose la question, mais

s'abstient soigneusement de répondre. Il en est toujours incapable. Au moins, il pose la question. Une petite incursion hors de la « non-violence de principe ». La question maudite du terrorisme, dans une démocratie, en temps de paix. Il admet se poser la question, dans le secret de son âme, « au fond de moi-même ». Et, chroniqueur de profession, ayant pour métier de coucher noir sur blanc le difficilement dicible, l'inavouable, de mettre les pieds dans le plat, il l'écrit. Il frôle la ligne jaune de la « justification du terrorisme en temps de paix ».

Quand a-t-il basculé ? Lors de son licenciement du journal ? De la télé ? Cette aspiration à la violence, que traduit la chute de sa chronique, l'a-t-il toujours portée en lui ? Est-ce une violence d'exclu, de rejeté, de paria, d'aigri ? N'est-on jamais rien d'autre que les conditions socio-économiques dans lesquelles on crée, on pense et on écrit ?

Le berger n'est jamais venu dans les locaux du site où travaillent son père et son frère aîné.

– Elle pue, ta ville, papa. Et si je viens à Paris, qu'est-ce que je fais de mes chiens ?

Ses chiens sont les seuls êtres vivants pour lesquels il exprime quelque chose qui ressemble à un sentiment humain. Avec son départ de Paris pour les montagnes de Haute-Provence, il semble avoir laissé derrière lui toute émotion filiale.

– Bon anniversaire, mon chéri. Joyeux Noël.

– Pff. Des conneries, des conventions, tout ça.

Quelques années plus tôt, il a paniqué toute la famille : il a décidé de partir mener une vie d'ermite en Alaska. Pourquoi l'Alaska ? Parce que l'Alaska. Ermite. Ne voir personne. Construire ma cabane au bord d'un lac, y passer un an, vivre de pêche et de chasse. Et après, tu feras quoi ? Après on verra. Marre du mouton. Ça va bien un peu, le mouton, mais bon. Toute la famille s'est immédiatement précipitée pour revoir *Into the Wild*, le film de Sean Penn. Il retrace le voyage vers les solitudes de l'Alaska d'un enfant de la classe moyenne américaine, Christopher McCandless.

En avril 1992, un jeune homme issu d'une famille aisée de la côte Est se rendit en auto-stop en Alaska et entreprit une randonnée dans une région inhabitée du mont McKinley. Il changea de nom, fit don de ses 24 000 dollars d'économies à une œuvre humanitaire, abandonna sa voiture et presque tout ce qu'il possédait et brûla les billets de banque qu'il avait dans son portefeuille. Quatre mois plus tard, un groupe de chasseurs d'élans trouva son corps décomposé.

Dans son errance américaine vers le Grand Nord, McCandless croise nombre de routards, d'errants, de plus ou moins paumés. À tous, il a laissé

un souvenir lumineux. Mais il ne s'attache à personne. Une sale malédiction l'aimante vers le Grand Nord. C'est en été, qu'il atteint, au fond d'une forêt de l'Alaska, un bus abandonné, ayant jadis servi de baraque de chantier aux ouvriers travaillant à la construction d'une piste, projet lui aussi abandonné. Mais, à l'automne, la rivière qu'il avait traversée est en crue. Il est coincé pour l'hiver dans son bus. Il survit en se nourrissant de baies. Jusqu'à s'empoisonner, en consommant des plantes vénéneuses. Fin de sa trajectoire. Début du mythe.

Souhaitant comme à son habitude approfondir les choses, le père a découvert que le film était l'adaptation d'un livre, signé de Jon Krakauer. À la Fnac Montparnasse de Paris, non seulement le livre de Krakauer est facile à trouver, mais il est même « sur présentoir », à l'entrée de l'espace littérature étrangère. Un livre-culte, un destin-culte. Il était totalement passé à côté. Le bus abandonné où il est mort est un but de pèlerinage, pour toute une jeunesse hypnotisée par le film de Sean Penn et peut-être, pour certains, par *L'insurrection qui vient*, car le petit livre de la bande de Tarnac a été traduit aux États-Unis, bénéficiant même paradoxalement d'une pub par la chaîne ultraconservatrice Fox News, sur le mode de l'effroi promotionnel (« quelle horreur, ces Européens viennent de publier un livre qui prône l'insurrection armée, et qui est un best-seller »).

L'Alaska. Le mot est lâché comme une grenade, balancée en pleine gueule de la famille. Oui, je me barre pour toujours, sans retour, je me raye de vos vies, et osez donc m'en empêcher.

– Mais c'est quoi ce projet d'Alaska ? Tu veux vraiment te suicider ?

La seule question, dans toute sa vie, que le Chevalier blanc n'a pas osé poser. Terrorisé. En miettes. Le voilà, le « passage à l'acte ». Un billet d'avion pour le Canada, aller simple. Petit salaud de McCandless, qui fait plus ou moins mourir ses parents de chagrin. Petit salaud de terroriste familial, qui a si bien trompé la cohorte des naïfs.

McCandless a laissé une impression indélébile à beaucoup de gens dans le cours de son voyage initiatique ; pourtant la plupart d'entre eux ne l'ont rencontré que quelques jours, une semaine ou deux au plus.

– M. Schneidermann ?

– Oui.

– Bonjour, notre nom ne vous dira rien. Nous étions en randonnée cet été, dans les Hautes-Alpes. Et nous avons croisé votre fils. On vous appelle pour vous dire... pour vous dire simplement qu'il nous a fait une très forte impression. Nous avons été très émus par... la radicalité de ses choix.

Ah pauvres et chers randonneurs, émus par le berger, ses chiens, ses bivouacs, ses brebis. Si vous le connaissiez, l'émouvant petit terroriste

familial.

Dans ces tremblements de départs annoncés, dans les flottements à répétition, rôde cette intruse obsédante : l'envie de tuer. La pure et simple envie de tuer. Tuer ceux que l'on aime ou que l'on déteste, se tuer soi-même. La regarder en face, l'envie de tuer. Lui aussi, a eu envie de tuer ses parents. Il faut être arrivé à cinquante ans, en deuxième moitié de vie, pour la reconnaître, oser la nommer, la caresser songeusement.

Il ne partira pas en Alaska. Il ne coupera pas les ponts. Il restera à portée de TGV. Un pied dedans, un pied dehors : le lien a tenu. Un vieux fond de tendresse, peut-être, au cœur de toutes les paniques. Mais peu importe.

Qu'en aurions-nous pensé, au fond de nous-mêmes ? Ce point d'interrogation final, dans une chronique d'un journal « s'inscrivant dans le jeu démocratique », bien loin de ses troubles origines gauchistes, et de ses complaisances pour toutes sortes de déviances et de transgressions, a suffi à provoquer, parmi quelques vedettes du journalisme, gardiens des convenances, ses anciens pairs, un murmure outragé, sur le thème : « on sait bien qu'il lui arrive de déconner grave, mais là, franchement, il va trop loin. »

Puis, ça passe. Ce petit sacrilège est recouvert par mille autres. Comme tout passe.

Tout, sauf cette question, de la violence physique, dans une démocratie, en temps de paix. De l'envie de tuer.

Un animateur, un berger : ses fils n'ont choisi ni la voie majoritaire ni la rébellion violente. Ils ont, pour l'instant, choisi la marge. Sans rien vouloir casser, ils disent simplement : pousse, je ne joue pas. Ils ont choisi la solitude, la montagne, les chiens, les AMAP, le troc, le covoiturage, le couchsurfing. Cette panoplie hétéroclite qui ne ressemble pas à grand-chose. Et accessoirement, sans avoir l'air d'y toucher, au hasard d'un rêve d'Alaska, l'envie de tuer. De tuer ceux qui restent, en jouant avec l'idée de sa propre mort, dans un bus abandonné. En jouant comme on joue avec ses chiens, comme on caresse ce fauve, l'envie de tuer. Action directe pouvait-il prévoir le couchsurfing, qui permet à des centaines de milliers de jeunes de découvrir, sans frais, d'autres pays que les leurs, de s'ouvrir à des rencontres ? Que pense Julien Coupat du couchsurfing ? Qu'en auraient pensé Rouillan et Abdallah ?

– Tiens, je prends une semaine la semaine prochaine, papa. J'ai posé mes dates. Je vais faire la Catalogne en couchsurfing.

Cette question de la violence politique en temps de paix ne devrait raisonnablement pas se poser. Dans une démocratie, en temps de paix, alors qu'Internet a libéré l'information, et que tous les jeunes sont libres de couch surfer pour peu qu'ils bénéficient d'une connexion haut débit, rien ne

justifie la violence physique. Les Anonymous, passe encore, c'est rigolo et vengeur. Mais le meurtre en pleine rue, non. Point final. Question suivante. Mais voilà. Depuis qu'il moquait les confitures de Rouillan et Ménigon, le journaliste a pris vingt ans dans la figure. Depuis vingt ans, il vit dans ce monde où des types normalement habillés font les poubelles à la sortie de son supermarché, tandis que d'autres, qui n'ont pas davantage de mérites humains, ramassent des millions d'euros de bonus et de parachutes dorés. Ces types qui font les poubelles, à la recherche du jambon ou des yaourts fraîchement périmés. Leur parler ? Croiser leur regard ? Les intégrer dans la communauté humaine ? Ou tout faire pour les ignorer, les chasser de son champ de vision. Depuis vingt ans, il a sous les yeux cette société, qu'a fuie son fils cadet pour aller vivre dans des caravanes défoncées au pays de Giono. C'est simpliste ? C'est démagogique ? C'est populiste ? Oui, sans doute. Mais comment mieux dire ?

De quelle violence parle-t-on ? Et si on parlait de ces types qui fouillent les poubelles, et de la violence exercée par le sarkozysme sur tous ceux qui croient au bien public ?

Bernard Tapie est le seul propriétaire français à figurer dans le classement annuel des cent plus grands yachts du monde, établi par le magazine Yachts France. Son bateau s'adjuge le 89^e rang, avec sa longueur de 75,50 mètres et sa largeur de 14 mètres.

En vingt ans, il en a vu défiler, des saloperies impunies, des saloperies du côté du manche, hors de portée de toute loi, des saloperies camouflées en bonnes actions, en actions humanitaires, en bénévolat, glorifiées au 20 heures, sanctifiées en quadrichromie dans les doubles pages des magazines.

Le yacht, dont de nombreuses photos sont visibles sur le site de location charterworld.com, peut accueillir douze passagers et dispose d'un équipage de 25 personnes.

Il en a vu célébrer, dans *L'Express*, oui dans *L'Express*, des cost killers, des experts en dégraissage social, des génies du cash flow, des winners, des managers de l'année.

Le bateau est décrit par le magazine Yachts France comme « une unité assez exceptionnelle de par son style et son gabarit » pouvant aller à une vitesse maximale de 15 nœuds. Racheté à un milliardaire australien, le bateau construit en 1999 a été totalement transformé en 2010 dans un chantier naval de Gênes et rebaptisé « Reborn » (renaissance).

Il a vu se déployer, glorieux, flamboyants, dans la plaine, les mille étendards de l'éternelle armée de l'argent, avec ses tambours et ses hymnes. Il a vu l'argent dominer chaque jour davantage. Il connaît tous les subterfuges par cœur, par lesquels cette domination est dissimulée au bon

peuple. L'abjecte fabrication du consentement.

Doté de huit cabines (dont une suite avec vue panoramique à 180 degrés), il possède « un niveau de luxe hors du commun avec des salles d'eau entièrement revêtues de marbre », souligne Yachts France. Son salon s'étend, par exemple, sur deux niveaux, formant un atrium avec 5 mètres sous plafond autour duquel un couloir dessert une galerie de tableaux. Touche originale : il est agrémenté sur l'un des ponts d'un jardin tropical.

Qu'en aurions-nous pensé, au fond de nous-mêmes ?

J'aimerais bien étrangler les dimanches de mes mains

Je voulais pour amour enfin un orphelin, ne plus être souillée par ce goudron de glaires qui feint d'être fertile pour mieux tout dévorer. Je voulais pour amour un corps et une âme libres. Daniel est mon amour. Le reste est compliqué.

Quinze ans d'écart, grands-parents et parents parfaitement enterrés. Le cadavre du père, exhumé, autopsié, il l'a rendu à la poussière. Je peux être tranquille, je n'ai rien à redouter. Jamais ne sera prononcé *tu sais ce qu'en pense ma mère / fais plaisir à Nénette / fallait pas t'énerver pépé est tellement vieux*. De tous, pour traces, des meubles, de menues œuvres d'art et son unique mémoire qui ne pourra punaiser que sa propre vérité.

Daniel est mon amour ; je ne serai désormais la belle-fille de personne, fille de rien reliée à personne, absolument personne, ça j'y avais pensé. C'était sans compter sur le reste. Aujourd'hui c'est dimanche, nous ne sommes pas seuls à table, j'aimerais débarrasser.

Quinze ans d'écart, c'est lui le père. Un fils un fils une fille. Il est père, c'est dimanche, le risque de ne pas être seuls existera toujours. Autant que mon impuissance. Je ne serai jamais première, je ne serai jamais l'unique. Trois enfants, chair de chair, sur la table le couteau, je ne pense plus qu'au sang.

Être acceptée par. M'intégrer à. Faire partie de. Je vais vomir. Devenir et ne pouvoir être qu'une pièce rapportée. Leur schéma me préexiste. Il n'est même pas question ici de négocier. Je sais que je vais vomir. Correspondre au profil, fais rissette à chouchoute, fais coucou aux petits. Il est le père, eux ses enfants, quelle place avoir, c'est une famille. À part l'abandonnite, rien ne me sera offert, leur seul plaisir sera de me voir me plier au joug du recevoir. Fais quiquiche pour chouchoute, nourris bien mes petits. Qui suis-je, qui pourrai-je être. J'arrive après leur mère, l'épouse numéro 2, la Péruvienne pacsée. Je suis la quatrième, il a cinquante-quatre ans, ils doivent être fatigués.

De toutes ses vies passées, ils ne sont pas que des vestiges, je ne peux pas lutter, je ne peux rien récupérer, ils sont vivants, ils puent son sang, je ne peux éponger que mes regrets. Trois enfants, dont une fille. J'ai été une

princesse dans le cœur d'un homme, avant, j'ai voulu être la Reine, je l'ai quitté, j'ai divorcé, j'ai deux maris derrière, et seul Daniel au premier rang.

Je vais vomir, nous sommes dimanche. Je suis à table, il en manque un, un fils une fille, ils mangent, et me mastiquent ; c'est déjà suffisant. Ils n'ont pas à m'aimer, rien ne leur est imposé, fatigués, les enfants. Ils pourront déclencher à leur guise un rituel, je devrai m'y plier, nous sommes dimanche, je suis à table, j'ai préparé le déjeuner. Ici est leur foyer, même s'ils n'y habitent pas. Ici est leur famille, ils ont les clefs, surprise c'est moi papa. Surprise.

À leur contact, il se transforme, démonstratif, curieux, avide. Qui suis-je, chair étrangère, épiderme translucide, qu'importe que mon cœur saigne, ce n'est pas pour lui que le sien bat. Exubérance, ce n'est pas lui, l'éclat dans l'œil, serait-ce l'ennemi. Que pourrai-je faire d'un père, si ce n'est de m'en méfier.

Ici comme ailleurs, pour toujours, je suis pièce rapportée, ma chair reste isolée, désert de sel en mon histoire. Complice avec personne, la nostalgie de quoi, qui pour la partager. Aussi j'erre et j'assiste. Je ne peux qu'assister. La nappe est toujours blanche, les couverts sont d'argent de plus en plus souvent, les mets de plus en plus pâles. Du ris de veau, des glandes. Sécrétion de fables, une recette inédite cuisson universelle, la motte de beurre quelle huile la motte de beurre du miel. Regrets remords des mouches des mouches, de la colère, une grappe, un renard, l'évocation des cendres, on distingue le fou rire encore sur la photo. Dès qu'ils ouvrent la bouche, il en sort des clichés. *Tu te souviens, papa, qu'est-ce qu'on a rigolé.* La famille. Échine, terre, bulle, des caveaux et des pioches : un concert de râteaux en éternel retour.

Les déjeuners, les réunions, les occasions. Prenez et mangez-en tous sinon ça va gâcher. Les fêtes, toujours, les fêtes. Célébrations communes ceci est une cellule, les bougies en cancers reliés ronces incurables. La table. Le plan, le chemin de table. L'activité dite collective. Gestes, paroles et opinions, carbone et papier-calque. L'hystérie, les silences. Ils vont me l'imposer. L'aiguille qui tourne lentement entre les doigts poisseux, le canevas appliqué et la dentelle qui trempe, le repas, les vestiges du repas, la broderie est commune, gras est le palimpseste. *Tu te souviens la fois où la fois où.* Je ne vais pas supporter. Les épines, la lance, l'échine, la plaie, le chemin de croix. Le renfort de la surpiqûre. Les rires qui soudent, fil d'or. L'étoffe que tisse la connivence, le molleton du coussin, le réel fut chétif aujourd'hui il explose aujourd'hui il s'expose, recherche d'un témoin. Pièce rapportée. Recherche pièce rapportée. La famille. *Le Petit Robert* dit : voir Orphelin.

Les dents, la lame, s'émanciper. Puisque c'est une tumeur, l'ablation ne peut que s'imposer. Trancher net, un coton, désinfectez chaque jour, des

sutures en chaque nuit, la plaie jamais, entendez-vous, jamais, non, quoi que vous fassiez béante elle restera. L'absence en soi palpite, l'aigu du vide vous happe en tsunami bruit blême. Réjouissez-vous du deuil car seule cette souffrance rend lucide. Le reste relève de la culture. Des croûtes, se mettre à table, ce dimanche les coudes sur, j'ai pensé tellement fort devant le rôti de bœuf merci papa d'être déjà mort le rôti de bœuf les pommes de terre comme ça je n'ai pas à te tuer. Je me réjouis du deuil, suis parfaitement lucide. Qu'importe qui martèle, dernière en mon venin mes globules n'appellent rien si ce n'est des plaquettes exogènes. Peau d'âne taxidermie en robe couleur qui ment, j'ai fait le deuil du père, de la mère, oui, bonne pioche, qu'en est-il de la fille ? Jamais il ne l'aimera, Daniel, celle qui est ma petite. Condamnée à ne pouvoir être aimée en entier. Daniel n'aurait jamais dû dire *Maintenant tu es belle-mère*, vraiment, il aurait mieux fait de s'abstenir. Mère de rien ni personne. Sinon, qui l'aimera à ma place, la petite dans mes entrailles, mauvais fond mauvaise femme, la petite qui encore, en cet odieux dimanche, pleure d'être toujours niée.

À mon réveil, ici leur nid. Préserver la couvée si mignonne quand elle dort. Silence, bien sûr, silence. Mes rituels, ma musique, oublier, s'oublier. Taire, se taire. Au coucher était l'homme, il a joui et pourtant. Ce matin, je ne suis rien, il sourit car ils dorment. Il piaffe, une bête, impatience à bientôt pouvoir communiquer, ça fait longtemps qu'ils dorment, le voir éprouver le manque, lui toujours en retenue, autocentré et insensible. Il m'écœure. Ils m'écœurent. Le plus sage serait de partir.

J'y ai pensé hier. La sonnette, derrière la porte sa fille, l'intensité de la réaction, la perte de tout contrôle à l'appel stimulus : quelque chose d'effrayant. Ses cris, son hystérie, même en revenant après mille ans, il ne m'accueillerait pas comme ça. Le père m'est étranger, ses bras enserrant plus fort, l'homme, lui, est peu tactile. Je ne connais que l'homme, ne peux aimer le père, je ne saurai être pour lui un objet d'attention, et encore moins d'affect. Qui suis-je. Pas celle qu'il aime, aimera plus que tout. La place est déjà prise, je ne gratterai pas contre le bois, ne m'écorcherai pas les poings contre ses pierres. Je ne suis pas chez moi, rien ne sert de maudire.

Un lien, un soutien, une confiance, un besoin d'eux indéfectible. Quoi que je te tente, quoi que je fasse, jamais je n'accéderai aux pulsions cassonades, jamais je ne susciterai en lui cet appétit. Il regarde sa portée, ils ont vingt ans, des corps qui n'ont rien d'enfantin, la peau même pas laiteuse et une sexualité. J'ai envie de salir, de les dégueulasser. Tous ces bons sentiments que je n'ai jamais inspirés, dont toujours je serai exclue, ce glucose qui sous mes yeux se porte à ébullition, sa si petite si douce son odeur de pain d'épices, j'ai besoin de déconstruire, qu'il périclisse dans son sucre. Ta fille quand elle suce, dis, elle avale ou pas ?

Les punir d'être normaux, oui, c'est même pire que ça. Je ne peux perdre

de vue qu'ils sont des ennemis de classe. Si leur chair est si tendre c'est d'ignorer les coups. Des jeunes gens préservés, pour unique trauma papa maman divorcent, tôt ou tard un divan, les ressorts, une tragédie. J'ai envie de faire souffrir. Les plonger dans leur caramel, leur peau, l'éplucher comme un fruit. Ils sont normaux, ils s'apprivoisent, ils sont gentils.

Face à la frustration, enfants & Paradis, moi ; on m'appelle Violence. Rien ne doit résister, désirer c'est avoir, sans mâcher aussitôt engloutir l'auxiliaire. Demande non solvable, mais qu'importe : compte tenu de mon trauma le monde entier doit payer.

Je renonce à la quête parents substitution, je renonce je renonce, de la terrine de souhaits, acceptation trop tard dire adieu à la Petite, agitez les mouchoirs : l'enfant est dans le train, dans ses valises des cris, aux cadenas l'impuissance, le voyage est en règle et j'ai tout étiqueté, bagages et orteil gauche. Rien ne sera réparé, faible vient de *flebilis*, digne d'être pleuré, je ne veux pas être digne, je refuse d'être pleurée.

De prononcer ce mot mes nervures se contractent, le corps et l'âme exigent, il faut qu'il y ait eu deal, le montant de la perte, évaluation, dommages, à vie, quel intérêt.

J'ai vendu mes parents contre une peau de chagrin grande comme l'éternité. Sinon ça n'a pas de sens. Trente ans après, pas de sens, l'impasse, la ruelle, boulevard des hypothèses suivre le rond-point cent mètres tournez à droite l'impasse vous êtes arrivé. Ceinture, porte, coffre, peut-être. Qu'en est-il de la fille. Dans la Famille des Preuves, je demande je demande. Un je t'aime, une parole, dis-moi une seule parole et je serai guérie. Guérie oui, car malade. L'orphelinite aiguë. Ça rend le cœur de verre et les os poussiéreux.

Lorsque je reviendrai du voyage d'outre-terre, peut-être qu'il sera un dimanche où je serai capable de poser le couteau.

IV

Don't panik, we're in Lebanon

Ses nuits sont rebelles à mes jours

Ils sont deux en cette nuit qui bientôt s'achèvera, leurs corps blancs côte à côte ; elle a le dos en sueur. Son sommeil est léger, loin de ses habitudes. Le grincement aigrelet des portes et des volets a ponctué de sursauts le cours de ses dernières heures. Elle l'ignore et pourtant : ces bruits n'existaient pas. L'aurore tarde, c'est possible. Si j'étais le soleil, moi aussi, j'hésiterais.

Elle a la peau sucrée et les cernes lilas, les insectes en raffolent, elle le découvrira. En attendant, elle dort. Ses paupières restent closes, son doigt frotte, un cil très lentement se détache et repose au rebond de sa pommette. Il glissera sur la taie sans qu'elle ait fait un vœu. Elle est fragile femelle dans la chambre aux murs bleus. Les murs s'effondreraient, que pourrait faire le mâle pour contrer l'effondrement. C'est une question sensible. Le matelas est humide à force de ruissellement.

Ils sont deux, dernière nuit, si jamais un après confirme que la terre fait revenir à elle certains petits enfants. La lumière balbutie, le plafond se contracte, l'appartement entier absorbe ses courbatures. Je sais à quoi elle rêve. Je serai seule responsable de la brume rousse et grise qui emplira son crâne quand viendra son réveil. Son inconscient lui livre si souvent trop de clefs, le trousseau est déjà lourd, je ne veux pas l'encombrer.

Son cœur cogne un peu fort, à cause de tous ces mots qui vont se réaliser. Des mots comme Liban, cèdre, village, famille, ciel, bombes. En 2003 l'avion l'attendait pour Beyrouth, lecture et conférence prévues Salon du Livre. Sa valise dans le coffre, elle supplia le taxi de rebrousser le périph. Destination Sainte-Anne, pavillon familial.

L'hôpital fut longtemps son seul refuge. À l'autre bout de son monde, dans la salle à l'estrade, ils étaient une dizaine, chair du père, à l'attendre. Une déception cruelle. Ils ne surent quoi faire des fleurs et offrirent le bouquet à une autre écrivain. Christine Angot, huit ans après, lui conta l'anecdote. Elle avoua qu'elle n'avait pas tout à fait saisi les tenants de cette affaire, mais qu'ils avaient eu l'air gentils. Un peu tristes, mais gentils. La variété des fleurs, la couleur des pétales, elle ne se rappelait plus. D'ailleurs ça n'a pas d'importance. À l'hôpital son éditeur lui avait apporté des roses. Elle les avait vues se faner, des minuscules poings noirs sur sa table de

chevet. Elle les a emportées avec son ordonnance en souvenir du séjour, comme certains font des nœuds à leur mouchoir de soie pour ne pas oublier quelque chose d'important.

Quelque part sous une terre gorgée d'hier fertiles, une poignée d'os frémis, pourtant fossilisés. Combien de myosotis faut-il pour une couronne, le pardon se cueille-t-il dans la boue des fossés, quelle parole peut guérir après amputation ; l'espoir peut être vivace à l'ombre des tombeaux. Je la regarde, ses yeux s'entrouvrent, j'entre par ses pupilles, au-dedans elle répète Je suis un nénuphar, sa voix est en faïence, je dois faire diversion. Un écho, chœur de verre, sa peur se manifeste, sa pulsion de survie se cabre et l'étouffe en exponentiel. Le paradoxe du nénuphar, des mathématiques souterraines, la fleur double sa surface chaque jour, quand recouvrira-t-elle l'étang, leur voyage ne dure que trois semaines. Peut-être me faudra-t-il assécher les marais.

Le jour s'impose, ils se sourient, se lèvent et marchent. Elle lui a dit : Viens avec moi. Il l'a suivie, lui qui m'évite, tous deux me fuient, ils me font face, mais pour l'instant ils ne le savent pas.

Carnet d'après ma guerre

À travers le hublot, la mer. Paumes moites, palpitations. Je ne comprends plus pourquoi, encore moins ce qui m'a pris. La seule chose dont je sois certaine, c'est que maintenant tout est trop tard. Ils sont nombreux et ils m'attendent. Depuis plus de trente ans ils espèrent ce moment, je crois que ça me panique, ce que notre venue représente pour eux. Je suis la nièce prodigue, l'ancienne enfant perdue. Où me suis-je égarée, qui doit retrouver qui. En quoi consiste la faute, ces retrouvailles doivent-elles impliquer le repentir ? Jusqu'ici l'orpheline s'affirmait autonome ; une entaille au poignet et je saisis mes veines pour les nouer aux leurs. Pourrais-je devenir une marionnette, quelles âmes tirent les ficelles de mon cœur de papier.

*

C'est mercredi 25 juillet, l'horloge en ces terres s'alourdit. Dans le ciel s'est perdue une heure, ça devait être celle du goûter. À quoi ressemblaient mes tartines, dans quel bol me servait-on le lait. Les mains qui nettoyaient la table, j'en verrai bientôt les taches brunes. Les ongles seront striés sous le vernis corail. Dans le ciel s'est perdue une heure, dans nos sourires trois décennies. Tout autour de mes lèvres, de minuscules gerçures. Je fouille mon sac en vain, je ne possède pas de baume pour les bouches décousues.

*

J'écoute dans mon iPad la playlist préparée, une BO digne des événements. Je sais qu'en ce moment se fabriquent des souvenirs, j'aimerais en contrôler au moins le fond sonore. J'ai compilé toutes les chansons qui pouvaient me rappeler ma mère, mon cœur bat tellement fort qu'il couvre la guitare et la voix de Moustaki. *Pendant que je dormais, pendant que je rêvais / Les aiguilles ont tourné, il est trop tard.* Mes trente-neuf ans s'approchent de ce petit village où j'ai la première fois écorché mes genoux, articulé un rire, frôlé un papillon. Leurs récits seront nombreux, contreront-ils l'oubli, leurs yeux ne sont pas les miens,

retrouverai-je la mémoire. *Mon enfance est si loin, il est déjà demain / Passe, passe le temps, il n'y en a plus pour très longtemps.*

*

Réguler mon souffle, impossible. Plus l'atterrissage se rapproche plus l'angoisse prend le pas. Le contact tactile, ce qui m'effraie le plus. Leurs corps me sont étrangers, ils vont ouvrir leurs bras, sûrement m'y étouffer. Les mails de la petite cousine, ses smileys dodus aux grandes dents, cette armée de boules jaunes, clins d'œil, mouvement répétitif du jet de confettis. Les enfants ont toujours les doigts un peu poisseux et les lèvres gluantes. J'en ai la gorge nouée. La soif est insistante, je fixe la bouteille d'eau, ingérer un liquide sans penser à de la bave, je n'y arriverai pas.

*

Survol, Beyrouth est là, juste au-dessous, un ensemble ocre, presque marron. Des bâtiments souvent inachevés ou partiellement détruits. Malgré la mer tout semble aride et laid. Une saleté âpre, aussi. À croire que le ciment mêle la chaux à la crasse. Que le malheur sédimente, bien sûr, je m'en doutais. La misère, moins. L'album photos de ma mère, sa lourde reliure de cuir, les polaroids se détachent, il faut tourner les pages doucement. L'or tendre des citronniers, la lumière blanche et pure, les crépis scintillants ; la peau nue et brunie des jambes sur les balcons. Des clichés d'un autre âge, leur papier a jauni.

*

Le portique, la longue queue, les papiers à remplir. Sur mon passeport, encore mon nom d'épouse, le divorce est en cours, rien ne peut le préciser. Administrativement je suis la femme d'un autre. Je n'arrive pas à soutenir le regard de l'employé lorsque je lui réponds que Daniel et moi sommes ensemble. Lui a refait son passeport, il avait le tampon d'entrée en Israël, vacances d'une autre vie, il est déconseillé d'en afficher ici les traces. La fiche rose, but du séjour, cocher logé chez la famille, écrire Abdallah, Kobayat. Des militaires partout. Sensation d'incarner une suspecte potentielle. J'ai l'intime conviction qu'on va m'interpeller, quels liens avec Daniel, les Abdallah, peut-être même Georges. Maîtresse d'un journaliste juif, nièce d'un maronite terroriste incarcéré en France, du point de vue des fichiers de l'état civil Chloé Delaume n'existe pas. Je feins un dégagement

enjoué, mais n'arrive pas à taire ma peur. Je passerais la frontière en camouflant de la coke et des armes, j'aurais beaucoup moins la hantise de l'interrogatoire. Uniformes et kalachnikovs, autre monde, autres règles. Impression d'être en guerre, de ces guerres où chacun ne peut qu'être coupable, tant ses contours sont flous à force d'éternité. Des hommes me saisiront, leurs doigts s'impriment déjà, mes bras sont douloureux. Une pièce sombre, deux chaises en face à face, une ampoule dénudée. Je pense à la cellule de Georges. La France est un État de droit, le seul qu'il ait depuis vingt-huit ans c'est d'espérer qu'un jour ses pieds fouleront le sol de cet aéroport.

*

Je les ai vus sans les reconnaître, de grands signes derrière la barrière, deux bouquets de fleurs énormes, des marguerites multicolores, papier amande et rubans rouges. Je craignais un malaise vagal mais l'enchaînement est fluide, rapide, joyeux. Un accueil familial ; je répète en mantra ma famille, ces corps, ces voix, c'est ma famille. La foule, le timing, la chaleur. Ils sont quatre, très émus, embrassades, accolades, mais aucune hystérie. Ma tante Salam, sa fille, mon oncle Robert et Antoine. Ma tante, ma cousine, mon oncle, ma famille. Qui est ce vieux monsieur, je n'ose pas demander. Il semble trouver important d'être là, mais prend sa voiture de son côté. Je pensais qu'on partirait pour Kobayat tout de suite, mais on va chez Salam, quartier chrétien de Beyrouth. J'en déduis qu'on y dormira, je ne l'avais pas prévu, d'ailleurs j'ignore ce qui est prévu, je réalise que je m'en remets totalement à eux, à eux tous, ici et plus tard au village. Heureusement que Daniel est là, je suis incapable de demander clairement ce qui se passe et va se passer. Entrer dans une famille, c'est accepter un kidnapping ; je ne suis pas sûre de savoir gérer, j'ai peur d'être impolie, vexante. Assise sur la banquette arrière, je me découvre passive. Mes mécanismes de défense, je sens bien qu'en cas d'incident, je ne saurai les faire fonctionner.

*

Ma cousine a la taille et les traits d'une adolescente. Elle fête ses douze ans aujourd'hui, je suis, me répète-elle, le plus beau des cadeaux. J'ai claqué une fortune la veille dans une de ces boutiques pour enfants de bourgeois, dont le quinzième arrondissement a le secret. Sac, bandeau, bracelets et broches en tissus Liberty. Le fleuri dans les rouges légers, touches rosées, les breloques cousues aux rubans sont en argent, les fillettes

et les mères se pâmaient devant la vitrine, j'étais sûre de mon coup. Je pense au paquet dans ma valise, dans le coffre de la grosse berline. J'ai des suées en dépit de la climatisation. La même est en tee-shirt fluo rose échantonné, minijupe noire très courte, socquettes blanches, ballerines noires, sac Chanel de contrefaçon en vinyle rose fuchsia. Sur le parking, de dos, j'ai la sensation fugace d'être derrière une gagnuse asiatique sur le terre-plein de Belleville. J'observe les passantes au-dehors, et me rends à l'évidence : la gamine sort du lot, sa tenue est distinguée.

*

Robert conduit, Salam lui indique les raccourcis. Me voici désormais auprès de ma famille. Mon oncle, ma tante, ma cousine, une résonance de carton-pâte, comment m'approprier ces mots. Petite fille à l'école, dessiner sa famille, têtes rondes et corps bâtons, maman sous le saule dort, papa prend le marteau, dessiner sa famille, dans le salon le chat, moi, la télévision ; le Canson est trop blanc, au feutre toute la famille, quatre oncles dans la cuisine dansent avec un couteau, dans le plat mes cousines, trois tantes brûlent les rideaux. J'étais toujours toute seule, fallait bien inventer.

*

Traversée de Beyrouth, des cubes des cubes et des rectangles. Façades éventrées, tours en construction, le passé proche, l'avenir si lent. De leur fenêtre les touristes friqués et les riverains bien nés ont vue sur les gravats et les vestiges des vies d'avant ; papiers peints et carrelages témoignent des pièces défuntes. Ici vivants et fantômes partagent tout.

*

Daniel recense les Mercedes qui embouteillent chaque embranchement. Assise entre nous, ma cousine. Elle est vive, très bavarde. Ici est ma famille, je cherche des points communs, des gènes, des liens, moi aussi j'étais grande, décalée à douze ans, des parallèles, un élan inédit, un appétit vorace, laissez venir à moi les signes de parenté. Elle a beaucoup d'amis, plus vieux qu'elle, elle s'ennuie avec ceux de son âge. Elle est douée à l'école, et voudrait travailler dans le monde de la mode, j'entends modèle, crois modélisme, pense croquis patronage stylisme, lui demande enthousiaste si elle s'est essayée à quelques prototypes ; elle me regarde, ne

comprendre rien. En fait son objectif c'est de devenir un jour un portemanteau célèbre. Je tente de changer de sujet mais je n'en trouve aucun. Dehors, 34 degrés. Je ne suis pas habituée, ma peau pourrait-elle fondre, mes cheveux s'embraser. Le parfum de ma tante, hespéridés, notes fraîches, aquatiques, orangées. C'est tellement ouateux, une famille, ça préserve de tout, escamote les fournaises, fait taire n'importe quelle peur, même celle des incendies. Que pourrait-il en être de l'autocombustion. La climatisation me fait mal à la gorge. Qui sème l'angine récolte en fagots l'aphonie.

*

La ville est saturée de panneaux publicitaires, dimensions imposantes, des pans de murs entiers d'immeubles, dix étages, combien de mètres carrés, omniprésence de logos, de produits, de visages. Les femmes ont les cheveux toujours longs, lâchés ou en chignon, l'élégance est dans les bijoux, les drapés, le maquillage est soutenu, lèvres rouges, paupières irisées. La nourriture s'affiche gros plans, pizzas et hamburgers surpixelisés, des chaînes occidentales, beaucoup d'autres en arabe, des sodas, des glaces, sans mise en scène, juste l'aliment, sa marque et son slogan. J'ai envie de jeûner.

Des portraits d'hommes politiques se déclinent sur le même mode. Dimensions stupéfiantes sur les murs des habitations. Nous ne sommes pas en période d'élection, et je distingue souvent des marques d'érosion, une patine. Les visages sont pluriels car les cultes sont multiples. Robert explique. Ici on affiche publiquement les représentants et le parti que l'on soutient. Se positionner de façon visible, afin que chacun sache à quel groupe ou tendance on appartient. Dire qui on est, ça passe par là. La voiture roule lentement, les traits des leaders, leurs postures, filtres Photoshop, lumière irréelle, teints cireux. Dire qui on est, ça passe par là.

Les quartiers sont déjà tous découpés en communautés religieuses. Chacune a ses propres dissidences. S'ajoutent les fractions et divisions politiques, leurs clans, leurs alliances, leurs chefs. Ici est un réel complexe et éclaté, alors survivre comment, sinon en renforçant le pouvoir de sa propre communauté. Dire qui on est, s'inscrire dans un groupe défini. L'identité ne repose que sur la place de l'individu dans le collectif. Clans, dissidences, collectifs, appartenances, allégeances. Quand viendra le moment d'expliquer mon boulot, ma démarche littéraire, l'autofiction comme réappropriation du Je, on va bien rigoler.

Une autre vie. J'habite ici, au quatrième étage de cette tour décharnée, sur mon balcon flotte ce visage masculin, costume civil, qu'importe son nom. J'habite ici, ma vie dans ce quartier chrétien, profession écrivain, de quoi seraient faits mes livres. Bienvenue au Beyrouth des fictions collectives. Des cratères à pleines rues, des impacts de balles sur les murs. De quoi seraient faits mes deuils, de quoi seraient faits mes livres. Transmettre un ressenti, dire que la mémoire ment, prôner l'empowerment, l'engagement esthétique au milieu des gravats gorgés d'un sang vicié de n'être pas d'hier. L'engagement esthétique, le geste formaliste, l'autofiction voie politique dans les stigmates des guerres civiles, une totale indécence. Dire qui on est, ça passe par là. Là où chacun n'est rien qu'une parcelle composant un Nous très officiel et si organisé. Ici savent-ils dire Je, le Je a-t-il un sens, peuvent-ils être seuls et libres, en leur cœur volontaire. La fiction collective injectée aux artères, famille, religion, clan. Quel livre pourrait un jour exorciser les pierres, doit-on savoir dire Je quand on naît combattant, quand le ciel est la guerre et demain une chanson aux couplets hésitants. Discrètement, en oblique, je regarde ma tante. Son profil, la courbe d'un sourcil, menton, structure, oreille gauche, nez. Salam est la cadette, mon père était l'aîné. Aucun trait commun, non, ni de lui ni de moi. Mais le moment viendra. Il viendra forcément. Un Abdallah me fera face. Même si je ferme les yeux, il me ressemblera.

Nous ne dormons pas chez Salam ce soir. Nous y rejoignons son autre fille, son mari et je ne sais qui, seulement le temps d'un thé, d'une pause, première rencontre de groupe en milieu clos, privé. Antoine va arriver. Je me laisse diriger, je suis là pour ça, aller où l'on me l'indique, faire face à qui se présente, la suite on verra bien. Daniel est intégré, ils l'embarquent dans le maelström, ceci est une fiction tu es de la famille ; son âme n'est pas poreuse, il restera mon repère. Un refuge exogène : mon Moi ne sera pas dissous.

Bientôt l'appartement, le lieu de vie de ma tante, famille, intimité. On monte par l'escalier, l'ascenseur ne fonctionne pas aujourd'hui. Il semble que ce soit fréquent, et totalement imprévisible. L'électricité n'est pas assurée plus de quelques heures par jour par les autorités, les générateurs privés de chaque quartier sont capricieux, le quotidien n'est que coupures, incidents et suspens. Il faut attendre, s'y faire, patiemment s'adapter. La pénombre s'approprie, autant que l'impuissance.

*

Ce n'est pas vraiment insalubre, c'est juste comme un vieux HLM que tous tentent de tenir au mieux. Le mari de Salam est militaire à la retraite, mais il doit travailler, le coût de la vie ne cesse d'augmenter. Il est conducteur de bus scolaire le jour et taxi privé le soir. Dans la pièce, des amis, des voisins, beaucoup sont dans l'armée. Dans ma famille aussi : feu le grand-père, très brièvement mon père, une belle-sœur, des cousins. Entrer dans l'armée libanaise n'est plus, depuis longtemps, une affaire de conviction, d'implication dans le pays, de défense nationale, mais une conséquence des courbes du chômage, chaque mois exponentielles. L'armée embauche, salaire peu élevé mais décent. Une armée de bras cassés, précise Robert qui chuchote en riant, ils prennent n'importe qui, formation sommaire, sur le terrain une bande d'incapables, un fréquent sujet de plaisanterie. Je ne suis pas certaine que ça m'amuse beaucoup, autant de fusils d'assaut confiés à des marioles. Mais Robert me rassure : pas besoin d'être militaire pour posséder des armes, ici c'est en vente libre. Une autre vie. J'ai un M16 au fond de mon placard à chaussures.

*

Sur le buffet, des napperons en crochet, des poupées de foire, un dauphin bleu en verre soufflé et un cadre en bois rose. Dedans, c'est moi en 2003. Une photo découpée dans *Libé Style*. Quatre coups de ciseaux, le geste, prélever mon image d'une page de magazine. Adolescente, ça m'arrivait, mais avec le groupe Indochine. Je suis si belle, disent-ils. Parfaitement maquillée, cheveux jais et lissés, sourire pâle, robe Christian Lacroix. Je pèse trente-cinq kilos de moins. Je ne sais pas ce qui est le plus étrange : découper dans la presse une image de sa nièce, ou la faire trôner en icône sur le buffet du salon. Je suis si belle, disent-ils. Je me souviens très bien de la séance photo. Je sortais de Sainte-Anne, trois semaines après avoir fait demi-tour sur le périph pour ne pas affronter le Salon du Livre de Beyrouth. Ce n'est pas moi, sur cette photo. Je doute que l'un d'eux le comprenne, pour ça ils devraient l'accepter.

*

Je fume sur le balcon, assise face à Robert. Je suis bien avec lui. Mon oncle, ma famille. Il est journaliste pour un quotidien, termine sa thèse de socio sur le rapport entre la propriété, les communautés et le pouvoir à Kobayat. Je voudrais qu'il m'apprenne ce monde, cette famille, ce clan, et

Georges. Il est le plus jeune de la fratrie, n'a pas tellement connu mon père. Quand Georges a été arrêté, son visage comme celui de ses frères était placardé aux frontières, avis de recherche, flics, Interpol. Il faisait ses études de traducteur à Bruxelles quand ils sont venus le chercher, extradé illico. Un dommage collatéral, le destin de l'oncle Robert. Il est devenu le directeur d'une petite école du village. Les enfants ont grandi, les bancs se sont vidés, il a repris ses études, à la rentrée il enseignera à la fac. Celle de Beyrouth, où Joseph si longtemps a été professeur. Joseph, le patriarche, sociologue émérite, vient de prendre sa retraite. C'est un modèle pour tous, y compris pour Robert, je le sens bien sur le balcon.

J'aimerais rester seule avec lui, sur ce balcon ou bien ailleurs. Il est doux et posé. Il écoute, et je sens qu'il n'attend rien de moi. Malgré tout, mes paroles, je le sais, seront transmises. Ce n'est pas que je me méfie, ce n'est pas le mot juste. Mais quel que soit le pacte, bienveillance et confiance, je sais que tous observent l'enquêtrice autant que je les scrute. Je suis venue ici avant tout pour comprendre, reconstituer les faits. Mon père, de quand date sa violence, chercher les traces de sa folie dans la ville aux affiches. Ma mère, leur couple, ma naissance, ma petite enfance au Liban. Atavisme, points communs, je suis venue les chercher, les scruter à la loupe, ils le savent et je sais qu'ils savent. La famille, le clan, la communauté politique, le passage à l'acte, le basculement. Le terrorisme, le meurtre, quel réel, la pulsion de mort et ses usages.

J'ai besoin de comprendre, au risque du séisme. Le séisme majeur qui ébranlerait mon Je patiemment reconstruit. Parce que mon Je est reconstruit. C'est en individu hors de toute communauté que je suis revenue en ce jour de juillet. J'ai peur et ne crains rien. J'ai des suées d'intrépide, je tremble et je suis vide, mais rien n'est à remplir. Je ne cherche rien en eux et surtout pas de quoi me définir. Préciser certains points, augmenter les données, facteurs et paramètres pouvant me constituer, objectif limité, soigneusement limité. Le déterminisme social, j'ai su y échapper. Le hasard n'existe pas, autant s'organiser. Je ne crois pas au fatum caché dans mes globules, la famille est pour moi un cancer. Mais l'ablation des métastases, combien de livres déjà écrits, espérant que la chimio se propage à la lecture de foyer en foyer.

Oui, je me suis organisée. Chaque chose est à sa place, c'est pourquoi je suis prête. Qu'ils m'apportent les cartons, j'ai déjà vu Pandore et j'ai ouvert sa boîte ; par trois fois et avant l'aurore j'ai entendu chanter. Qu'ils m'apportent les cartons, les maux il y a longtemps s'en sont tous échappés, la légende rapporte que l'Espérance était plus lente à réagir, le couvercle refermé, elle est restée dedans.

Quatre oncles, trois tantes, beaucoup de boîtes. Pandore est faite d'eau et d'argile, l'Espérance d'un vent frais, de quoi peut être donc composée ma

famille. Eux + moi. Et en moi survit leur frère défunt. Qui suis-je pour eux, je le sais bien. La nièce, fille de, bonne pioche. Peut-il y avoir rencontre, de Je à Je, affects, affinités et liens ? Je suis la pièce manquante, mon corps comble l'absence, quand tout sera en ordre, de part et d'autre, en ordre, que feront-ils de mes bagages, de mes propres cartons. Les ouvrir à leur tour, c'est faire jaillir mes maux et les voir se répandre aux sillons de leur terre.

Ce n'est pas que je me méfie, moi je n'ai rien à perdre. Découpée pleine mémoire ou dans un magazine, l'image prend la parole, sort du cadre, s'anime. Peut-il y avoir rencontre, de Je à Je, affects, affinités et liens, si être nièce est un rôle, protocole et maintien, matériau nécessaire cohésion familiale. Durant trois décennies, la pièce manquante, l'attente, l'espoir, et me voici. Moi, c'est Chloé Delaume, tous acceptent ce nom si loin des Abdallah, mais comprennent-ils vraiment ce que ça signifie ? Ils affirment m'aimer, de cet amour de sang, un amour de principe, inscrit génétiquement, comme si les sentiments étaient a priori.

Je n'aime pas ce que je ressens, c'est beaucoup trop confus. Cette fable, cette belle histoire, je ne demande qu'à y croire. Mais si je n'y arrive pas, les conséquences personne ne les soupçonne ni ne pourra les maîtriser.

*

Je laisse Robert téléphoner à Joseph sur le balcon. Je regagne le salon où les discussions se distendent et les silences sont tièdes, Daniel s'ennuie déjà, envie de dormir, je le vois à son musée, première fois qu'il fait famille depuis combien de décennies, et personne ne lui pose de question, ni sur lui ni sur nous. J'aimerais que Joseph demande à Robert de nous emmener, le clan nous attend, chapitre suivant, loin de ces murs jaunes, de leurs chatons sous verre, bébés punaisés et couchers de soleil en posters. Trop de corps attentifs, savent-ils seulement ce qu'ils me veulent mis à part se repaître de ma présence. Cousines et Tante numéro 1, gènes communs, soit. Mais aucun sujet ne vient, la cause est entendue, passons au chapitre suivant. Je soupire, peut-être un peu fort. Mais je ne suis pas encore passée aux photos.

*

Dans sa chambre, Salam et sa voisine me montrent des clichés, petite enfance, scènes au Liban, chaise haute et bouillie, robe rouge sur cheval à bascule, ballon au parc, peluches au divan. Ici c'est toi, ici c'est ta maman qui était très heureuse, ici c'est ton papa qui était fier de toi. Ton papa. Fier

de toi. Nous y voilà. Ton papa fier de toi, je suis venue pour ça, entendre ça, bien sûr. Il fallait que ça arrive, ça ne pouvait qu'arriver. Évidemment, j'hésite, je ne peux qu'hésiter. Superposer les scènes, en France, un peu plus tard. Verbe haut et bouillie, robe rouge et tout bascule. Regarde Tata, ici c'est moi dans le placard, là c'est maman sous Lexomil, et à côté papa qui promet que pour Noël il nous défigurera au vitriol. Tu peux être fière, Tata, ton frère aîné chéri, tu peux être fière de lui.

Lui salir ses souvenirs, je ne suis pas venue pour ça. Mais est-ce qu'elle est consciente que je me couds la bouche, ravale la vérité, que si mon silence la préserve, quelqu'un hurle en moi pourquoi Chloé pourquoi viens-tu de m'abandonner, et ce hurlement, c'est la petite. Je regrette que Daniel m'ait poussée depuis des mois à cesser mon traitement. En trahissant la petite, je me trahis moi-même. Elle n'a que moi au monde, que moi qui à présent la renie et l'efface, c'est donc ça, la famille, le meurtre de ce qu'il y a de plus intime en soi-même, de plus fragile, de plus vrai, tuer la petite c'est donc le prix. Leur fiction collective amorce au premier jour son travail de réécriture, omission au scalpel à l'encre de leurs vœux. C'est donc ce qu'ils attendent, à ma place, droite, me taire. Laisser se transformer lentement les faits et gestes du père, laisser leurs souvenirs antérieurs à l'horreur envahir crâne et cœur, que leur mémoire soit mienne, la famille de papa sera si fière de moi.

Je ne redoute plus rien, non. En moins de trois heures mes doutes, ma panique, terminé. C'est de moi dont j'ai peur. La petite n'a que moi, moi qui sens sa colère, elle est tellement furieuse que dans mes veines mon sang coagule en grumeaux, elle le cuit, je le sais, elle se venge me punit, sans le traitement je ne peux rien et je n'ai pas à la faire taire. Ici personne ne sait de quoi elle est capable, personne.

La fenêtre est ouverte sur le troisième étage, si elle ne bouge pas maintenant, c'est uniquement pour éviter que mon corps soit juste paraplégique. Je ne suis pas idiote et je la connais bien.

*

Antoine est arrivé, ça ne va jamais finir. Je voudrais un grand bain moussant. Je comprends enfin qui il est. Sa femme Yvette et lui : voisins et meilleurs amis de ma mère durant six ans, à Beyrouth. Yvette est morte d'un cancer. Antoine vit seul. Oui, un grand bain moussant. Sa sœur, c'est Antoinette. Antoine et Antoinette. Je suis relique vivante, ma mère était une femme tellement tellement tellement. Avec un shampoing fortifiant s'il vous plaît, et un masque à l'argile. Tout est moite, même son regard.

Antoine et Antoinette avaient pour mère Anna. Elle est venue en France

quand j'étais petite fille. Anna, je m'en souviens. Pour la première fois, je me souviens. Je croyais qu'elle était une vieille tante, sœur du grand-père ou de la grand-mère du père, elle avait un accent marqué, des cheveux blancs mousseux, des hanches larges et un manteau vert. Anna, dans notre premier appartement, celui qui ne donnait pas encore sur le cimetière. Plusieurs semaines, elle m'a gardée. Une réminiscence si ancienne, je suis surprise qu'elle vienne par là, la mère d'Antoine et d'Antoinette, pas Beyrouth, pas Salam, l'évocation de cette vieille femme, la saynète est intacte, une fin d'après-midi. J'ai sorti tous mes jouets, tous, pour faire mon intéressante. Ma chambre est un bordel sans nom, mais je ne suis pas mécontente, durant l'opération j'ai retrouvé le Schtroumpf coquet, la tête de Barbie Reine Disco, le siège arrière de son camping-car, mon porte-clefs Hello Kitty et le disque des Patapluches. Je suis persuadée qu'Anna va m'aider à ranger, ce qui me permettra de commenter mes trésors.

Je collectionne les Schtroumpfs, j'en possède des dizaines, sur la moquette ils forment de petits monticules, pyramides bleues très étudiées. Anna ne pourra que s'extasier, certaines figurines sont très rares, un Gargamel touille une marmite, une Schtroumpfette en costume d'Halloween, le cadeau du Schtroumpf farceur au couvercle amovible découvre un bâton de dynamite allumé. Je ne reçois pas de camarades, je suis folle d'impatience de partager ma passion, que va-t-elle préférer, Azraël et les petits pieds qui dépassent de sa gueule, l'adorable bébé Schtroumpf, sûrement, oui mais lequel ? Hochet, berceau, tétine. Celui qui rampe, je l'ai en double. Je le cacherai sous sa serviette, elle sera si surprise au dîner ; euphorie du plaisir d'offrir. Hélas la vieille n'en a que foutre, de mes Schtroumpfs comme de mes projets, et me somme de ranger ma chambre. Immédiatement.

Je pleure des larmes de déception acides. D'avoir évidé chaque tiroir je suis en nage, le sel mord mes joues et je me sens seule, rejetée et incapable de remédier à ce chaos. Je jette mes jouets par brassées dans le placard et dans le grand coffre. J'ai une jupe très large, plusieurs mètres de tissus, je l'utilise en tablier pour que le transvasement soit rapide. Je suis tellement furieuse qu'en moins d'une demi-heure l'affaire est classée. Je rejoins Anna dans le salon, c'est l'heure de *Candy*, je refuse son gâteau, je ne dis pas : non merci, mais : je n'aime pas ton cake. J'ai pris beaucoup de plaisir à prononcer cette phrase, à lui rendre son affront. D'ailleurs je n'ai exigé *Candy* que pour la faire changer de chaîne, la sentir se crispier et devoir se soumettre. Candy est une cruche, son rire insupportable ; la seule chose que j'aime dans ce dessin animé c'est Capucin, son raton laveur. J'ai développé un amour fou pour les procyonidés depuis, je me pâme à la vue de ces petites bestioles, j'ai parfois des pulsions qui m'amènent dans les zoos, ou pire, même, sur Youtube.

Dans l'épisode du jour, Capucin disparaît, il est peut-être mort, Candy est

très inquiète, et pour la première fois j'éprouve de l'empathie envers cette éternelle victime qui mérite des baffes à chaque plan. Je suis pétrie d'angoisse. Elisa a sûrement capturé l'animal, elle l'a fait dépecer, sous peu elle va surgir agitant Capucin transformé en manchon. J'ai besoin de serrer dans mes bras tout de suite mon substitut de Capucin, mon propre animal domestique. Il s'appelle Léonard, c'est un chat angora. Léonard est docile, je l'habille en poupée, le promène en landau et dors souvent avec. Capucin introuvable dans la télévision, Léonard introuvable dans notre appartement, la petite pleure terrorisée. Anna ne bouge pas du fauteuil, les fenêtres sont fermées, il est donc quelque part, je n'ai qu'à le chercher. Je retrouve Léonard au fond du coffre à jouets, il dort enseveli, peut-être qu'étouffé il aurait pu périr. Comment Candy de son côté a pu retrouver Capucin, je ne me le rappelle pas. Ce que j'ai demandé à l'avion qui emportait Anna la semaine suivante vers le Liban, par contre, oui, je m'en souviens. J'étais tellement déçue quand j'ai appris le lendemain qu'il avait atterri au lieu de se crasher.

*

À l'arrière Daniel dort, la bouche un peu ouverte, traits légèrement tirés. Sur le portable de Robert toute la famille appelle, c'est tout le répertoire qui défile. Oui, ils sont arrivés. Oui on est en route. Si je n'avais pas imposé cette quête, où serions-nous, premier été commun, un lac ou une grande ville, une réserve naturelle, un parcours de canyons menant à Las Vegas, l'an prochain les États-Unis, je me promets le Grand Ouest. La radio diffuse un débat, économie, Parlement, lois. Robert traduit. Je réalise ce qui ne va pas, depuis que ces voix envahissent l'habitable, je me sens agressée, mes tympan sifflent, je respire mal. Je m'en doutais un peu : je ne supporte pas la langue arabe, espace sonore de mes cinq premières années. Sonorités rugueuses, inflexions éruptées, cette impression de crachats, irrésistible. Je ne suis pas très langues, surtout du Sud. L'espagnol me dégoûte par sa vulgarité, l'italien par son hystérie grasse ; l'anglais, l'allemand, le russe, seuls passent. Le français ne me rassure pas seulement, j'y trouve une élégance, une tenue dans le phrasé. Hors du clan tout l'espace sonore retrouvé me sera hostile. J'ai un début de migraine. Robert change la fréquence, musique, techno orientale, le fantôme d'Ofra Haza en featuring sur un remix de Bob Sinclar. Je pourrais être en plein désert du Nevada où poussent d'improbables palaces, juste Daniel et moi dans le lobby, où le pianiste enchaînerait les standards. Les dunes deviendraient rouges, des grains de sable giflèrent les baies vitrées.

Dans une heure et demie le soleil se couchera. Les étals de fortune se dressent aux bas-côtés. Des fruits dans la poussière, des bonbonnes en

plastique remplies d'eau et de jus. Succession de villages musulmans, ici c'est chiite, ici sunnite, Robert maîtrise parfaitement la cartographie, il faut croire que c'est dans les gènes. Nous sommes en 2012 et c'est la fin juillet. Ne pas fumer quand on les traverse, et si possible boire discrètement. Le Liban nous accueille, mais en plein Ramadan.

*

Les barrages militaires, des petites cabanes blanches, encadrement lignes rouges, cèdres verts tracés au pochoir. Maisonnettes pour soldats de plomb, le paysage comme une maquette, mais ici pas de trains ni d'électricité. À quoi jouent les enfants qui courent le long de cette route où l'asphalte peu à peu se déchire de béances. Tripoli se dessine, plus dure et laide encore. J'espère que Kobayat, au creux de ses montagnes ne sera pas seulement plus douce au thermomètre. On m'a emmenée au bout de la terre, et je n'y vois aucun merveilleux : il me semble que la misère est bien plus pénible au soleil.

*

Tripoli je crois bien qu'on ne peut qu'y mourir. La ville a des visages qui s'affichent sur chaque mur, l'identité, encore, l'appartenance communautaire, pour qui on est et avec qui, pire qu'à Beyrouth. Robert dit qu'il n'y a rien à craindre. Je pense qu'il s'en est persuadé, comme tous. Les groupes rivaux qui s'entre-tuent, on appelle ça des accrochages. Le kaki domine, grouille. L'armée de bras cassés, un sujet de plaisanterie. Est-ce qu'on leur fait passer des tests psychologiques avant de leur confier un M16, simple question.

Une enseigne Pizza Hut jouxte celle de Beretta. Dans les vitrines, des vêtements fabriqués en Chine, couleurs criardes. De la nourriture. Des grenades. De la hi-fi d'occasion. De la nourriture. Des meubles. Des fusils à pompe. De la nourriture. Des djellabas. Des sacs et des ceintures de contrefaçon. Au milieu du boulevard, un tank bloque la circulation.

*

À gauche, ce n'est pas une petite cafétéria quelconque. C'est un bar politique, le Pimky. Georges y allait souvent, Joseph, parfois, aussi. Le QG des intellectuels de gauche. Je pense à la Montagne-Sainte-Geneviève de

Debord, au Saint-Germain de Mai 1968, au Vouvray des Tiquun. Soudain, être française, je trouve ça indécent. Mais peut-être pas autant que ma furieuse envie de partir sur-le-champ pour Santa Barbara.

*

Cette route interminable qui nous amène au clan. Peu de végétation, bord de mer flanqué de grues, de citernes géantes. Pas un kilomètre préservé. Dès que surgit l'espoir d'une vue presque jolie, tout du moins naturelle, le béton revient, abrupt, son crépi marronnasse plus miteux que jamais. Les constructions sont identiques, bâtisses inachevées, squelettes géométriques. Les gens n'ont pas d'argent pour finir les travaux ; l'État n'a pas d'argent pour raser les immeubles violés par les obus. Un pays purgatoire, poussières, cendres, détrit.

Nous roulons, deux, ailleurs. Pacific Palisades, la mer et ses rouleaux, l'épuisement des surfeurs. J'aurais fait ce choix-là, Los Angeles, Brea Avenue, boutiques vintage, Californie, dans mes cheveux l'odeur du popcorn de la veille sur les manèges de Disneyland. Notre premier été, des baisers aux étoiles, des lettres et une colline, plus au nord, Hollywood. Nous roulons, trois, ici, au nord, encore au nord, par-delà Tripoli. Quelques propriétaires plus riches, villas aux mille fenêtres, arabesques ostensibles et proportions absurdes. Architecte libanais, ça doit être une insulte, ou au mieux une boutade. Au détour d'un virage, certaines aberrations brûlent mes pupilles si fort, des maisons ont la forme d'un acte de malveillance.

*

Je ne suis pas morte à Tripoli. Les balles m'ont épargnée, c'est un carambolage qui aura raison de nous. Plus nous roulons, plus je le sais. La route est défoncée, une deux voies exigüe. Souvent se crée une troisième, où la coutume permet de rouler à contresens. Pas de feux rouges, les rares panneaux n'indiquent que les villes à venir. Les deux-roues sont légion, vétustes, rafistolés, vomissant leur fumée dans l'incessante saturation de Klaxons. Ils roulent comme des tarés, alors oui, ils klaxonnent. Sur une moto hors d'âge, un enfant sur le guidon, deux hommes sur le porte-bagages, le conducteur double vivement les Mercedes, neuves ou en ruine. Daniel est obsédé depuis notre arrivée par le nombre de Mercedes. Robert explique le paradoxe : le salaire est très bas, sept cents dollars par mois, la norme c'est un crédit de quatre cents dollars mensuels qui passe dans la voiture. Le statut social du Libanais, c'est sa voiture, donc une berline, et si possible une Mercedes. La guerre mais la voiture, plus de maison mais la

voiture, ça préserve les apparences et la famille peut y dormir, en cas de nécessité.

L'heure étant aux questions, j'en pose deux ou trois bien idiotes, personne ne porte de casque, aucune régulation de la circulation, a-t-on le droit d'user à ce point du contresens, mais que fait la police. Robert rit, ça va de soi.

À quoi jouent les enfants, ils roulent et ils traversent, que peuvent-ils redouter, pour eux qu'est-ce que le danger, ils sont nés sous les bombes. Sunnites, alaouites, chiites : accrochages. La Syrie est toute proche, c'est l'été 2012 et son ciel est bruyant. Chaque famille a connu des deuils au Liban-Sud, dont les collines piégées alors par Israël font encore chaque année des victimes libanaises. L'Onu réclame les plans pour éviter la terre, mines antipersonnel, Israël reste sourd, quelques morts, chaque année, pas beaucoup quatre ou cinq, des enfants qui s'amuse, les collines sont perfides, on les avait prévenus. À n'en faire qu'à sa tête, on peut en perdre une jambe.

Ici, qu'est-ce que la peur. À quoi rime le mot risque. La vie est un sursis, l'État n'existe pas, seules famille et communauté offrent leur protection. La mort seule se conjugue à tous les temps possibles.

*

Baraquements sommaires, tentes : c'est un camp d'apatrides. Ils refusent d'être liés officiellement à un pays, rejettent toute assimilation possible à une terre, ne veulent pas de papiers, pas de nationalité, pas d'identité collective. Dans la voix de Robert une inflexion nouvelle, comme si ça l'ennuyait que ça existe pour de vrai, des corps, des consciences apatrides. Quand Daniel les rapproche des Roms, c'est comme à regret que mon oncle répond non, tu sais, eux c'est un choix. Un acte politique, un geste délibéré. Pas d'origines communes, ni de culture, ni histoire. Apatrides, c'est ce qu'ils veulent. N'être liés à nulle part et personne, pas de tribu, même pas un clan. On ne les chasse pas, ils ne fuient rien, aucune persécution. Sans patrie, sans pays, seule façon d'être libre.

Patrie, du latin *Pater*, la terre, le pays du père. Ma patrie libanaise. Mon clan, ma famille, ma communauté. Ces fictions collectives qui à peine entrevues déjà me rejettent. Aucune ambiguïté. Qui suis-je à cet instant, Tripoli traversée, saine et sauve à l'arrière, sur une deux voies de la mort, qui suis-je sinon, horriblement, banalement, une Française à l'étranger. S'il savait, Robert. Et si Daniel savait. Bonjour Tonton bonjour Tata je me sens liée à un pays, mais ce n'est pas celui-ci, ta patrie n'est pas ta patrie, mais ta patrie ne le sait pas, ni personne. Parlez-moi des dealers du dix-neuvième

ou de Balzac à Saché, peu importe pourvu que ça parle français. Venir si loin et rêver d'entrecôte béarnaise. La langue française, la culture française. Et ce trésor qui me manque déjà, ce trésor inestimable : une république laïque, où Dieu reste chez lui bien gentiment. Il est donc une fois la France. Grosse frayeur dans la berline, un élan patriotique a frappé de plein fouet la passagère arrière. Si Daniel le savait, il y a fort à parier qu'il me dirait pour rire chérie, c'est dingue comme tu es de droite. Décidément, durant ce séjour, je n'ai pas fini de me la fermer.

*

Plus loin, un autre camp. Palestinien, cette fois. Il a été détruit il y a quelques années, baraquements bombardés pour que les réfugiés soient obligés de fuir, ailleurs qu'ici, plus loin, n'importe où mais surtout le plus loin possible du Liban. Ils ont erré, nombreux, en vain. Palestiniens, pas apatrides, pourtant pour eux pas de refuge : ils sont revenus, et à présent reconstruisent leur vie dans les débris. Il n'y a pas d'eau, même pas de puits. S'il y en avait eu un, Robert pense qu'il aurait été empoisonné.

*

Nous approchons de Kobayat. Par la vitre, je prends des photos. Pour fixer le réel, ne pas m'en remettre plus tard aux illusions de ma mémoire. Avoir des preuves, aussi. Pour montrer, de retour en France, combien Google Images et les guides touristiques sont aux antipodes de ce que je vois. Pouvoir dire j'ai tout vu, tout, rien inventé.

J'ai toujours refusé de visiter ces pays où, avant de grimper les marches en marbre des temples, de siroter des cocktails dans des hôtels de luxe, l'Occidental moyen traverse en nabab des rues lépreuses, éprouvant compassion et agacement pour ces troupeaux de gueux, toutes sébiles dehors. Ce n'est pas à ce point, il n'y aura pas de mendiants, seul l'écueil culturel, ici est un tiers-monde contre lequel je ne peux rien. La pauvreté est si râpeuse, la chair des moutons écorchée s'enduit de crasse sur les crochets, les travaux mécaniques, du cambouis et des gaz, un garage fait boucherie, où sont les portes des échoppes, où sont les portes, je me demande, à croire qu'à force de côtoyer des immeubles éventrés, on vit entre trois murs. L'individu n'a de sens que dans le collectif, tout n'est qu'espace public, à quoi bon le privé et que faire de l'intime.

Parfois un rez-de-chaussée habité et ouvert. À l'intérieur un canapé sur lequel une famille regarde la télévision. Le père fume, la mère boit du thé.

Les enfants fixent l'écran. Des maisons de poupées au milieu des ordures. Une statue commémore un martyr parmi d'autres. Une cuvette de WC brisée, des fruits pourris, des cartons calcinés, des bouteilles en plastique. Au-dessus un panneau, des militaires en rang, le drapeau du Liban : le slogan en arabe incite les jeunes majeurs à rejoindre l'armée.

*

Kobayat, dix mille habitants. Une enclave maronite, douze églises et autant de quartiers. Région d'Akkar, montagne, plus haut est la forêt. À six kilomètres, la Syrie. La nuit est bleu marine, traversée du village, route à fleur de versant, longue, très longue, la route. Plus grand-chose tout autour, en contrebas une vie que je ne distingue pas.

À gauche, dernière montée, pente raide, abrupte. Retrouver le chemin seuls, même Daniel les premiers jours aura des doutes. Une enclave dans l'enclave. Robert gare la berline, et soudain surgit un autre monde. Au nord de ce pays maudit, des fleurs et des buissons sauvages, écarter les branchages, découvrir des maisons aux fenêtres éclairées. Une odeur de thym flotte ; je distingue la lavande, l'écorce d'un citronnier, le parfum des racines propres aux smilacacées. Un village dans le village, secret et invisible, gardé par les lucioles et des nuées de papillons. Une pergola en guise de place, les escaliers qui nous y mènent : reflets de pleine lune sur la pierre, une portée de chatons joue sous les arbres fruitiers.

Ils sont tous là, les Abdallah, joyeux, faisant cercle sous la pergola, la place du village invisible, vie secrète, minuscule, tout au nord du Pays Maudit. Une famille, ma famille. Oncles, tantes, cousins, cousines. Ils nous accueillent et se ressemblent. Ici est mon enfance ; le parfum des racines, c'est de la salsepareille. La barbe de Joseph n'est pas blanche, mais je reconnais le Grand Schtroumpf, bienveillant, qui veille sur le village perdu.

Les Schtroumpfs, rapporte la légende, seraient l'incarnation marxiste d'une communauté égalitaire, et Peyo un anar, la prospérité collective pour seul objectif. Ici est mon enfance. Amal, Jeanne d'Arc : deux archétypes, la négligée et la coquette. J'ouvre mon coffre à jouets, recherche les figurines. Georges dans sa cellule, le Schtroumpf prisonnier. Maurice, le Schtroumpf timide. Robert a des lunettes. Les conjoints, les enfants, de petits bonnets blancs, une flûte, six trous, une ronde ; ne surtout pas lâcher le rebord du coffre à jouets. Ne surtout pas, des figurines, une ronde, une flûte, six trous, ils dansent, Joseph, Maurice, Robert, Amal, Jeanne d'Arc, qui manque, Salam est à Beyrouth, Georges est à Lannemezan, une farandole, une flûte, six trous ; qui rampe vers moi, qui rampe ? Les Abdallah, joyeux, cercle sous la pergola, un rituel invisible, c'est possible, oui, possible, je suis la

pièce manquante à leur invocation, la lune est pleine, le trou se vide, il manque le Schtroumpf noir, le Schtroumpf fou, il est déjà trop tard pour refermer le coffre, il est là, je le vois, mon père, leur frère, notre mort, revenu. Ma peur est une couleur ; leur sang est de napalm. J'aurais dû me méfier de leurs toits en champignon.

*

Je voudrais les aimer, mais aimer ça s'apprend. Pourquoi je suis venue, eux le savent, moi j'hésite, *mon enfance est si loin*. Je suis juste certaine que nous sommes tous carnivores. Ils ne m'ont pas manqué. *On est déjà demain*, j'ai grandi, je vieillis, je pourrirai sans eux, *passe passe le temps*.

Cette famille, ma famille, une entité compacte, en trahir un serait les trahir tous. La configuration implique une endurance dont je ne peux faire preuve. Mauvais fond, mauvaise femme, mauvaise nièce, *il n'y en a plus pour très longtemps*.

*

Cette famille, ma famille, une entité compacte. Pourquoi je suis venue, qu'est-ce que je crois chercher. Je suis depuis longtemps plus âgée que ma mère, moi qui n'ai pas d'enfant est-ce d'un miroir dont j'ai besoin, âme difforme, pour m'ancrer dans le réel ? Je m'offre en pièce manquante, qu'ils remplissent mes béances, c'est leur rôle, psyché pour psyché, prenons place, la réunion commence, citons les addictions, sortez les Tupperware.

Les fauteuils en plastique, la table, la pergola. Ce qui est commun à tous, ici, c'est le tabac. Oncles, tantes, cousins, cousines. Deux, trois paquets par jour. À part ça, je ne vois pas. Non vraiment. Je ne vois rien.

De Jeanne d'Arc, les sourcils, l'intérêt pour la mode, la taille de nos dressings, et une certaine propension à être à découvert. Je crois bien que c'est tout. Elle ne parle pas français, alors en savoir plus est un peu compliqué. Son mari est à la retraite. Elle a deux fils, ils sont mariés. Elle n'a de sa vie jamais travaillé. Elle joue aux cartes après le dîner, tous les soirs. Des parties de belote dans sa salle à manger. Sa maison est en haut de la colline du clan, elle a beaucoup d'amis, un air revêche, lèvres et ongles toujours rouges. Je l'observe en notant. Je suis sûre que c'est tout.

J'espérais une rencontre, de personne à personne. Statistiquement le coup de foudre relevait de l'envisageable, ils sont tellement nombreux. Des photos de moi chez Amal, de deux à neuf mois, des traces dans les albums,

sur le buffet. Au milieu de celles de ses enfants. Elle a souvent gardé la toute petite, celle d'avant la petite, celle des années sans doute heureuses, *tu étais si gentille, si éveillée, très éveillée*. Elle ne vit que pour ses enfants, du coup elle ne vit pas. Son fils est en Allemagne, bientôt marié et ingénieur. Sa fille étudie à Beyrouth, elle vend en parallèle des chaussures à mi-temps. Le dimanche, toute la journée, Amal cuisine des plats qu'elle confie au voisin. Il les livre à sa fille, ça lui fait la semaine. Au retour il rapporte le linge sale. Amal aime le dimanche, parce qu'elle pense à sa fille en lui lavant son linge et en épluchant les pommes de terre. Amal ne travaille pas, ce qu'elle aime c'est être à l'aise et penser tranquillement à ses enfants. Être à l'aise induit de ne pas porter de soutien-gorge sous son tee-shirt, de ne pas se brosser les cheveux et de fumer des cigarettes en regardant la télévision.

Mari violent, elle l'a quitté il y a dix ans. Il ne faut pas trop en parler, divorcer n'est pas fréquent. Par Amal, j'apprends les mœurs locales. Pas de concubinage. Le mariage ne se pratique qu'entre communautés : il n'y a pas d'acte d'état civil, union officielle à l'église ou bien à la mosquée. La mairie, comme l'État, quelque part, ça n'existe pas, ici. Quant à l'homosexualité, le cas est prévu dans le Code pénal, article 534, agir « contre les lois de la nature », c'est direct en prison.

Amal est mon contraire. Une mollesse maternelle. Pourtant, je fais des efforts, je me concentre, je me laisse faire, je me persuade que sa peau, son odeur, sa voix, me reviennent. Des bouffées d'amour tiède, du lait, des jeux, du miel. Ça dure trois jours, le temps de réaliser que je délire complètement.

La seule qui me plaise vraiment, la seule avec laquelle naît une complicité réelle, c'est Souad, la femme du grand Schtroumpf. On descend à Tripoli acheter la viande chez le meilleur boucher, celui qui se trouve dans le quartier éventré, à la limite des zones chiite et alaouite. On fait du shopping, puisqu'il y a même un mall à Tripoli. On fume dans la voiture. On rit comme des folles pendant que le grand Schtroumpf raconte la guerre civile à Super Souris, en buvant des citronnades sous la pergola.

*

32 degrés la nuit. Maison de Salam, elle nous la prête, elle ne monte à Kobayat que pour les vacances. Nous sommes de l'autre côté du village. Ici, village chrétien. Mais à moins d'un kilomètre, village sunnite. La première nuit, en entendant les braillements répétés, je dis à Daniel mais non, un muezzin, n'importe quoi, c'est juste un mec bourré qui rentre chez lui en criant. Évidemment, c'est le muezzin, que nous ne croiserons jamais.

À minuit, nous avait-on dit, quoi qu'il arrive, jusqu'au lendemain sept heures, l'électricité est coupée. Entre quarante minutes et trois heures de courant par jour. Le ballon d'eau chaude reste froid, l'ordinateur n'a plus de batterie, le wifi ne fonctionne pas. Je n'ai pas de somnifères, Daniel s'endort, comme toujours, tôt. Pour la première fois je l'envie. Lire ou écrire sur ce cahier à la lueur de bougies chauffe-plats engendre des migraines effroyables. Je crève d'ennui. Imaginer un autre été, je préfère désormais éviter. J'attends. Peut-être que je comprends, je ne sais pas encore quoi, mais je sens que ça se précise.

Matin, midi et soir, nous siégeons sous la pergola. Brèves excursions dans le secteur. Joseph nous accompagne partout, j'ai cru que je ne supporterais pas, jamais seuls, jamais seule, mais en fait heureusement. Les papiers pour louer la voiture, quand l'employé a vérifié le permis de Daniel, on a frôlé l'incident. Schneidermann, c'est un vrai problème. Un problème dans l'espace public, un tabou dans l'espace privé. Pour le village comme ma famille, Daniel mon *mari*, est allemand.

Que serait une famille sans la répétition, ses si charmants échos, le sel et parfois l'eau, je découvre la boîte, je suis venue pour ça, apprendre, n'est-ce pas, apprendre. Provoquer l'expérience, provoquer, ne pas subir. Je m'enfonce dans la glaise, mon cœur se fait d'argile.

En France, officiellement, jamais mon père n'a été libanais. Libanais, c'est arabe, arabe c'est un problème. Mon père était *du Sud*, un *Méditerranéen*. Mes propres grands-parents lâchaient du bout des lèvres *notre gendre est phénicien*. Amal : ton mari est allemand, c'est bien.

L'Allemand s'en contrefout. Mon père, je ne sais pas trop. Joseph m'a raconté les réactions du clan lorsqu'il leur a appris sa naturalisation. Le changement de patronyme, l'abandon d'Abdallah au profit de Dalain. Leur mère s'est effondrée : je viens de perdre mon fils.

Selim était gentil, tellement gentil, ils disent. Amoureux de sa femme, et si fier de sa fille. Je la vois, leur histoire, peut-être qu'elle est vraie. Ou pas. Mais je la vois venir. *Tu sais, ça ne sert pas à grand-chose de ressasser ces histoires. Jamais il n'aurait levé la main sur. Ton père, tu sais, ce n'était pas le genre à.* Selim Abdallah est un Saint, et il a péri en martyr. Par amour, pour sa femme, autel intégration, honneur, préservation parfaite image sociale. Sylvain Dalain l'a tuée, la coupable, c'est Soizic, pas vraiment responsable, elle-même conditionnée, racisme petit-bourgeois, la pression des parents. Prends ta place dans le village, la place qui de droit revient à la revenante, qu'on t'a gardée depuis toujours en prévision du grand bonheur de ton retour, prends ta place et tais-toi. Une histoire de familles.

À ma droite est le père. Parfaitement sain d'esprit avant de quitter le

pays, puis de renier son nom, donc son identité. À ma gauche est la mère. Fille aînée d'un joueur alcoolique et d'une perverse narcissique. Généalogies conjugales, naissance de la schizophrénie. À chacun son histoire, ça permet de tenir. Joseph : quand notre mère a appris ce que son fils avait fait, elle a pleuré, crié, pleuré. Elle n'a plus parlé à personne, et pendant une année n'a pas changé de sous-vêtements. À chacun son histoire, à mon tour, anecdote : le jour de l'enterrement de ma mère, sa génitrice a accueilli les proches en s'excusant. Avec tout ça, vous comprenez, j'ai pas eu le temps de me faire les ongles.

Mais ne rien dire. Jouer le jeu. En trahir un serait les trahir tous. Je l'ai compris dès le début, quand j'ai écrit à Georges. Aller vers lui relevait d'une forme d'engagement. Amorcer une correspondance c'était créer chez lui l'attente. Comme s'il n'attendait pas assez. Les nouvelles de ses proches interdits sur ce territoire, les visites surveillées du comité de soutien, la décision du tribunal, la liberté elle-même. Ma lettre à peine postée, j'ai culpabilisé. Sa joie serait brève, je le savais. Les démarches ont échoué, droit de visite refusé. J'aurais pu insister, me battre. Retourner chez Vergès, écrire au ministère de la Justice, remettre en ligne mon site Internet en sommeil, raconter, dénoncer, hurler sur les réseaux sociaux. Contacter les journaux, y parler des prisons, de l'administration, des conditions de détention. M'investir, moi la nièce, fille du frère aîné de Georges Ibrahim Abdallah.

Peut-être que si j'étais allée à Lannemezan, si je l'avais vu, avais pu lui parler, j'aurais trouvé la force, ou plutôt le sens, de poursuivre. Voir Georges à Lannemezan, le corps de Georges, un corps incarcéré et pourtant bien vivant, un visage familial, si familial, avouer, maintenant que les aiguilles ont tourné, qu'il est trop tard, avouer. Projeter sur son visage, ressemblance trop tentante, mon mauvais fond, qui y habite. Est-ce donc elle qui commande, la petite ? Celle que le père a maltraitée, celle que le clan accueille et nie d'un même mouvement, c'est donc elle qui a exigé de voir Georges pour lire dans ses rides un chapitre qui jamais ne pourra advenir ?

Quelques heures de TGV, grilles, sécurité, porte, couloir, sécurité, porte. Parloir. Me voici face à Georges, je ne sais pas quoi lui dire, mais ça importe peu. Elle est en moi, prend toute la place. Si elle me laisse ma voix c'est pour mieux être mes yeux. La peau tannée, les traits usés de Georges. Chaque pore est une syllabe, il est dans une prison une dernière fois, le père, pire que la mort, c'est là, isolé, qu'il croupit. Porte, sécurité, couloir, porte, sécurité, grilles. Quelques heures de TGV, ce que j'ai dit à Georges, ce qu'il m'a répondu, qu'il y ait eu ou non affect, émotions et échange, je n'en aurai aucun souvenir. Peu importe. La petite voulait lire, provoquer le roman en pensant m'y écrire. Est-ce là la vérité ?

Nietzsche : « Nous ne croyons pas que la vérité reste encore vérité quand on lui enlève ses voiles. » Je voudrais un linceul, ses os sont trop saillants et je ne suis pas certaine que ça me fasse du bien d'autant la découvrir.

Pourquoi je suis venue, je crois que je comprends, ma chair se stérilise. Ecce barjot, prenez, mangez-en tous, ceci est mon sort, alors j'en fais des livres. Que serais-je sans cette famille, complète, décomposée, métastases et psychoses, combien de générations. J'ai demandé la boîte, je suis venue pour ça, éventrer les cercueils, c'est ma spécialité. Pour espoir modifier ma perception du monde. Mais par où commencer si ce n'est par mes pupilles. Provoquer quelque chose pour m'écrire autrement. Quelque chose comme. La distance, oui, sûrement. Fille aînée à ma guise, mes propres conventions, personnage de fiction, je suis Chloé Delaume, ça ne calme pas la petite, ce n'est pas suffisant.

C'est 2012, juillet s'achève, il nous reste deux semaines, mais j'ai déjà compris. Le hasard n'existe pas plus que la vérité. Fiction contre fiction, chimère contre chimère, ça ne peut plus être ma guerre. Dans le réel, écrire. Plus loin. Donc inventer.

À dos de carte postale

Peut-être qu'il ne faudrait jamais s'en faire des montagnes. Un hamac se balance au vent brûlant du mont Liban. Presque trente ans depuis la mort des parents, trente ans depuis *ce qui s'est passé*, trente ans de silence, trente ans de douleur, trente ans de je veux pas voir et pas savoir, trente ans d'invention de personnages foldingues, la reine et la petite, la pute et la pétasse, la suicidaire et l'adulée, trente ans de saga Delaume-Abdallah, et la rencontre de Monsieur et Madame, et ce projet de oufs, viens avec moi à Kobayat. Et pour point d'arrivée, ces molles journées de vacances. Balancé par le hamac, bercé par les bombardements sourds de la frontière syrienne, Monsieur savoure gorgée après gorgée un pavé sur Marilyn Monroe. Madame sirote un Pepsi Light en comptant les déflagrations. Quel est le programme des retrouvailles d'aujourd'hui, ma chérie ? La tante Amal ? La tante Jeanne d'Arc ? Les cousins Chahid et Dalida ?

Le bon sens commanderait d'observer sans relâche, de bosser jour et nuit, de noircir des carnets de notes. Observe donc, puisque tu t'y trouves enfin, à Kobayat, et que tu l'as voulu. Observe, mais quoi ? La femme que tu aimes, qui émerge à répétition de siestes libanaises, minaudes ou grommelle c'est selon, ouvre l'œil dans un sourire qui n'est qu'à elle, tombe sur ses jambes, et trouve instinctivement ses marques, et se déploie dans la famille comme une siamoise, cherchant les prises, découvrant le terrain, s'adaptant, épousant, légère, souvent furieuse mais jamais désarçonnée. Observe sa libanitude réveillée, les peurs d'avant départ dissipées dès l'arrivée à Beyrouth dans les fleurs de l'accueil, peut-être qu'on ne devrait jamais s'en faire des montagnes.

Observe le clan se refermer sur elle, cette pieuvre si aimante de dîner en dîner, de souvenir en souvenir, et ses albums photos, et ces visites obligatoires au cent cinquantième cousin, et pourquoi tu n'en reprends pas, tu n'aimes pas ou bien tu n'as pas faim, non je ne te force pas, je remarque seulement que tu n'en as pas repris, et je m'inquiète, normal, après tout, tu es peut-être malade, cette tyrannie amoureuse du clan que Monsieur reconnaît si bien, cette hantise de l'évasion, du centrifuge, ces miradors de la tendresse dressés aux frontières familiales, tous les mêmes sur les deux rives de la Méditerranée, ces sacrés patriarches.

« Bienvenue au clan », a lancé rigolard Joseph le premier soir. Joseph est

professeur d'université en sociologie, depuis peu à la retraite. Les patriarches sont toujours d'un abord débonnaire, c'est le secret de leur longévité, bonhommes et ironiques avec les pièces rapportées, et sachant quand lâcher, quand donner du mou, pour reprendre aussitôt les rênes, à Noël par exemple pas question qu'un membre manque à l'appel, même sur son lit de mort on ira le chercher.

– Je ne renoncerais jamais.

– Tu es un moine, Joseph. Un moine évangéliste du Moyen Âge. Pour un laïc, c'est quand même contradictoire.

– Il n'y avait pas que du mauvais, au Moyen Âge.

Tant qu'il restera à Joseph un souffle de vie, il retentera de raccommoder les fils cassés. Sens. Hume. Absorbe.

Je les connais les patriarches. Et les belles-familles aussi. Cousins, oncles, neveux, nièces. J'ai pratiqué plusieurs beaux-pères. En chacun d'eux, j'ai recherché ce que mon père m'avait refusé, présence et autorité, bienveillance et fermeté. Rapports tendus ou apaisés, hystériques ou paisibles, à un moment toujours la greffe a échoué. Greffe impossible. Famille cherchée hystériquement et refusée à l'arrivée, je le connais le cycle. Je veux et je veux pas. Donnez-la-moi votre affection, que je puisse la refuser. J'ai si souvent joué à ce jeu.

– Daniel fait partie de la famille, parce que vous êtes d'accord. Si vous n'êtes plus d'accord, nous ne lui parlons plus.

– Tu vois ici, le long de ce mur, et jusque là-bas, au fond du jardin, c'est l'héritage de mon père. Chloé a droit à la moitié d'une des neuf parts. Elle a le droit de se construire un chalet ici, si elle veut un jour revenir au Liban. Je ne vais pas lui dire tout de suite, pour ne pas la perturber. Dis-lui, toi.

– Je lui dirai, Joseph, quand elle pourra l'entendre. Quand elle saura exactement où ranger cette nouvelle donnée : elle a une famille. Quand elle aura reformaté l'ordinateur.

Car il va bien falloir ranger tout ça. Quand on s'est construite sur la haine de la famille, de toutes les familles, puisque papa a tué maman, et que le papa de remplacement sortait en mocassins à glands à Thoiry au milieu des lions, puisque papa est forcément un assassin ou un bouffon, il faut trouver une case pour ranger cette nouvelle donnée : j'ai une famille. J'ai une famille qui m'attend, et dont le patriarche, prof de fac, pourrait parler des heures de Ibn Khaldoun, érudit du XIV^e siècle et précurseur de la sociologie, sujet tout de même flatteur pour le standing d'une écrivain pour intellos. Je suis issue d'une tribu de maronites marxistes et militants de ce pays impossible. J'ai un terrain au Nord-Liban, sur lequel je pourrai un jour faire construire une cabane, puisque je suis de ce sang-là. J'ai un bout de terre,

sur la terre d'Akkar.

Ces patriarches si débonnaires, que savent-ils exactement ? Quand Joseph, avec conviction, explique que le temps cicatrise tout, prône l'apaisement du silence, y croit-il ? Y croit-il vraiment ? Que voit vraiment le crocodile, derrière ses paupières mi-closes ? Savoir passer l'éponge, ne pas entendre et pratiquer l'oubli de toutes les blessures. Surdité et aveuglement sélectifs sont les premières qualités requises d'un patriarche acceptable. Moue entendue opposée aux questions embarrassantes, ambiguïté souriante, réponse laissée en suspens, diversion opportune d'un souffle de vent sous la pergola, ou d'une bagarre des jeunes chatons. Qui sommes-nous, avec nos appareils photo, nos carnets de notes, qui sommes-nous, neveux prodiges tombés d'un autre siècle, qui sommes-nous pour demander des comptes, pour exiger l'histoire, et la vraie, et en trois semaines chrono comme pour une livraison de pizza, pour sculpter la vérité au scalpel, au nom de quelle sagesse demandons-nous des comptes, on est beaux, tiens, avec nos vies disloquées, notre panoplie de bobos, métro vélo coco, les divorces qu'on se traîne comme des casseroles, deux chacun, pas de jaloux, notre contrat au Seuil, notre expérience si amusante d'une autofiction à deux, qui sommes-nous pour porter un jugement sur les règles collectives qui régissent un clan familial de Kobayat, Nord-Liban, dans la région du Akkar ?

Oui la famille pèse sur les individus. Oui il est écrasé, l'individu, avec tout ce qu'il pourrait avoir de non-conforme, de rêves saugrenus, d'aspirations inavouables, de perversions. Oui le destin d'Amal, la tante divorcée, recueillie par Joseph dans une pièce de vingt mètres carrés de la grande demeure familiale, oui le destin d'Amal n'est pas enviable, on est d'accord. Mais serait-elle plus heureuse isolée dans un HLM du Val-d'Oise, loin des siens, en bout de ligne du RER, menacée chaque jour devant les boîtes aux lettres par les petits dealers ricanant ? Que proposons-nous de mieux, éminents spécialistes que nous sommes de la dislocation, pour adoucir la vie des éclopés, des solitaires ?

Qu'on ne se méprenne pas : je suis profondément admiratif du job de patriarche, qui ne s'enseigne nulle part, et se trouve en voie de disparition dans l'univers occidental, comme tous les métiers d'artisanat. De patriarche moderne, j'entends, contraint de composer avec l'explosion des divorces, la libération des femmes, les mutations du conjoint en Asie du Sud-Est pour la mondialisation, tout ce qui conspire à disloquer les appartenances familiales, à les réduire en gravats, à faire triompher comme chiendent l'individuel, le sale individuel jouisseur sans limites, avec ses égoïsmes écervelés.

Fièrement campée au milieu du village, au milieu de ses cèdres, de ses figuiers et de ses vignes, accueillant sous sa pergola les amis et la parentèle,

je vous présente un clan dissident, le clan Abdallah. Une couvée de Peppone au milieu des don Camillo. Un repère d'esprits forts, qui boudent ostensiblement la messe et les visites solennelles du patriarche sous les arcs de triomphe, et lisent *Le Monde diplo* sur Internet. Sans oublier le Réseau Voltaire, ou Dedefensa, sites centraux de l'anti-impérialisme complotiste, qui voient toujours la main du Grand Satan derrière chaque événement du monde, comme à l'époque de Kissinger, comme si Henry Kissinger, secrétaire d'État de Nixon, dirigeait encore les affaires, comme si le Grand Satan, aujourd'hui, n'était pas désespérément à la remorque de la Chine, et désespérément arc-bouté contre le flottement du Yuan.

Je vous présente les Abdallah, communistes de père en fils. Oui, communistes, vous avez bien entendu, laïcité et service public, idéal chevillé au corps, communistes à l'occidentale, communistes comme on n'en fait plus. Ne cherchez pas d'exotisme, ils sont communistes comme chez nous, ah s'ils avaient pu voter Mélenchon. Joseph m'a davantage parlé de la privatisation de l'électricité, du service public livré aux chiens morceau par morceau, davantage que de tout autre sujet. Une panne d'électricité ? Pas étonnant, il n'y a pas d'État. L'irrégularité des bus pour Tripoli ? Pas étonnant, tous ces voleurs se partagent le marché des carburants, il y a une société mixte interconfessionnelle, tu ne crois tout de même pas qu'ils vont privilégier les transports en commun ?

Sans parler de l'environnement. Le Akkar, terre massacrée, livrée aux chiens. Sur la route qui monte aux crêtes et à « la ferme » exploitée par Maurice, en fait une porcherie, sur cette route monte et descend, toute la journée, une file ininterrompue de camions benne, chargés de pierres, de petits morceaux de la montagne, mise en pièces à grands coups de pelleteuse, et tout ça pour construire ces maisons qui ne seront jamais finies, verrues du bord des routes. Joseph ne décolère pas : « Ils ne cessent de massacrer la montagne. On détruit même, là-haut, des vestiges romains, et tout le monde s'en moque. »

Quand la municipalité de Kobayat a décidé de faire abattre deux cent soixante arbres pour laisser passer les camions, Antoine Daher a tendu une banderole devant sa maison « Merci à la municipalité d'avoir coupé les arbres ». Antoine Daher est gynécologue. Accessoirement, il est le chef de file des écolos de Kobayat. Outre ses démêlés avec les autorités locales, il a aussi ferraillé contre les technocrates du ministère de l'Agriculture, à propos d'un projet de réserve dans la montagne, pour protéger du saccage un bois de sapins de Cilicie. Ayant tenté en vain de faire financer le projet par l'État, Antoine a finalement trouvé des financements privés, par des associations étrangères. Fureur des ronds-de-cuir du ministère de Beyrouth, qui ont enfin trouvé une raison d'exister. Procès. Cinq ans de procès, que les écolos ont finalement remporté grâce au soutien de la presse, mais au prix d'un bon millier de dollars en frais d'avocats.

Antoine et Joseph racontent ce combat-là sous la pergola, en riant comme des bossus. Quand Joseph rit, c'est Montand, dans *César et Rosalie*. Il rit à grandes gorgées, à grands gestes, d'un rire à entraîner toute la tablée. Quand Joseph rit, c'est le monde entier qui rit. Quand Joseph rit, malgré tout, on ne peut s'empêcher d'attendre qu'il sorte son couteau, comme César. *César, pose ce couteau*. Ils ne s'en sont pas tenus là, les compères. Ils ont aussi tenté, aux municipales de 2003, de présenter une liste indépendante, écolo-marxiste, et non confessionnelle.

– On a fait un programme. On était les premiers à écrire un programme électoral, dans toute l'histoire de Kobayat. On l'a distribué à tout le monde. On a fait toutes les maisons à pied. (Rires).

– Et alors ?

– Alors tout le monde nous a encouragés. Tout le monde nous a dit, il est très bien, votre programme. Les gens ont été très reconnaissants qu'on vienne chez eux. Résultat, le mieux élu des candidats de notre liste a fait huit cents voix, la moitié de ce qu'il fallait pour être élu. Les gens ne sont pas prêts à sortir du système confessionnel, où l'élu est avant tout celui qui distribue les prébendes. Si tu n'as rien à distribuer, pourquoi voterait-on pour toi ?

Depuis 1987, les Abdallah vivent dans le culte de Georges. Georges est partout, sur le mur des salons, sur les fonds d'écran des ordinateurs, dans les conversations, libérez Georges Abdallah. Georges a téléphoné. Georges voudrait te parler. Georges rappellera à quinze heures précises. Il peut appeler, mais on ne peut pas le joindre.

Joseph et Georges. De Lannemezan à Kobayat, le fil jamais ne se brise. Destins mêlés, depuis que tous deux ont épousé la Révolution. Pour comprendre les biographies des deux frères, il faut remonter à la guerre civile. La guerre civile éclate en 1975. À l'époque, Kobayat penche plutôt à gauche. Le « progressisme » monte dans tout le Liban. En 1972, à Kobayat, on ne compte qu'une trentaine de Kataëb (militants phalangistes).

Joseph et Georges sont instituteurs. Georges est membre du Parti social nationaliste syrien, où il a été entraîné par un collègue. « Ce collègue était très charismatique, dit Joseph. Moi, je me sens plutôt libanais ou arabe. Pas vraiment syrien. Ce parti, il faisait le salut militaire, ce n'était pas vraiment pour moi. »

L'armée syrienne pénètre au Liban en 1976 pour protéger les chrétiens. Oui, les chrétiens. Bienvenue dans l'Orient compliqué. D'un côté, la Syrie soutient les Palestiniens, mais de l'autre, sur demande américaine, c'est pour les phalangistes, leurs pires ennemis, ceux qui se rendront coupables du massacre de Sabra et Chatila, qu'ils interviennent. Les Américains leur ont fait miroiter qu'ils pourraient récupérer le Golan par des pourparlers de

paix avec Israël.

Joseph : « Les Syriens sont arrivés chez moi, pour me prendre. J'ai vu arriver la camionnette, j'ai éteint l'électricité. Quand il a ouvert ma porte, j'ai mis ma mitraillette sous le menton du soldat syrien. » Il me dit « Un Arabe ne tue pas un Arabe. » J'ai répondu : « Vous êtes là pour porter secours aux Israéliens. » Ils sont partis. Et nous, on s'est enfuis, avec deux ou trois camarades.

Après une formation rudimentaire dans les camps palestiniens, c'est le début de leur carrière de combattants. « Georges et moi, on s'est mariés à la Révolution. À cette époque, je vis de la Révolution. J'ai arrêté ma carrière d'instituteur. »

Naïvement, je demande de quoi vivent alors ces deux époux de la Révolution. Joseph sourit : « La question de l'argent au Liban ne s'est jamais posée. Il y en a beaucoup. Il y a de riches Libanais. Et de riches Palestiniens. »

Milicien au Sud-Liban, Georges est blessé en 1978, dans un accrochage avec l'armée israélienne. C'est d'ailleurs vers cette période que prendra fin leur carrière active, avec des débuts d'accrochages dans leur propre camp, entre Palestiniens et communistes. « Cette subdivision a produit une guerre sale », dit doctement Joseph aujourd'hui.

Même les accointances d'Al-Qaida avec les Américains ne mobilisent pas la même rage. Ah oui, car Al-Qaida et les Américains, vu de Kobayat, c'est cul et chemise, vous ne saviez pas ?

— Regarde en Libye, dit Joseph. Ils n'ont pas travaillé ensemble ? Les Américains n'ont-ils pas soigneusement évité de bombarder les troupes au sol d'Al-Qaida ?

— Les capitalistes ont des liens avec les musulmans, dit Robert Abdallah. Ils n'ont pas besoin des maronites pour dominer les Arabes.

— Tu veux d'autres preuves ? D'ailleurs même au Liban, prends le Hezbollah. Eh bien, ce sont des néolibéraux. Ils sont au gouvernement, en ce moment. Et ils ont voté toutes les privatisations. Quelles preuves supplémentaires veux-tu ?

Joseph parle avec de grands mouvements de main, une splendide moustache blanche, une voix où passe l'amertume de toutes les tragédies de la fin du siècle, mais où s'allume parfois un grand rire tellement méridional. C'est donc ça, le « clan Abdallah », vu de près ? Ce clan qui a terrorisé de loin toute la classe politique française, à l'époque de la première cohabitation, Chirac, Pasqua, Pandraud. Des fans de Mélenchon ou de Lutte ouvrière, qui tiennent du Mastroianni de *Mariage à l'italienne* davantage que d'Abou Nidal ou de Carlos ? C'est donc ça, un patriarche Abdallah, un

chef de clan ? Mais oui. Sur l'autre rive, je verrais bien, casquette Ricard, Joseph et Souad aller traîner chaque année à la Fête de l'Huma, au stand de la fédé de l'Akkar, sirotant un Arak.

– Il faut les comprendre, dit Madame. Ils ont désespérément besoin d'un coupable. Et encore, ils sont civilisés, ils ne s'en prennent pas à la confession voisine. Ils s'en prennent aux Américains, qui sont loin.

Pour cadre naturel du clan, donc, le Liban. Ils s'entre-tuent périodiquement, les Libanais, mais au total des gens fort courtois. Ne riez pas : des sortes de Suisses. Peut-être cela tient-il à la taille du pays, où tout le monde connaît tout le monde. Peut-être cela tient-il à un mystérieux équilibre de la terreur. « On a des alliances, on est protégés par un rapport de forces, dit Joseph mystérieusement. Ils savent que s'ils nous attaquent, ils seront attaqués. Si on ne les avait pas, les milices nous élimineraient, même physiquement. »

La courtoisie est partout palpable. Jamais d'hystérie au volant, même s'ils conduisent comme des fous. Aucun panneau directionnel sur les routes, ça va de soi. Mais si vous êtes perdu, demandez votre chemin au premier conducteur, ou au premier passant. Il vous l'expliquera en détail. Au besoin, il se déroutera pour vous mettre sur le bon chemin. Pas de chien qui vous hurle aux mollets quand vous arrivez en vue d'une maison isolée. Vous pouvez laisser votre voiture vitres ouvertes quand vous faites vos courses. Joseph, à raison, aime à souligner ce miracle d'autorégulation, dans ce pays sans État. Lui-même emploie une importante partie de son temps de retraité à respecter de complexes prescriptions sociales. Visites familiales de félicitations ou de condoléances, rapports de puissance à puissance avec les autres familles de la ville, parmi lesquelles les Abdallah doivent tenir leur rang.

Le Liban comme une famille, avec ses cousins sunnites et chiites qui se chamaillent le champ de la solidarité arabe, à qui sera le plus pro-Palestinien de la bande, et l'oncle maronite, solidement posé sur le magot, qui lorgne vers Genève et Washington, pâtisseries de pacotille et banques aux coffres profonds, enseignes de restaurants à l'occidentale dans les stations balnéaires de Ehden ou des Cèdres, le Montagnard, le Pichet, le père Loup. Le Liban comme une malédiction, comme une famille, condamnée à se supporter, pour continuer de vivre ensemble. Ces deux familles que nous découvrons ensemble, la petite et l'élargie, toutes deux sur la ligne de fracture.

Observe. Observe le petit Liban dans l'Arabie furieuse, écoute les canonnades en fond sonore en provenance de la frontière syrienne, et les sirènes d'ambulance qui emportent vers l'hôpital de Kobayat des blessés dont tu ne sauras rien, carambolages ou accrochages, blessés de la circulation ou estropiés de la tragédie toute proche, puisque, ironie, tu es à

portée d'obus de la frontière syrienne, pauvre petit Tintin vieilli avec ton drôle de sujet familialo-géopolitique de l'été 2012. Observe le Liban, ce pays inconnu avec son non-État, sa police d'opérette, son armée de Dupont Dupond, de Abdou Abda, au pays des bazookas. La police est Abdou, l'armée est Abda, et je dirais même plus, elles s'équilibrent et se surveillent, comme toutes les autres institutions. Sunnite, chiite ou maronite, tout ici est confessionnel. Les députés et les villages bien entendu, chacun chez soi, pas de villageois sunnite chez les maronites, et je dirais même plus, pas d'Abda chez les Abdou, même si ce n'est inscrit nulle part. Mais aussi l'eau, l'électricité, le commerce du pétrole, tous cogérés par de savants consortiums regroupant Abdou et Abda. Et pourquoi pas le vent et le chant des oiseaux, merles sunnites, rossignols alaouites, seuls les chasseurs mêlent leurs fusils, la grande armée des chasseurs, la seule qui ne soit pas pour rire, puisque le Libanais chasse dans les montagnes de l'Akkar, aussi vrai qu'il est libanais – sans toutefois se mélanger, chacun son territoire.

La chasse, seule faiblesse de Joseph. « Tout ce qui porte des plumes, ici au Liban, est menacé. Il y a des règles, mais on ne les respecte pas. »

Et Chloé, le soir : « Évidemment qu'ils chassent, puisque c'est avec son permis de chasse qu'il a acheté le fusil à pompe qui a tué ma mère. Je te jure, il y a encore cinq ans, en entendant ça, j'aurais pété les plombs. »

Le Liban, cette crête où s'affrontent l'individuel et le collectif. L'individuel égoïste et jouisseur d'Occident, le collectif immémorial d'Orient. Au Liban, si tu n'es pas d'un clan, d'une tribu, d'un village, si tu n'es pas Abdou ou Abda, tu n'es rien, zéro existence sociale. Imagine la Corse, à l'échelle d'un pays. D'un pays pour rire, créé d'un trait de plume de diplomate pour le plaisir d'amputer la Syrie, mais pays tout de même, avec Parlement, presse, ministres, toute cette pompe nationale qui ignore qu'elle est simplement hilarante quand elle étale son insignifiance à la deuxième page des journaux. Inaugurant une école militaire, le président Sleimane a déclaré que. Quel intérêt ? je demande à Joseph qui en tombe d'accord en riant. Tous des voleurs. De grands voleurs. Sous la pergola mélenchonienne néomarxiste, la cause est entendue depuis longtemps.

Observe cet affrontement précis que tu es venu approcher de près. Tu te tiens juste sur la crête, poste privilégié. Observe cette ligne de fracture précise entre l'Orient et l'Occident, entre Europe et Asie, qui s'appelle le Liban, ce Beyrouth comme un Istanbul avorté, une méchante réplique éventrée, qui se relève à peine, poussières et gravats, trottoirs défoncés, Klaxons furieux des taxis en chasse au touriste, des blessures monstrueuses qui faisaient la Une des journaux quand tu n'étais encore qu'adolescent, quand Liban était synonyme de chaos, de fournaise et d'enfer. C'est Beyrouth, disait-on pour désigner tout saccage, tout champ de bataille. Et

maintenant, grâce aux milliards de Rafic Hariri, le grand ami de Jacques Chirac, ce qu'on appelle « la reconstruction de Beyrouth ». Et maintenant, ce désastre qui n'est plus qu'urbanistique, ce futur Monte-Carlo sans un coin d'ombre où se balancent yachts et barcasses à l'amarrage, ces taxis joviaux et philosophes qui foncent dans les nids-de-poule en écoutant Michel Delpech sur Nostalgie, cette ville éventrée par les radiales. Et maintenant, ce centre commercial où cohabitent toutes les enseignes de grand luxe, magasins déserts, clim glaciale, ce centre baptisé comme par dérision Les Souks de Beyrouth, mais d'où vient donc l'argent ? Du Qatar, comme d'habitude ? Et maintenant, la maison Hermès a ouvert ses vitrines dans un immeuble criblé de balles, en prenant bien soin de laisser les impacts en évidence sur la façade, c'est d'un chic, et d'un drôle. Et maintenant, un hamac, et ce balancement insolent qui te prend la tête et te la tourne doucement, petit reporter, guerre ou paix, tragédie ou comédie, Orient ou Occident, gentillesse ou sauvagerie, où suis-je, qui suis-je ? Et Joseph qui te raconte les accrochages, l'agenda des accrochages, ses souvenirs d'accrochages quand on bombardait le matin et à la tombée du jour, entre deux siestes et quelques bouts d'études, parce qu'il ne faut tout de même pas totalement insulter l'avenir, et c'est simplement à mourir de rire, ce sketch des accrochages sous la pergola, ce serait à mourir de rire si l'on n'en mourrait pas pour de bon, si le frémissement du vent dans les cèdres pouvait vraiment recouvrir le choc sourd des bombardements et la sirène des ambulances.

Joseph, aujourd'hui, est décidément d'humeur facétieuse. Savez-vous, lecteurs des journaux, pourquoi les accrochages de Tripoli entre pro et anti-Assad éclatent en général le vendredi ? Parce que l'heure la plus dangereuse est la sortie de la prière. Les alaouites sortent en criant « Vive Assad ». À quelques centaines de mètres, les sunnites gueulent « À bas Assad ». Et c'est parti.

– Quand les accrochages vont éclater, on le sait à l'avance.

– Mais comment le sais-tu ?

– On appelle.

– On appelle qui ? Le bureau des accrochages ? La météo des accrochages ?

– On appelle des gens sur place, qui savent.

Rires. Mais l'instant d'après :

– Je suis très pessimiste. On est vraiment à deux doigts de la reprise d'une guerre civile.

À deux doigts. Et si le feu couvait toujours, même dans le clan paisible ? Au fond, les Abdallah sont-ils vraiment décidés, aujourd'hui, en 2012, à

s'en tenir à la voie pacifique, pour obtenir la libération de Georges ? S'en tiennent-ils toujours à cette distinction entre « cibles propres » et « cibles sales » que Georges, dans sa cellule, expliquait à son avocat manipulé par la DGSE ?

Joseph : « Peut-être que si on avait effectivement mis des explosifs chez Tati, les Français auraient libéré Georges. Mais, liquider des Français au hasard pour faire libérer Georges, ce n'est pas notre combat. Nous sommes des humanistes. C'est notre conviction, peut-être aussi notre point faible. »

Les attentats aveugles, certes, ce n'est pas leur tasse de thé. Mais un petit enlèvement ciblé, au Liban, pour obtenir une monnaie d'échange et entamer une négociation avec la France, pourquoi pas ?

Ce jour de l'été 2012, où il a traversé le pays pour rencontrer de jeunes militants communistes, en université d'été au Sud-Liban, on lui pose la question. Joseph élude :

– Une prise d'otage, c'est cher, un million de dollars, des infrastructures. Impossible pour nous.

Mais dans la voiture du retour, le voici soudain plus clair :

– Joseph, si ce n'était pas si cher, est-ce que c'est un moyen que tu pourrais envisager ou est-ce contre tes principes ?

– Non, un enlèvement ciblé, je le ferais. Des responsables évidemment, des proches des services français, ou bien des Libanais ayant demandé la nationalité française. Mais je le ferais.

Ces sombres pronostics n'empêchent pas Souad de faire toutes ses courses à Tripoli. Elle y a ses habitudes, connaît le boulanger, le boucher, tout le monde. Le boucher, par exemple, se trouve par malchance situé quasiment sur la ligne de démarcation de la zone sunnite et de la zone alaouite. Ce jour de Ramadan, Souad, en retard, lui a fait rouvrir sa boutique, pour venir chercher sa commande. Pas de problème, il revient, la cliente est fidèle. En l'attendant, Souad remarque, au-dessus du magasin, le deuxième et le troisième étage, soufflés par un obus ou une déflagration.

Joseph : « Chut ! On est sur la ligne de démarcation. »

Sous la pergola, écoutent Selim et Wahel, les deux fils de Joseph, la petite trentaine, deux cent trente kilos à eux deux, incertains postes d'ingénieurs à Beyrouth, dans les télécoms, on ne comprend pas bien, avant tout fils à leur maman, nuits au poker et linge sale donné à la bonne, tous deux déraisonnablement couvés par le clan. Mais demain ? Mais demain, si la guerre civile devait reprendre, de quels uniformes s'affubleraient-ils ? Dans quelle milice porteraient-ils la kalachnikov, abasourdis, projetés hors du cocon, mais aussitôt, faites confiance à la nature humaine, encagoulés, ensauvagés, prêts à tout ? Il suffirait d'un rien, vraiment d'un rien, pour que

l'aimable conversation à citronnade prenne des allures de veillée d'armes.

Tragédie ou comédie ? Suffirait-il vraiment d'un rien pour faire de ces grands gosses des sadiques ou des tortionnaires ? Joseph, qui répond volontiers à toutes les questions, refuse pourtant de dire s'il a déjà tué de ses mains, à l'époque de la guerre civile.

– Épargne-moi cette question.

Et presque aussitôt :

– Parfois, il faut tuer pour ne pas être tué. Dans la guerre, l'homme devient un animal. Avec des armes plus cruelles que les griffes et les crocs de l'animal. Tu reprendras de la citronnade ?

Et Selim ? Et l'aîné ? Et le père de Chloé ? À quel moment a-t-il divergé d'avec le destin familial ?

– Quand nous avons épousé la Révolution, se souvient Joseph, Selim a dit : « Moi, j'ai une famille. J'ai des responsabilités. Je dois d'abord m'occuper de ma famille. »

– Et vous l'avez bien compris ? Ou alors, vous l'avez traité de lâche ?

Évidemment, qu'ils l'ont compris, puisque Selim avait désormais charge d'âmes.

En outre, pour les miliciens chrétiens mariés, la situation était difficile. À la différence des musulmans, ils devaient vivre hors de leur village. Où habiter ? Selim a trouvé la solution. Quitter le Liban, l'armée et partir en France.

– Il nous a dit : « Vous êtes dans une impasse, moi j'ai des responsabilités. »

La maison de Selim et Soizic avait été touchée par des éclats d'obus. Avant de quitter l'armée, il a pris des cours de formation à la Marine marchande, au noir. Et a entamé sa carrière de capitaine au long cours, qui l'a mené en Asie, au Japon, très loin du Liban.

Pour le reste, Joseph n'en dira pas plus. Ce qui s'est passé, il faudrait l'oublier. Et la méchante rumeur selon laquelle Selim ne serait pas le père de Chloé : « Je n'y crois pas. Soizic est une femme très honnête, et Selim n'est pas un con. Même si des analyses ADN le disaient, je ne le croirais pas. »

Quelle chance, petit reporter, tu te trouves exactement à l'épicentre du projet, sur cette ligne de fracture où tout se noue et se dénoue, où l'on pourrait bien découvrir le fin mot de l'histoire ou l'ignorer à jamais, sur cette rive où les vies pourraient basculer si elles voulaient bien s'en donner la peine, au confluent exact où les images peuvent diverger ou se rejoindre,

celle du salaud assassin et celle de la victime, celle de la sainte mère européenne et celle qui se ménage une nouvelle vie, à ce carrefour des mers profondes où s'entrecroisent les grands cargos en provenance de tous les ports du monde, et de ce chaos naîtra peut-être, big bang, l'image définitive, l'histoire vraie ou fausse peu importe, pourvu qu'elle soit celle qui apaise et ouvre le chemin du pardon, puisque évidemment nous sommes venus pour ça, seulement pour ça. Le grand carrefour de vérité où l'histoire va se dessiner comme un mirage derrière l'autre, et de manière à chaque seconde imprévisible, au gré des caprices du vent, balance-toi petit hamac.

Tu es à Kobayat et, habitude de reporter, tu sais d'avance que tu n'y verras rien. Tu es à Kobayat dans les montagnes de l'Akkar et rien ne sera jamais si éloquent, et si définitif, que le balancement du hamac, dans ce qui pourrait très bien être, après tout, un village de vacances comme un autre, avec ses bungalows et le club-house, désert comme si on était hors saison, où le narguilé pomme raisin ne coûte que cinq dollars.

Tu es à Kobayat où même les Beyrouthins n'osent pas monter, craignant de traverser Tripoli. Le soleil, dès le matin, y écrase pourtant la table du petit déjeuner.

Et elle ? Elle gambade à Tripoli comme si elle était rue du Cherche-Midi. Madame la nièce prodigue promène ses ballerines fluo à tête de mort d'un cousin l'autre, et d'un pas assuré, dans ces retrouvailles de théâtre. Tout ça pour ça : des vacances en famille, des clopes au soleil, un hamac, les aventures de Marilyn par Joyce Carol Oates. Pourquoi Marilyn ? Parce que c'est l'été. Pour rêver d'autre chose. Pour le plaisir du décalage. Ce n'est pas parce que l'on entend les canonnades de la Syrie qu'on n'aurait pas le droit de se passionner pour les crises d'angoisse de Norma Jeane Baker.

Tripoli, capitale des accrochages, oui, mais on y trouve tout de même des vêtements, roses et verts, deux petits hauts et deux paires de ballerines, sans oublier deux sacs, contrefaçon Vuitton, pour rien, vraiment pour rien. Ce qu'on a rigolé dans la voiture avec Souad, au retour. Et quand elle a imité sa belle-sœur, tu l'aurais vue. Tout ça pour ça : un shopping à Tripoli, une pâtisserie à Ehden, deux jours en amoureux à Beyrouth, que sommes-nous, que faisons-nous, que sommes-nous devenus ? « À seulement 4 heures de Paris, Beyrouth offre un cadre idéal pour un week-end prolongé ou un séjour dépaysant et unique, dit le *Petit Futé*. La vie bouge dans cette ville maintes fois visée mais où tout semble néanmoins possible. »

Pourquoi s'en offusquer ? C'est vrai. Au XXI^e siècle, tout se finit toujours par des *week-ends prolongés*. Pourquoi se priver, on a le choix au catalogue, un week-end prolongé au pays des preneurs d'otages, trois jours de rêve au Hezbollah, un pont de printemps dans les gravats, toutes nos attractions vous attendent, voyez touristes comme on se massacrait gentiment avant les twin towers, c'était du massacre familial, qualité

artisanale Messieurs Dames, du cousu main de la mort, à l'enseignement familiale du Palestino-progressisme, attentats ciblés depuis 1984. Comme il est toujours douillet, l'œil du cyclone ! Cocktails, piscine, reporters de retour du front qui vont se détendre au tennis avec les mercenaires, bombardements au loin, temps immobile. Le stress, c'est pour les lecteurs des journaux, de la pâtée à voyageurs du métro qui s'en font des montagnes, ils ont payé pour, tu devrais pourtant le savoir, depuis le temps que tu fréquentes les piscines des envoyés spéciaux. Rien ne vaut une canonnade lointaine pour pimenter un flirt sans avenir avec les beautés locales, qu'attirent le sable sur les parkas, la frime et les gadgets des reporters. Tu nous aurais vues dans la voiture, au retour. Tu sais, il y avait une tente, quasiment sur la route. Tu sais pas ce que j'ai dit ? Bizarre, ils ne semblent pas vendre de fruits. Souad s'est mise à rire. En fait, ce sont des sunnites, qui défendent une sorte de cheikh, qui a été descendu par l'armée le mois dernier, et ont installé un barrage sur la route. Souad, tu veux bien expliquer à mon chéri ?

Madame promène ses petites ballerines, parfois fulmine. Ils me pompent l'air. Passé la magie des tous premiers jours, la banalité des corvées familiales l'a rattrapée à toute allure. Non mais ils vont bientôt arrêter de m'exhiber, comme au zoo de Vincennes ? Celle-là, quelle dingue. Et celle-ci, quelle flemmarde. Et la petite, je n'en peux carrément plus. D'ailleurs je leur ai dit. Mal élevée, elle coupe la parole. Quand elle aura quinze ans, ne vous étonnez pas de ce qui pourrait lui arriver.

Débats existentiels du soir, dans l'intimité retrouvée du lit conjugal, où nous échangeons nos impressions hallucinées avec notre nouvelle amie, cette nouvelle donnée dans la vie de Chloé et dans le partenariat : une famille. Une vraie, de celles qu'on ne choisit pas, qu'on ne convoque pas, qu'on ne révoque pas, qu'on ne renie pas, mais qui s'imposent, qui nous ont engendrés et nous survivront. Une famille au Liban. Un coin de terre au Liban où tu finiras peut-être tes jours, tu y es invitée, tu es chez toi, toi qui n'avais ni feu ni lieu, une chatte siamoise pour toute permanence dans ton errance, toi la voyageuse des foyers et des résidences, la squatteuse des châteaux et des ruines, l'habituée des canapés de passage, il est en Akkar un coin de terre où tu es chez toi. Surgie de nulle part, mais une vraie, une évidente famille. Viens avec moi pour intégrer cette nouvelle donnée. Avantages et inconvénients de la famille. Solidarité, oui, mais obligation de déjeuners interminables avec des cousins sans affinités, et dont les souvenirs de français sont rudimentaires. Chaleur et plaisanteries, oui, mais que d'efforts harassants pour ne pas enfreindre le protocole subtil, surtout à la sauce libanaise.

– Il faudrait que vous voyiez Kobayat l'hiver. J'espère que vous reviendrez, et que vous resterez plus longtemps cette fois, répètent les oncles.

Que vous resterez pour toujours. Que vous vous installerez pour toujours ici, dans votre famille, chez vous, où est votre place sur terre, ici et nulle part ailleurs, dans ce coin de Liban où le sang vous appelle. Traditions. Obligations. Code de l'honneur. Vendettas dans la montagne. Vivre, vieillir et mourir ici. Votre place au cimetière. Viens avec moi.

– Il faut apprendre l'arabe. Il faut que tu t'y mettes, Chloé, répètent les tantes.

– Bien entendu, on reviendra.

Air dégagé. Grands sourires de famille. On est de la famille maintenant. Bien entendu. Évidemment. Ça va de soi. On ne va pas vous zapper, on ne zappe pas une famille, sa famille, même toute neuve, et qui sort d'une pochette-surprise. Une famille c'est une famille. Toutes les vacances. Noël Pâques et la Trinité. On reviendra. Bien entendu. Où le sang nous appelle.

– Tu crois qu'ils nous croient, quand on leur promet qu'on reviendra ?

– Va savoir.

Balancement du hamac dans le vent du mont Liban. Sans parler de l'égoïsme monstrueux de cette entité. Le plus étonnant est peut-être ceci : la curiosité est à sens unique. Depuis trente ans qu'elle attendait en se morfondant que la nièce prodigue veuille bien faire signe, la tribu se montre étonnamment indifférente à la femme, l'écrivain qu'elle est devenue. On lit ses livres, bien entendu. On a même lu *Le Cri du sablier*, puisqu'on n'a pas pu faire autrement. Mais pour le reste, tout ce qui fait la vie de la revenante, ses combats politiques, littéraires, l'édition parisienne, on en parlera une autre fois. Et même le texte fondateur, *Le Cri du sablier*, qu'en a-t-on pensé à Kobayat ? Raclements de gorge. Regards qui s'évadent. Silences.

– Le livre est difficile, répète quatre fois Salam, la sœur la plus jeune, qui vit à Beyrouth.

Et Joseph :

– Je n'aime pas beaucoup qu'on parle de toutes ces histoires. Ça ne sert à rien.

Ils la veulent parmi eux, c'est une chose entendue. Et ils l'aiment, c'est une chose entendue. Et elle est des leurs. Mais ils l'aimeraient tellement sans histoire, sans mémoire, un simple pion familial, avec droits et devoirs de l'entité individuelle. Goûts culinaires, aspirations à la conjugalité et à la procréation, fermez le ban.

Salaud contre victime, Selim contre Soizic, Orient contre Occident, individuel contre collectif, laïcité contre confessions, intrusion contre indifférence, public contre privé, amour humain contre dévouement à la cause palestinienne, tout se bouscule. Balance-toi petit hamac, balance pour

choisir l'histoire. Il paraît que les Beyrouthins renoncent à traverser Tripoli, et annulent jour après jour leurs réservations au motel Granoverde de Kobayat. Tant pis pour eux. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. On rit mais qui sait ce que demain nous réserve, en traversant Tripoli au petit matin sur la route du retour ? Un obus syrien est tombé hier tout à côté, faisant un mort. Dans ses convulsions, la dictature d'Assad dispose encore de services de renseignement opérationnels, capables de localiser les réfugiés ou les opposants. Et ils tirent juste. Assad va tomber, c'est une affaire entendue. Mais qui prendra sa place ? Comme en Libye, la énième resucée d'Al-Qaida ?

Mais restons calmes, c'est le Liban. Don't panic, we're in Lebanon, dit le cousin Selim. Peut-être qu'il ne faudrait jamais s'en faire des montagnes.

Tombeau pour cinq cent mille papas

Bonjour. J'ai dit bonjour. Bonjour, papa. Papa. C'est moi. Dans moins de trois heures ça fera vingt-neuf ans un mois et treize jours. Je suis venue, tu vois. Jusqu'ici, je suis venue, papa. Tes deux syllabes, j'avoue, j'ai du mal à les prononcer. Encore du mal, papa. Elles ne sont pas rouillées comme celles qui font maman, la haine absorbe l'eau, du coup tes quatre lettres, elles me cisailent un peu la langue, et pourtant les consonnes sont drôlement émoussées. Papa. Tu entends ? Mes lèvres se touchent, impulsion, expulsion. Pa-Pa. Occlusive bilabiale particulièrement sourde. Papa. Papa. C'est étrange. Papa. PAPA. T'as remarqué ? On dirait que plus je le répète, plus ça l'érode. Quelle que soit la puissance, PA-PA, l'intensité ne change rien. Papa papa papa. C'est curieux, plus qu'un souffle. J'ai juste dans la bouche une espèce d'arrière-goût. Papa. A priori ça ressemble à de la limaille de fer.

Ne t'inquiète pas, je ne cracherai pas sur ta tombe, je ne suis pas venue pour ça. J'ai dépassé ce stade il y a longtemps, tellement longtemps. J'ai trente-neuf ans, tu sais. À mon âge on connaît l'impuissance des folklores, et celle des glaires, aussi. Ça ne servirait à rien, ce serait un peu vulgaire, et par 35 degrés ma salive m'est précieuse. Autant que tes réponses, parce que j'ai des questions, comme tu peux t'en douter.

Écoute, je suis là, maintenant. Alors ce serait pas mal que tu fasses un effort. Paris-Beyrouth, le vol est direct, ok, mais Beyrouth-Kobayat c'est trois heures de bagnole, et l'état de la route, je vais pas te faire un dessin. D'accord, je suis ici depuis presque trois semaines, je suis passée devant les grilles trente fois, et j'arrive les mains vides. Mais figure-toi que je n'y suis pour rien, depuis le début de mon séjour, je leur ai demandé de m'amener, faut connaître, seule c'était introuvable.

C'est quand même pas de ma faute si personne n'est foutu de prendre une initiative sans l'accord de Joseph. Évidemment, c'est lui qui m'a accompagnée. Jeanne d'Arc parle pas français, Salam est à Beyrouth, et Amal, à part être bien à l'aise devant la télé, faudrait pas qu'elle marche plus de cent mètres, ça risquerait de la perturber. Robert et Maurice travaillent. Eux. Je ne dis pas ça pour Joseph, papa, ton frère vient de prendre sa retraite, et je peux t'assurer qu'entre les réunions locales, ces histoires d'électricité, et le suivi du dossier de Georges, il n'arrête pas,

Joseph. D'ailleurs Souad, ça l'inquiète, il dort peu et très mal, se réveille en pleine nuit. Il a perdu beaucoup de poids ces derniers mois, et pourtant avec ce que Souad cuisine, elle est tellement douée, mais rien à faire, il ne mange rien. C'est les soucis, il porte tout à bout de bras, les affaires de famille, ses fils, qui, soit dit en passant, n'ont toujours pas retrouvé de boulot, et Georges, ça fait sept fois que le tribunal rejette sa demande de libération. Il va à Beyrouth chaque semaine pour que ça avance, tu sais. Chaque semaine, à son âge. En voiture, seul, l'aller-retour dans la journée.

Il n'y a toujours pas de train, non. Ils ne sont même pas foutus d'avoir du courant plus de cinq heures consécutives dans la capitale même, alors le développement des réseaux ferroviaires dans ce pays, c'est comme le ramassage des poubelles. Tu verras qu'au XXII^e siècle, ils en seront à quatre lignes nationales de bus et découvriront les bennes à ordures. Quand je pense que toute la famille est assignée à territoire, consignée hors des mondes où ne règnent pas la poussière, la tension et le bruit. Ça me fout en l'air, il est cruel, tellement cruel, le châtiment. Les lumières blanches des mégapoles les nuits d'hiver, l'impression d'infini face à un océan. Leurs seuls voyages sont intérieurs, et leurs chambres sont toutes minuscules.

Aucun n'a pu revoir Georges, surtout. Georges. Je me suis toujours demandé, toi, tu savais, n'est-ce pas. Les valises, souviens-toi, maman trouvait ça louche. Vous parliez en arabe, mais si elle se doutait, toi, t'étais au courant. Les FARL, les armes, le poids des valises, à la maison, les valises sous le lit, qu'est-ce que vous vous êtes dit, avec Georges, en arabe ? L'assassinat des diplomates, tu savais pour ton frère, je ne peux pas croire le contraire. Surtout que je vois à quel point il est soudé, le clan, depuis que je suis à Kobayat.

Georges, tu sais, ça fait vingt-huit ans, t'imagines, le silence, vingt-huit ans mais vivant, papa, vivant. Il ne peut se soustraire à aucune sensation, lui, aucune émotion, pourtant il ne vacille pas et se refuse au repentir. Les prisons françaises c'est un peu Tripoli, niveau conditions de vie. Je ne sais pas si tu penses souvent à lui. À lui, tout seul, dans sa cellule. À Joseph, qui porte le clan, qui assume le rôle de l'aîné, l'aîné de la fratrie Abdallah. Est-ce que tu as quitté le Liban pour fuir aussi tout ça, pas seulement la guerre, les rocailles recouvertes d'herbes sèches, la seule promesse d'un retour aux matins d'avant-hier. Est-ce que ce rôle d'aîné, exigu, imposé, pesant, si pesant, tant de responsabilités potentielles, est-ce que ça a joué dans ta fuite, ton désir de partir, au-delà de la France. Je me le demande, papa. Capitaine au long cours, les lumières blanches des mégapoles, les hivers exotiques, traverser toutes les mers et tous les océans, est-ce que ça revenait pour toi à rester libre, libre au point d'exercer ton pouvoir sur autrui, libre au point de tuer sans jamais te plier au joug du repentir ?

La question n'est pas si tu regrettes. Non, papa, je t'assure, ce n'est pas

mon problème, parce que j'ai fait avec. Mon statut d'orpheline, l'absence et les traumatismes. J'ai trente-neuf ans maintenant. Que tu aies des remords ou que l'enfer existe, ça ne changerait rien pour moi. Tu étais maltraitant, tu me frappais souvent, toujours me faisais peur ; tu as tué mon hamster, puis mon chat, puis ma mère. Tu t'es fait sauter la cervelle, ça a giclé jusqu'à ma joue, le choc et la souillure, leur cortège de conséquences, le chemin a été long jusqu'à la résilience. Épuisant, escarpé, d'autant plus douloureux qu'il n'était pas certain qu'il me mène quelque part. Mais je suis là, papa. Depuis treize ans j'écris des livres. Quelques-uns parlent de toi. Les autres aussi, plus indirectement. J'écris pour exister, papa. Le réel, j'ai du mal. Ça, tu dois le comprendre. J'ai souvent entendu : rien n'aurait pu être pire. J'ai toujours su que c'était faux. Tu ne m'auras rien épargné, sauf l'inceste. Je peux exister sans toi, au-delà de toi, de tout ça, tes gestes, cet événement. Je sais que c'est possible, je suis un sujet éclaté, mais je peux chanter par ma plaie : victime, bourreau, le billot est plus net hors de la séduction. Qu'est-ce qu'on se haïssait, papa. Tu te souviens, ce mépris, ce dégoût, cette violence. De part et d'autre. Tes sœurs m'ont soutenu qu'avant, au Liban, quand j'étais si petite que je ne peux techniquement pas en avoir le souvenir, tu m'aurais tant aimée, follement, au point de terroriser qui osait me faire pleurer. J'ai accepté l'information, je l'ai même intégrée, je pense. J'ai pourtant gardé le cœur et les yeux secs. Comme les herbes du pays, au milieu des rocaillies.

Antoine m'a prise à part, l'autre jour. Antoine, le mari d'Yvette, les amis de la famille, les voisins de maman à Beyrouth, le couple chez qui maman et toi vous êtes rencontrés, témoins privilégiés de votre amour intense et du fait que tu sois, sans aucun doute possible, en dépit de toute fiction, mon réel géniteur. Il m'a raconté ta version. Je ne pensais pas un jour pouvoir y accéder. Je savais déjà, pour l'amant. Je vais même t'avouer un truc : c'est sa meilleure amie, Lili, Lili tu te souviens, vers mes quinze ans elle m'a lâché le morceau. Elle pensait me faire plaisir, pour elle c'était la preuve que maman, quelque part, avait été heureuse, malgré toi, hors de vous, qu'elle avait des projets, de l'espoir en l'avenir. Je n'ai plus jamais revu Lili après. Ça m'a anéantie, maman me disait tout, beaucoup trop pour une petite fille. Tu partais au si loin pendant tellement de mois, et quand tu revenais le cauchemar reprenait. Qu'elle ait eu un amant, qu'elle ait voulu ailleurs se reconstruire, c'est parfaitement légitime. Qu'elle ne m'en ait rien dit, par contre, je l'ai vécu comme une trahison. Elle ne m'en a rien dit, je ne l'ai jamais vu, elle n'a donc pas cessé des mois, combien de mois, de me mentir.

Maman avait demandé le divorce, tu es rentré de voyage, de ton navire marchand, tu as hurlé, tu as quitté l'appartement, puis tu as disparu trois jours. Pendant ce temps-là, je m'en souviens, nous avons préparé notre fuite, nos valises, partir pour l'été en Bretagne, au retour, le divorce, c'en

était fini de toi. J'étais tellement contente. Lili, ce qu'elle m'a appris, c'est qu'un nouvel appartement était prévu pour notre rentrée de septembre. Nouveau foyer pour nouvelle vie. Avec l'amant dedans. Maman comptait me prévenir durant les vacances. Elle s'imaginait que ça me plairait. L'amant, un nouvel homme, ma mère, ma nouvelle vie, youpi. C'est pas le plus grave, tu sais. Son amant, tu ne devineras jamais : il était prof de sport. Après un père marin taré, elle comptait m'imposer un beau-père en jogging, le foot à la télé, des parties de tennis, l'initiation aux joies de la marche en montagne et des samedis entiers forcée d'avoir piscine. On aurait mangé sain, il m'aurait obligée à courir et m'aurait harcelée jusqu'à ce que j'arrive à réussir une roue. Peut-être que maman, moi aussi, si ça se trouve, j'aurais bien pu la tuer.

Antoine m'a raconté, et ta version papa, ce qui m'inquiète le plus, tu sais, c'est qu'elle est crédible. Tu as quitté l'appartement. Tu ne voulais pas que maman divorce. Tu nous considérais comme tes choses, ne nie pas, mais tentais de t'adapter, tu voulais étrangement sauver ton couple, tu avais trouvé un nouveau travail pour la rentrée, septembre toi aussi tu l'investissais nouvelle vie, des bureaux à Paris, renoncer à la mer, reprendre tout à zéro, oublier les dernières années, Antoine soutient que tu as supplié maman, des lettres, beaucoup de lettres. Ces lettres, je m'en souviens. Elle m'en lisait certains extraits en m'épelant tous les mots qui contenaient une faute, orthographe ou grammaire, à moi de rectifier, exercice de français, elle était pédagogue. Une façon comme une autre de rester à distance. Tes mots ne devaient pas la toucher, ne surtout pas l'émouvoir, la faire flancher. Elle avait peur de toi, que tu la manipules, pour elle c'était trop tard. Moi, je te détestais. Je la soutenais dans l'idée que tu cherchais à l'amadouer, que derrière tes Je t'aime et ma Soizic chérie, tu étais et serais toujours le même, fou, cruel, sadique. Un psychopathe. Si j'avais su qu'en vérité, elle avait le choix entre toi mode mea culpa et un putain de prof de sport. Si j'avais su. J'aurais probablement fugué en espérant être kidnappée par un réseau de traite des Blanches.

Tu as contacté tes amis, pendant ces trois jours, ces fameux trois jours avant que tu reviennes armé à la maison. Tu étais furieux, mais blessé, perdu, avec la sensation d'avoir été trahi par-delà le divorce lancé contre ton gré. Elle t'a dit, pour l'amant. Je n'étais pas dans la pièce, dégage, c'est grave, ça ne te regarde pas, la ferme, va dans ta chambre. Tu ne voulais pas crier en rentrant de voyage, tu voulais une nouvelle vie, espérant qu'elle accepte. Entre nous papa, ça n'aurait pas marché, tu ne buvais pas et pourtant tu te comportais tout comme, tu étais complètement malade papa, tu changeais de visage, tu avais des pulsions, une violence trop incontrôlable, tôt ou tard, elle serait partie. Elle t'a dit pour l'amant. Tu t'en doutais, le redoutais. Là, c'était dit, amant, divorce, terminé.

Tu as pris la voiture. Paris. Hôtel. Tu as voulu retirer de l'argent. Refus

du distributeur. Tu en as fait plusieurs vainement. Tu as repris la voiture. Bourg-la-Reine. BNP. Compte commun. Vide. Comptes épargne à ton nom, procuration utilisée. Vide. On ne tue pas les gens pour autant, papa. Mais, je dois te l'accorder. Même si tu étais un monstre, un vrai monstre, le compte commun était vide. Moi qui suis pour la Némésis, qui affectionne la vendetta et prône le droit à la vengeance, je te l'avoue, je peux comprendre. D'autant que j'en sais plus que toi.

J'ai toujours cru à la version de la famille de maman, au sujet de ma succession. Certificat de décès, à la banque : désolé mais il ne reste que cinq mille francs sur le compte personnel de la dame. Point. Personne n'a vérifié qui avait fait les retraits. C'était toi, ça allait de soi. Ce qu'était devenu l'argent, parce qu'il y en avait eu, et pas qu'un peu, la famille maternelle a trouvé la réponse, réécrivant ainsi un scénario possible. Tu avais tout prémédité, nous devions tous les trois mourir. L'argent, tu l'as envoyé à tes frères, pour financer la cause et le terrorisme proche-oriental, comme disait la télé. Oui, j'y ai cru, papa. Excuse-moi, mais ça tenait. Le fric, ton fric, quand on y réfléchit, papa, sachant que maman n'a ouvert aucun autre compte nulle part, ça son père avait vérifié, le fric, ton fric, il ne s'est pas volatilisé, tu vois très bien où je veux en venir. Septembre, nouvelle vie et nouveau foyer, l'appartement et l'amant dedans. L'amant, papa, l'amant. Peut-être qu'il est venu à l'enterrement, peut-être qu'il a hésité à parler, mais tous pleuraient cette pauvre et innocente Soizic assassinée sans un mobile par son ignoble timbré de mari. Personne ne le connaissait, maman avait trop peur de toi, des représailles, d'un chantage potentiel. Secret total, Lili seule savait, mais elle ne connaissait que leur histoire, maman ne lui a pas présenté, ne lui a pas parlé de l'argent. Je me demande comment j'aurais réagi à la place de ce type, avec ces dizaines de milliers de francs pour vie nouvelle, et ces morts sur les bras. J'étais vivante, moi, et votre fille. Il a peut-être tout donné à une œuvre pour estropiés du saut à la perche, pour orphelins du biathlon. Supposons. Les profs de sport, décidément, c'est vraiment une sale race. Enfin bref. J'ai bien fait de venir.

C'est pas mal ici. C'est pas le plus joli de la région ; du village, je sais pas, c'est possible, en tout cas on ne peut pas dire que ce soit bien entretenu. Mais j'aime bien le style. J'arrive d'ailleurs pas à comprendre pourquoi les maisons sont si moches et les caveaux aussi exquis dans ce pays. À croire qu'il n'y a que les morts qui aient du goût. Quand on est allés visiter la forêt des cèdres centenaires, vers l'ouest, tu vois, sur le chemin du retour on a croisé un de ces cimetières. À flanc de montagne, mais alors, une merveille. Faut dire que ça joue, le panorama. C'est sûr que là, la photo de la grosse dame dans son cadre qui clignote juste en face, on ne peut pas dire que tu sois verni question voisinage. Il était plus intime, aussi, pas plus d'une quinzaine de tombeaux, tous très travaillés, les dorures

sur les plaques, d'une finesse. Du marbre rose, de la pierre blanche. J'avoue depuis le temps que je m'imaginai cette visite, je ne m'attendais pas à ce machin en crépi. Non, franchement, c'est pas pour être désagréable, mais mets-toi un peu à ma place. Tu réalises le nombre de fois où j'ai visualisé ta tombe, indépendamment de ce que je comptais y faire. Je te jure. Ah non, je te jure. Décidément, cette famille, c'est pas possible, hein. Tout, vous m'aurez tout fait.

Je reconnais que j'ai été idiote, transposer, comme ça, sans me renseigner, imaginer que tu aurais une sépulture à la française, que je pourrais me tenir devant, là, toi recouvert par le granit, tranquille, sous terre, le bois du cercueil bouffé par les termites c'est plus long, je sais, merci, mais toi, me la fais pas, en deux ans plus rien, sous terre, dans la terre, en dessous. Bien sûr que ça change tout. T'étais censé être dans un trou, dans un putain de trou, tu comprends ça. Toi dans le sol et moi debout. Je fais comment, là, maintenant ? Déjà, quand j'ai capté que la coutume locale c'est des caveaux genre maisonnettes, j'ai mis trois jours à m'en remettre. Sérieux, papa, j'ai même plus envie de jouer le jeu, on dirait que vous le faites exprès.

Je t'assure que j'étais prête, vraiment prête. Limite si j'ai pas répété. Pas un discours, pas des formules par cœur. C'est à des trucs comme ça que je me rends compte qu'on ne se connaît pas, papa. Me planter devant toi et réciter mon texte, j'en suis juste incapable. Pas du tout, papa, pas du tout. Ni le genre à me laisser emporter par un élan fougueux, et encore moins du style à perdre mes moyens. Elle est loin la petite fille qui divertissait l'assistance avec des poèmes déclamés à la demande. J'ai la mémoire flinguée par les médocs, papa. Du tout début de l'adolescence jusqu'à ma trentaine bien tapée, j'ai carburé aux Lexomil, Xanax et Temesta. Ma vingtaine, toute ma vingtaine, des ordonnances longues comme mon bras, anxiolytiques, somnifères, antidépresseurs. Certains ont été retirés du marché, Rohypnol, Survector ; d'autres dont j'ai perdu le nom, j'ai des souvenirs comme ajourés, je me défonçais au Rivotril. J'ai mis du temps, beaucoup de temps, à capter que j'avais le choix, que je n'étais pas obligée, destinée à te suivre. Te suivre, oui, papa. J'ai fait treize tentatives de suicide, il a fallu que j'entende « Vous devez être douée pour plein de choses, mais arrivée à treize, il est peut-être temps d'admettre que le suicide n'en fait pas partie ». Ma psychiatre, à Sainte-Anne, c'est comme ça que je l'ai rencontrée, que je lui ai fait confiance. Le premier contact sur un fou rire. Est-ce que tu ris, ici, papa ? Le premier contact avec les tiens, raconte-moi, dis, c'était comment ?

Quand on m'a expliqué les us et coutumes funéraires du pays, ça m'a laissée perplexe. Vous êtes combien, en fait là-dedans ? Ça fait tellement de générations que le clan y entasse ses morts, personne n'a su me répondre. Sur le fronton du caveau, l'inscription en arabe, c'est *Famille Abdallah*. Ça

a le mérite d'être concis, et fidèle aux principes locaux. Hors du collectif, personne n'existe, n'est-ce pas ? Quand un Libanais meurt, on ouvre la petite porte en fer, on fait glisser son corps à l'intérieur, on referme à clef, et hop, le voilà en famille. Dans le vase en étain accroché au crépi de la façade du caveau, de temps en temps, on change les fleurs.

Allez, papa, raconte. Les morceaux de ta tête, ton cadavre acéphale, quand ils ont atterri sur les os de ton père, les mètres cubes compacts de fange racornie faite de tellement d'aïeux, ils t'ont dit bienvenue ou ils t'ont engueulé ? Quelques années après, elle t'a dit quoi ta mère, tout le temps où elle t'a pourri dessus ? Elle était bienheureuse de retrouver son fils, son Selim redevenu officiellement Selim, ou le chagrin l'avait rendue folle au point qu'elle ne t'a pas reconnu ? Elle parle encore toute seule ou à présent que vous tous ne formez plus qu'un magma, sa parole a fondu sans pouvoir te toucher ? Allez papa, réponds. Je suis venue, fais un effort.

C'est parce qu'ils sont tous là, tous, combien de générations, à te rappeler qu'ici un homme ne peut qu'être un membre, de la viande et des os, qui ne s'appartient pas, un membre, une partie rattachée au tronc, au tronc papa, à la famille. C'est ça, n'est-ce pas. Tu ne peux pas me parler, même pas de père à fille, ils nous épient, nous jugent, mauvais fils mauvaise femme, c'est ça, n'est-ce pas, papa. L'individu n'existe pas, le Je ne doit pas s'énoncer, ici le Nous, communauté, parole et gestes en collectif, ne pas, ne surtout pas déroger aux règles aux lois de la famille. Dévorer les vivants et engloutir les morts, dis quelque chose, papa, et vite, c'est maintenant ou jamais, tout à l'heure il sera trop tard, tu es parti d'ici, tu as fui ce pays, et maintenant c'est mon tour. Mon tour.

Je vais sortir, papa. Passer la porte du cimetière, et pour toujours, on ne va tout de même pas en faire un pèlerinage, de cette histoire. Je vais reprendre la voiture que conduit Daniel. Joseph nous précédera dans le village, on fera encore famille quelques jours, les vacances ne sont pas finies, on ira voir des cèdres, on mangera des glaces, je n'ai plus de raison d'en faire toute une histoire, de cette histoire, et puis ce sera Beyrouth, et au bout de la piste il y aura un avion, j'ai déjà ma BO du retour, et tu sais quoi, papa ? Je passerai à autre chose.

Identification

– Passer à autre chose, on verra bien si elle y est arrivée, ta chère partenaire. Et toi, Daniel, à présent que s’achève le voyage, si on parlait un peu de ta propre famille ?

– Vous me tutoyez, maintenant ?

– Mais oui. Le jeu de cache-cache s’arrête là. Nous sommes à la fin de l’histoire, le sujet est épuisé, pour ce qui te concerne. Et puis, nous nous connaissons assez. Je connais tes parents, tes enfants, ta lignée. Tes trois enfants, ta fierté, je connais leur état. L’un est berger en de lointaines montagnes, pas d’ami, pas d’amour, pas d’autre compagnie que ses brebis, et le silence. L’autre se cherche dans le désert des désirs. Seule la fille, la dernière, a caché son avenir. Étudiante en photo.

– Ils ont choisi leur voie. Ils se cherchent encore, mais au moins ont-ils tracé leur cap. Seuls et libres.

– Oui. Tu peux être fier. Et moi aussi, qui suis un peu passée par là. Tu as transmis ce que tu pouvais, mais transmis.

– Qu’attendez-vous de moi ?

– Plus rien. Les jeux sont faits pour toi. Il arrive bien un moment où les jeux sont faits. J’ai beaucoup crié, tu sais. Ce que tu n’as pas entendu, tu ne l’entendras jamais.

– Et moi je vous guettais.

– Je sais. Je suis celle que tu attends, que tu cherches à la lanterne, et qui t'appelle sans que tu l'entendes.

– Vous êtes... la foi ?

– Non. C'est une histoire des siècles passés, la foi. Mais ça pourrait y ressembler un peu. Quand je t'appelais à la pitié et au pardon, j'ai crié dans le vide. Quand ta mère se mourait j'ai en vain guetté tes larmes. Quand tes enfants ont commencé à battre la campagne, j'ai crié dans le vide.

– Et maintenant ?

– Je vais cesser de t'appeler. Je vais cesser de m'égosiller. Tu vas vivre ta vie, vous allez faire vos choix en partenaires, avec celle que tu t'es trouvée sans moi, et qui aura aussi tout tenté. Regarde comme nos rapports sont apaisés, comme on discute entre vieux camarades, puisqu'on sait tous les deux que je suis allée au bout de ce que je pouvais faire. C'est vers tes garçons, à présent, que je crie. Ce sont eux les enfants perdus, qui m'appellent sans me trouver. C'est vers eux que je dois aller.

– Mais je t'entends pourtant quand tu me parles.

– Trop tard. Toujours trop tard avec toi. Tu entends quand on parle, mais tu es sourd aux cris. Tu voudrais qu'on te dise des choses raisonnables, avec des arguments bien ordonnés. Comme si tout le monde pouvait être raisonnable. Mais je ne suis pas raisonnable, entends-tu ? Je n'ai pas de limites. Je gifle, je tue, un vent d'enfer me porte et je danse à ses cris. Je ne porte pas de promesses. Je n'ai rien à offrir que le confort de la soumission, m'entends-tu ? Je me moque des convenances. Je suis celle que tu as toujours cherchée, et qui s'est emparée de toi, qui s'est engouffrée en toi,

t'a traversé malgré toi, puisque je ne sais que traverser, comme une pauvre folle, et dont tu n'as accroché que le pire. Je suis celle qui t'échappe depuis toujours. Celle que tu as toujours refusée et qui pourtant t'aurait offert, avec les comforts de l'amour, ce que tu ne peux pas imaginer, si seulement tu t'étais laissé porter. Tu peux m'appeler, si tu le veux, la voix du sang.

Il n'y a plus d'abois, les tympanes sont crevés

Ils resteront deux, j'en suis certaine. Arbres nus, ciel blanc, février expire en Touraine, ses derniers jours sont de grésil. Sur le tuffeau, le lierre est prisonnier du givre, en dépit de la buée on peut voir à travers les carreaux.

Prendre en charge la diégèse, assumer mon statut de narratrice jusqu'au bout. Héros et héroïne, le récit donc s'achève, le récit, leurs histoires, histoire d'amour comprise. Il est rare que j'échoue, ce n'est pas dans ma nature, je ne suis programmée que pour croître et me multiplier. Mon plan était parfait, mise en scène et timing, dans la gueule de la louve, servis sur un plateau. À chacun son appât, son art, et ma manière. Mises en présence leurs forces devaient se neutraliser, instincts contradictoires, pulsions incompatibles. Tout corps plongé en outre-siècle étant amené à s'émouvoir, cueillir leur âme me serait facile. Récolter à genoux est dans mes habitudes.

Deux autistes, deux monstres, la fusion était telle, j'ai cru à ma victoire, vers moi ils avançaient, vers moi et vers moi seule. Car ainsi est l'histoire, n'importe quelle histoire, qu'ils se couchent ou se lèvent, et quoi qu'ils s'imaginent, les hommes nourrissent mon règne. Car tel est mon devoir : l'homme n'engendre que des tombes ; je suis celle qui, partout, leur apprend à danser.

Deux solistes, livre duettiste. Ils ont fait un roman comme d'autres font un enfant. Moi qui suis si puissante, je n'ai aucun pouvoir sur la vie de papier. Je me suis travestie pour infiltrer le récit, domestiquer l'histoire, leur histoire, cet amour qui se déploie, langue, aventure ; dans mes filets leurs Je ; des masques et des voiles, des questionnaires de tulles, effets, manches en dentelles. J'ai bu leur abandon, frôlé leur allégeance, mes pommettes rose poussière inspiraient la confiance, deux psychés déformantes, quelques miroirs sans tain. Il est rare que j'échoue. Je suis très entêtée.

En disgrâce, 2013, février qui s'en va. Ses tantes qui lui écrivent, Chloé n'y répond pas. Elle aimerait éprouver, se sentir concernée, mais même les mots, elle ne les trouve pas. Elle dit que leur affection relève de l'a priori, que c'est inconcevable, qu'elles se mentent à elles-mêmes, que tout ça est malsain. Moi qui suis celle qui coud les bouches pour qu'elles aient faim, qui fait gonfler les ventres de promesses d'éternel, je sais que la cause est perdue.

Le 10 janvier, le tribunal a accordé la libération de Georges Ibrahim Abdallah. Je l'ai appelée, de toutes mes forces, je l'ai appelée encore ce jour-là. Le dernier soir, à Beyrouth, elle a été émue. Ses oncles, l'esquisse d'une prise. Dans les bras de Daniel, elle a tremblé, un peu. *J'aurais aimé, je crois, avoir Joseph pour père.* Dans les yeux de Daniel, une surprise d'amoureux. *Tu pourras revenir, tu sais, dès que tu veux.* J'ai vu s'ouvrir la brèche, elle était minuscule, j'ai pris mon élan et. *Ma chérie, c'est normal que tu ressenties ce besoin, c'est ton oncle, ta famille.* Je suis celle qui traverse les siècles et les siècles, je suis celle qui palpite au creux du cœur des adoubés, je suis celle qui franchit les montagnes stériles, les rivières asséchées, les souterrains fossiles : d'un geste, je féconde. D'une parole, je guéris car je suis celle qui sauve. J'ai vu s'ouvrir la brèche, j'avais quelques secondes. Il a dit *Ta famille*, et je me suis cognée.

Le 10 janvier, le tribunal a accordé la libération de Georges Ibrahim Abdallah. Chloé m'a entendue, parce qu'elle les a tous vus, tous, hormis Georges. Or Georges reste le seul dont elle a des souvenirs. Les livres offerts, des promenades, le parc, des rires, les figurines de dinosaures, un long débat sur l'existence d'un plésiosaure dans le Loch Ness. Georges reste son point faible. De son père elle n'a pas le moindre souvenir agréable. Le seul adulte mâle avec qui elle se soit sentie heureuse et en confiance, c'est Tonton Georges. Elle a beau tenter d'intellectualiser le rapport, d'invoquer le politique, marxisme, terrorisme, lutte armée et tout ce qui lui vient, la vérité, c'est que Tonton Georges, elle l'aime bien. C'est lui, le seul qu'il lui importe de retrouver, d'embrasser, comme s'il était le même qui faisait jouer la petite fille.

Le 10 janvier, alors qu'elle n'avait plus donné au clan le moindre signe de vie, elle envoya à Joseph un mail enthousiaste, pour savoir s'il était possible d'aller chercher Tonton Georges devant la prison, et de l'emmener au restaurant avant qu'il prenne son avion pour Beyrouth. Elle ne reçut pas de réponse et en fut fort désappointée. Je suis celle qui sourit pour mieux décerveler ; je suis celle qui mendie les rognures de naïveté.

Le tribunal a accordé la libération de Georges Ibrahim Abdallah, soit. Mais sous condition d'expulsion immédiate. Ici est un roman, et à la fin de l'histoire il neige en février. Le ministre de l'Intérieur a pour nom Manuel Valls, ici est le réel, place Beauvau un bureau, l'arrêté d'expulsion n'a pas été signé.

Super Souris a publié une tribune le 23 janvier, cosignée par Chloé, dans le journal *Libération*. « Le gouvernement ne libère pas, il expulse. Ce n'est pas une prise de position pour le terrorisme, ni même pour la Palestine, ou contre Israël. Son "attachement indéfectible à Israël", proclamé par Manuel Valls, ne devrait donc logiquement pas entrer en ligne de compte dans cette décision. »

Le 4 avril 2013, la Cour de cassation a cassé l'arrêt de la cour d'appel de Paris, et déclaré irrecevable la demande de libération. Motif : l'arrêt d'expulsion ne figure pas au dossier.

Je suis celle qui connaît du vent toutes les brises, de la culpabilité les morsures. Je suis celle qui s'amuse à dévaster les champs pour faire venir à moi le pardon des enfants. Je suis Reine des remords, Impératrice des écorchures, du fœtus au vieillard vers moi, de honte, tous rampent. Je suis celle qui impose des liens indéfectibles, qui fait courber les princes et pleurer les tyrans.

Ici est un roman, ils l'ont écrit à deux comme d'autres font un enfant en faisant moins d'histoires. Ailleurs ils poursuivront, ensemble, j'en suis certaine, cœur de pierre, âme d'argile ; des fictions en rhizomes, aventures, langue commune. Par le carreau, je les regarde. Vaincue et détrempée, les flocons sont plus denses, plumes de cendre ; leur amour un alliage qui résiste à mes cris.

Le ciel blanc, m'y dissoudre, après tout peu importe. J'ai partout où aller et tant à accomplir. Je suis l'aiguille des faiseuses d'anges, l'osier de tout berceau, je frappe, chirurgicale, je coule, partout je coule. Parfois, je me répands. Pour éviter la guerre, certains usent de la cire. Pour m'éviter, naguère, certaines avaient recours aux épines d'acacias broyées avec du miel. Mais tous se réchauffaient à l'âtre dynastique. Sans moi, plus rien n'advient et ne peut advenir.

Vous le savez, d'ailleurs, vous qui lisez ces lignes. Je suis mère des instincts qui vous rongent et vous guident. Je suis en vous, je suis partout, par chacun je peux m'accomplir. Vous êtes libre d'être sourd, vous êtes déjà aveugle, à tâtons vous marchez. Je vous appelle, vous le sentez. Vous êtes libre, et pourtant toujours vous m'entendez. Je suis la voix du sang, vous ne pouvez l'oublier, car où que vous alliez, vous avancez vers moi.

Du même auteur

Chloé Delaume

Les Mouffettes d'Atropos

Farrago, 2000

et « Folio » n° 3915

Le Cri du sablier

Farrago / Léo Scheer, 2001

et « Folio » n° 3914

Mes week-ends sont pires que les vôtres

Néant, 2001

La Vanité des somnambules

Farrago / Léo Scheer, 2003

Monologue pour épluchures d'Atride

CIPM / Spectres familiares, 2003

Corpus Simsi

Léo Scheer, 2003

Certainement pas

Verticales, 2004

Les Juins ont tous la même peau

La chasse au Snark, 2005

et « Points » n° 2055, 2009

J'habite dans la télévision

Verticales, 2006

Et « J'ai lu » n° 8856, 2009

Chansons de geste & Opinions

En collaboration avec Pascal Pinaud

Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2007

La Dernière Fille avant la guerre

Naïve, 2007

Transhumances

è®e, 2007

La nuit je suis Buffy Summers

è®e, 2007

Eden, matin midi et soir

Joca Seria, 2009

Narcisse et ses aiguilles

L'une & l'autre édition, 2009

Dans ma maison sous terre

Seuil, 2009

Au commencement était l'adverbe

Joca Seria, 2010

La Règle du Je : autofiction, un essai

PUF, 2010

Le Deuil des deux syllabes

L'une & l'autre édition, 2010

Une femme avec personne dedans

Seuil, 2012

et « Points » n° 3114

Du même auteur

Daniel Schneidermann

Tout va très bien, monsieur le ministre

Belfond, 1987

Où sont les caméras ?

Belfond, 1989

Un certain Monsieur Paul, l'affaire Touvier

avec Laurent Greilsamer

Fayard, 1989

Les juges parlent

avec Laurent Greilsamer

Fayard, 1992

La Disparue de Sisterane

Fayard, 1992

Arrêts sur images

Fayard, 1994

Anxiety Show

Arléa, 1994

Nos mythologies

Plon, 1995

L'Étrange Procès

Fayard, 1998

Du journalisme après Bourdieu

Fayard, 1999

Les Folies d'Internet

Fayard, 2000

Où vont les juges ?

avec Laurent Greilsamer

Fayard, 2002

Le Cauchemar médiatique

Denoël, 2003

Les Langues paternelles

sous le pseudonyme de David Serge

Robert Laffont, 2005

Gründlich

sous le pseudonyme de David Serge

Stock, 2007

C'est vrai que la télé truque les images ?

avec Clémentine Schneidermann

Albin Michel, 2008

Crise au Sarkozistan

arretsurimages.net, 2010

L'Interview impossible

arretsurimages.net, 2011

Site internet :

Dans la même collection

Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*
Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin*
Éric Rondepierre, *La Nuit cinéma*
Hervé Chayette, *76, avenue Marceau*
Pierre Guyotat, *Ashby suivi de Sur un cheval*
Lydie Salvayre, *La Méthode Mila*
Robert Coover, *Les Aventures de Lucky Pierre*
Maryline Desbiolles, *Primo*
Jean Hatzfeld, *La Ligne de flottaison*
Thomas Compère-Morel, *La Gare centrale*
Alain Robbe-Grillet, *Préface à une vie d'écrivain* (avec CD-MP3)
Patrick Roegiers, *Le Cousin de Fragonard*
Emmanuelle Pireyre, *Comment faire disparaître la terre ?*
Robert Coover, *Le Bûcher de Times Square* (rééd.)
Antoine Volodine, *Nos animaux préférés*
Fabrice Gabriel, *Fuir les forêts*
Patrick Deville, *La Tentation des armes à feu*
Anne Weber, *Cendres & métaux*
Anne Weber, *Chers oiseaux*
François Maspero, *Le Vol de la mésange*
François Maspero, *L'Ombre d'une photographie, Gerda Taro*
Patrick Kéchichian, *Des princes et des principautés*
Éric Marty, *Roland Barthes, le métier d'écrire*
Patrick Froehlich, *Le Toison*
Chantal Thomas, *Thomas Bernhard, le briseur de silence* (rééd.)
Gérard Genette, *Bardadrac*
Raymond Jean, *Cézanne, la vie, l'espace* (rééd.)
Alain Fleischer, *L'Amant en culottes courtes*
Pavel Hak, *Trans*
Julien Péluchon, *Formications*
Patrice Pluyette, *Blanche*
Norman Manea, *Le Retour du Hooligan*
Jean-Pierre Martin, *Le Livre des hontes*
Xabi Molia, *Reprise des hostilités*
Maryline Desbiolles, *C'est pourtant pas la guerre*
Maryline Desbiolles, *Les Corbeaux*
Emmanuel Loi, *Une dette* (Deleuze, Duras, Debord)
Éric Pessan, *Cela n'arrivera jamais*
Emmanuel Rabu, *Tryphon Tournesol et Isidore Isou*

Fabrice Pataut, *En haut des marches*
Sophie Maurer, *Asthmes*
Centre Roland-Barthes, *Le Corps, le sens*
Jacques Lacarrière, *Le Pays sous l'écorce* (rééd.)
Jacques Henric, *Politique*
Alain Tanner, *Ciné-mélanges*
Thomas Pynchon, *L'Arc-en-ciel de la gravité* (rééd.)
Antoine Volodine, *Songes de Mevlido*
Lydie Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*
Charly Delwart, *Circuit*
Alain Fleischer, *Quelques obscurcissements*
Jean Hatzfeld, *La Stratégie des antilopes*
Denis Roche, *La photographie est interminable*
Norman Manea, *L'Heure exacte*
Jean-Marie Gleize, *Film à venir*
Michel Braudeau, *Café*
Jacques Roubaud, *Impératif catégorique*
Jacques Roubaud, *Parc sauvage*
Charles Robinson, *Génie du proxénétisme*
Christine Jordis, *Un lien étroit*
Emmanuelle Heidsieck, *Il risque de pleuvoir*
Avril Ventura, *Ce qui manque*
Emmanuel Adely, *Genèse (Chronologie) et Genèse (Plateaux)*
Jean-Christophe Bailly, *L'Instant et son ombre*
Maryline Desbiolles, *Les Draps du peintre*
Catherine Grenier, *La Revanche des émotions. Essai sur l'art contemporain*
Robert Coover, *Noir*
Patrice Pluyette, *La Traversée du Mozambique par temps calme*
Olivier Rolin, *Un chasseur de lions*
Christine Angot, *Le Marché des amants*
Thomas Pynchon, *Contre-jour*
Lou Reed, *Traverser le feu. Intégrale des chansons*
Centre Roland-Barthes, *Vivre le sens*
Chloé Delaume, *Dans ma maison sous terre*
Patrick Deville, *Equatoria*
Roland Barthes, *Journal de deuil*
Alain Veinstein, *Le Développement des lignes*
Alain Ferry, *Mémoire d'un fou d'Emma*
Allen S. Weiss, *Le Livre bouffon. Baudelaire à l'Académie*
Gérard Genette, *Codicille*
Pavel Hak, *Warax*
Jocelyn Bonnerave, *Nouveaux Indiens*
Paul Beatty, *Slumberland*
Lydie Salvayre, *BW*

Norman Manea, *L'Enveloppe noire*
Norman Manea, *Les Clowns*
Antoine Volodine et Olivier Aubert, *Macau*
Jacques Roubaud, *Le grand incendie de Londres* (nouvelle édition du grand projet)
Alix Cléo Roubaud, *Journal (1979-1983)* (rééd.)
Herbert Huncke, *Coupable de tout et autres textes*
Lou Reed, Lorenzo Mattotti, *The Raven/Le Corbeau*
Patrick Roegiers, *La Nuit du monde*
Maryline Desbiolles, *La Scène*
Christian Boltanski et Catherine Grenier, *La Vie possible de Christian Boltanski* (rééd.)
Olivier Rolin, *Bakou, derniers jours*
Charly Delwart, *L'Homme de profil même de face*
Christine Angot, *Léonore, toujours*
Louis-Jean Calvet, *Le Jeu du signe*
Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la vita nova*
Franck Smith, *Guantanamo*
Roberto Ferrucci, *Ça change quoi*
Alain Veinstein, *Radio sauvage*
Robert Coover, *Ville fantôme*
Fabrice Gabriel, *Norfolk*
Thomas Heams-Ogus, *Cent seize chinois et quelques*
Thomas Pynchon, *Vice caché*
Chantal Thomas, *Le testament d'Olympe*
Antoine Volodine, *Écrivains*
Marilyn Monroe, *Fragments. Poèmes, écrits intimes, lettres*
Charles Robinson, *Dans les Cités*
Frédéric Werst, *Ward, 1^{er}-II^e siècle*
Jacques Henric, *La Balance des blancs*
Éric Marty, *Pourquoi le XX^e siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*
Norman Manea, *La Tanière*
Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement, voyages en France*
Georges-Arthur Goldschmidt, *L'Esprit de retour*
David Byrne, *Journal à bicyclette*
Alain Veinstein, *Voix seule*
Patrice Pluyette, *Un été sur le Magnifique*
Lydie Salvayre, *Hymne*
Xabi Molia, *Avant de disparaître*
Patrick Deville, *Kampuchéa*
Olivier Rolin, *Circus I*
Pascale Casanova, *Kafka en colère*
Chloé Delaume, *Une femme avec personne dedans*
Franck Magloire, *Présents*

Gérard Genette, *Apostille*
Julien P luchon, *Pop et Kok*
Maryline Desbiolles, *Dans la route*
Alain Veinstein, *Scène tournante*
Éric Nonn, *Par-delà le Mékong*
Xabi Molia, *Grandeur de S*
Emmanuel Loi, *Le jeu de Loi*
Mauricio Ortiz, *Du corps*
Marilyn Monroe, *Girl Waiting*
Charly Delwart, *Citoyen Park*
François Bon, *Autobiographie des objets*
Patrick Deville, *Peste & Choléra*
Olivier Rolin, *Circus 2*
Thomas Pynchon, *L'homme qui apprenait lentement* (rééd.)
Thomas Pynchon, *V* (rééd.)
Jocelyn Bonnerave, *L'homme bambou*
Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*
Philippe Art  res, *Vie et mort de Paul Gény*
Tiphaine Samoyault, *Bête de cirque*
Sophie Maurer, *Les Ind ciables*
Jean-Christophe Bailly, *La Phrase urbaine*
Norman Manea, *La Cinquième Impossibilité*
Benoît Casas, *L'Ordre du jour*
Kevin Orr, *Le Produit*
Chantal Thomas, *L'échange des princesses*
François Bon, *Proust est une fiction*
Maryline Desbiolles, *Vallotton est inadmissible*